

Jean-Claude Dorléans

Fricassée de Texticules

Fernando Savater dit que les personnes qui ne comprennent pas le charme des citations sont souvent celles qui ne perçoivent pas ce qu'il y a de juste, d'équitable et de nécessaire dans l'originalité. Parce que c'est en citant que l'on peut et doit être véritablement original. C'est la raison pour laquelle certains des écrivains les plus authentiquement originaux du siècle dernier comme Walter Benjamin ou Norman O. Brown se proposèrent (et le second mena son projet à terme dans Love's Body) d'écrire des livres qui ne seraient composés que de citations, ce qui veut dire réellement originaux...

Enrique Vila-Matas, Journal volubile

Se méfier des penseurs dont l'esprit ne fonctionne qu'à partir d'une citation.

Emil Michel Cioran, Aveux et anathèmes

Chaud devant !

L'idée que je puisse prétendre à une quelconque aptitude en matière d'art culinaire, comme on se plaît à dire entre gastronomes avertis, en fera frémir quelques-uns et ricaner les autres. Aussi, m'empresse-rai-je de les rassurer tous. En commençant par m'expliquer, bien que nul ne soit censé ignorer ma loi. Le texticule est un mot qui n'est pas encore entré dans le dictionnaire, les académiciens s'interrogent et on les comprend. Ils ont déjà fort à faire avec les anglicismes que leur imposent les progrès technologiques, notamment dans le domaine de l'informatique, ainsi qu'avec les néologismes qui font le bonheur d'une grosse poignée d'auteurs-compositeurs-interprètes soucieux de booster la langue française hors de ses frontières. Son étymologie le rattache directement au mot texte (du latin *texere* qui signifie tisser, ce qui nous a valu l'expression journalistique tisser de la copie), lequel signifie, je cite mon ami Robert : *Suite de mots, de phrases qui constitue un écrit, une œuvre*. Le mot œuvre étant, quant à lui, d'un usage aujourd'hui si généreusement répandu – au point que le chef-d'œuvre abonde et prolifère, pis que la bactérie en milieu hospitalier – nous nous satisferons du terme *écrit*, qui dit parfaitement et sans ambiguïté ce qu'il veut dire. D'où il ressort que le texticule est un texte affublé du suffixe *cule* destiné à en préciser la modestie, à en relativiser l'importance, au moins au sens de volumineux. Que les académiciens contestent la légitimité de l'emploi du suffixe *cule* dans ce cas précis et émettent quelques réserves concernant l'admission du mot ainsi concerné dans leur précieux dictionnaire alors qu'y figurent fort justement groupuscule, crépuscule, majuscule, opercule, tentacule, ridicule et quelques autres, il n'y a pas là de quoi s'étonner outre mesure. L'auteur, quant à lui, n'a que faire de l'avis, plus ou moins autorisé, de vieillards séniles qui ont cessé eux-mêmes d'écrire depuis lurette et qui en sont encore, en plein vingt et unième siècle nucléaire, à piteusement s'interroger sur la définition du mot *prévaricateur* alors que n'importe quel administré sait parfaitement ce qu'il signifie et à quels noms plus ou moins célèbres on peut l'associer à titre d'exemples flagrants.

En conclusion de quoi nous dirons donc qu'un texticule est un petit texte (par la taille, j'insiste) offrant par là même l'avantage ô combien inestimable de ne point fatiguer davantage le lecteur que ne l'a été l'auteur lorsqu'il l'écrivit.

Persuadé de s'être bien fait comprendre, puisque ledit auteur prétend – vil flagorneur qu'il est – ne point s'adresser à des sots, il entend maintenant aborder la question de la fricassée afin, en premier lieu, de dissiper tout malentendu. Robert, toujours lui, affirme qu'une fricassée (terme datant du XV^e siècle, quand même !) est un *ragoût fait de morceaux de viande blanche ou de volaille, sautés au beurre, puis mijotés dans une sauce*. Pour ce qui concerne la viande blanche, j'en réponds. Le beurre, cela va de soi, puisque nous laisserons aux amateurs de margarine la médiocrité bio de leurs plaisirs gastronomiques. Quant à la sauce, c'est assurément elle qui fait que le mets n'est pas sec mais bien plutôt souple et digeste, goûteux de surcroît. Dans le langage populacier on a souvent tendance à affubler le mot ragoût d'une connotation péjorative, visant à l'assimiler à quelque chose de gras et lourd, voire au sinistre rata, alors qu'en vérité on ne parle encore ici que de goût.

Intéressons-nous maintenant, si vous le voulez bien (poursuit le flagorneur), à la nature de ces texticules qui, s'ils ne pèsent guère sur l'estomac, n'en sont pas pour autant dépourvus de contenu. En effet, puisque tous sont nés d'une citation, laquelle leur sert de titre et de pré-texte. Citations empruntées à des auteurs (plus ou moins célèbres ou injustement oubliés aujourd'hui) dont je fais, depuis longtemps déjà, mes choux gras – ceci afin de rester dans le vocabulaire culinaire. Qu'il s'agisse d'aphorismes ou de phrases sans vergogne détachées de leur contexte, ces citations sont ainsi le point de départ d'une réflexion, d'une histoire ou d'un récit – fut-il apocryphe – répondant à une seule contrainte, faire court et (me) distraire néanmoins.

On n'écrit pas parce qu'on a quelque chose à dire mais parce qu'on a envie de dire quelque chose, soutenait Emil Michel Cioran. L'envie, le désir, ces sentiments sales que tous les dogmatiques adeptes de la zénitude, les intégristes du détachement superbe dénoncent comme étant le mal suprême, l'envie, le désir sans lesquels pourtant rien ne peut exister, le mal comme le bien, le laid comme le beau (notions d'ailleurs ô combien suspectes). Chez nombre d'auteurs contemporains on ne peut certes que déplorer l'envie à laquelle, un beau jour, ils ont hélas succombé mais peut-être suffit-il d'en rire. Faute de quoi le désespoir ne tarderait guère à nous submerger.

Je n'ignore pas combien certains esprits austères, probablement fâchés de n'être jamais cités, n'ont pour l'usage de la citation que mépris souverain, mais il en est de moins étriqués qui savent se réjouir de trouver chez autrui ce qu'ils auraient aimé formuler eux-mêmes. Enrique Vila Matas est un remarquable écrivain qui ne cache pas, bien au contraire, son intérêt pour les citations et n'hésite jamais à les intégrer à ses propres écrits, non comme un universitaire le fait pour cautionner le propos (forcément démonstratif) de sa thèse mais pour la satisfaction d'en tirer librement parti et de s'en nourrir. Dans son remarquable roman *Les Poulpes* (1953), véritable mise en œuvre de la dérision, Raymond Guérin truffe son récit d'un nombre incroyable de citations sans jamais – et c'est là un exemple unique, je crois – les placer en italique ou entre guillemets. Il va jusqu'à les tronquer, les transformer pour les besoins de son propos. Bien malin celui qui les identifiera toutes.

Que celui qui a deux pantalons en vende un et se procure ce livre, suggérait avec pertinence Georg Christoph Lichtenberg. Qu'il en soit remercié.

JCD, octobre 2011

**L'homme est un animal à chapeau mou
qui attend l'autobus 27 au coin de la rue de la Glacière**

**La grande joie de l'escabeau, c'est de voir
tomber le marteau du haut de sa plus haute marche**

Il avait donné des noms à ses deux pantoufles

Mieux vaut tuer un ami par erreur que rater un ennemi

**Il est beau de ne pratiquer aucun métier,
car un homme libre ne doit pas vivre pour servir autrui**

L'apéritif, c'est la prière du soir des Français

La paralysie est le commencement de la sagesse

Au bout de trois jours, l'hôte et le poisson puent

**Qu'est-ce qui peut bien se passer
dans la tête d'un veau qui regarde un feu d'artifice ?**

**Auschwitz commence quand quelqu'un regarde
un abattoir et pense : ce ne sont que des animaux**

**Je m'en vais parce que je m'ennuie.
Je sens que j'ai vécu suffisamment longtemps.
Je vous abandonne à vos soucis
dans cette charmante fosse d'aisances – bon courage**

**Sans le kangourou, l'homme n'aurait jamais su
qu'il ne possédait pas de poche marsupiale**

**Nous ne pouvons pas nous défendre
contre la destruction de la surface de notre globe
par les architectes !**

Un con qui marche vaut dix intellectuels assis

**Il s'étonnait que le pelage des chats fût percé
de deux trous précisément à la place des yeux**

**Si quelqu'un te lèche les bottes,
mets-lui un pied dessus
avant qu'il ne commence à te mordre**

Le voyage n'est nécessaire qu'aux imaginations courtes

**Il faut pleurer les hommes à leur naissance,
et non à leur mort**

**N'être pour soi pas trop sévère,
et n'exiger des autres que la perfection**

**Vendre des parfums et des produits de beauté
aux égarés du désert, c'est un but dans la vie
qui dispense de tout raisonnement**

**Quand il lut quelque part que fumer
pouvait provoquer le cancer, il arrêta de lire**

**Si j'étais riche, je sais bien ce que je ferais :
j'achèterais la forêt de Compiègne,
je ferais bâtir un mur autour,
et alors je pourrais enfin pisser tranquille**

**Ces hommes sans lenteur, aux cheveux bien taillés,
le col serré par la vulgarité d'une cravate
– quoi de plus ridicule qu'une cravate ! –
toujours accompagnés de quelque boîte à malices
d'où ils sortent des dossiers qui planifient la ruine**

**L'hiver, le crépuscule se prépare tôt, et se prolonge
Celui qui peut, le fait. Celui qui ne peut pas, l'enseigne**

**Merde alors, vive le silence si la littérature
c'est Linda Lê ou Catherine Rihoit !**

**Ou le siècle à venir sera celui du refus,
ou il ne sera qu'espace carcéral**

**Il avait le respect démodé du mot juste
et vénérât Vaugelas en pleine ère vidéo**

**Quand le gnou est entré dans le bar,
le concierge a d'abord pensé que c'était une idée du
propriétaire, et il l'a laissé passer**

**Comme si – parce qu'on a quelque talent –
on avait été créé et mis au monde pour, tous les ans,
ou tous les deux ans, faire son petit caca
en trois cents pages, ou en quatre actes !...**

**Quand on n'entendra plus un seul chant d'oiseau,
peut-être sera-t-il bien tard
pour s'apercevoir qu'il n'y a plus d'arbres**

**Croyez-vous que les endives qui blanchissent
dans les caves aiment à se rappeler le soleil ?**

Ne dites rien, ils sont ignobles

**Je n'insulte vraiment personne.
Mais les écrivains sont presque tous des opportunistes**

**Les bouteilles à la mer
ne ramènent pas souvent les réponses**

On vit très bien sans avenir

**C'étaient des manifestants ;
les mêmes qui, dans les temps qui suivirent,
allaient pourrir la gueule ouverte,
trente-deux dents au soleil d'une campagne inconnue,
avec des tripes sanguinolentes entre les jambes**

**L'origine de tous les péchés
est le sentiment d'infériorité, autrement dit l'ambition**

**Au monde, il n'a jamais fait aussi beau
que dans mes étés d'enfance et dans ce jardin.
Jamais – et je sais que je ne guérirai pas
de ces saisons lumineuses**

**Passé huit heures du soir,
les héros ne courent pas les rues
dans le quartier des Invalides**

**Mes déménageurs, eux, ont pas tellement apprécié.
Ils en revenaient pas que tous les cartons,
toutes les caisses qu'ils se coltinaient,
ruisselant et râlant, c'étaient des bouquins**

**J'ai un ami qui s'est arrêté de fumer pour,
deux mois plus tard, brûler vif dans sa voiture
lors d'un banal accident de la circulation**

**Ce n'est pas de ma faute si le monde est barbare.
Mais puisqu'il l'est, rien ne me fera dire qu'il ne l'est pas**

**La vieillesse est le pire des maux, car elle prive l'homme
de tous les plaisirs en lui en laissant l'appétit**

**La démocratie répartit les hommes en travailleurs et en oisifs.
Pour ceux qui n'ont pas le temps de travailler, elle n'est pas aménagée**

**Je hais les optimistes et la religion du positivisme
qui compte tant d'adeptes. J'aime les désespérés,
les hommes perdus, les orphelins.**

**Les gens qui vont bien,
le proclament fièrement sans cesse, me désolent.
Je ne peux leur accorder ma confiance :
ils ont trop à perdre pour être fidèles et honnêtes**

**Tout automobiliste ambitieux
est un assassin avec préméditation**

**La psychanalyse est cette maladie de l'esprit
qui se prend pour sa propre guérison**

Il faut se vomir sur les autres

**Le plus sûr moyen de cacher aux autres
les limites de son savoir
est de ne jamais les dépasser**

Adhérer ! un idéal de mollusque

**Lorsque l'enfant paraît...,
je prends mon chapeau et je m'en vais**

**Pratiqué avec sérieux, le sport n'a rien à voir avec le fair-play.
Il déborde de jalousie haineuse, de bestialité, du mépris de toute règle,
de plaisir sadique et de violence ; en d'autres mots,
c'est la guerre, les fusils en moins**

Un écrivain qui reçoit un prix littéraire est déshonoré

**Ce qui n'est pas déchirant est superflu,
en musique tout au moins**

**Oui, oui, je sais, je suis exténuant.
Mais tellement plus pour moi que pour les autres...**

**L'étranger est traité partout
avec une politesse égale et bien rodée**

**La boue du fond des rivières est douce à la plante des pieds,
douce et visqueuse de peurs entre les orteils qui se crispent
dans l'attente du tesson de verre ou du clou rouillé qui déchirera la chair**

La science, c'est pour l'école primaire

Les laides, on ne saurait en parler ; c'est assez qu'il y en ait

**Mais comment demander à un prolétariat corrompu
par la morale capitaliste une résolution virile ?**

**Je suis assis là à rire et à rire encore. J'ai une secrétaire,
un énorme bureau et un tas de gens s'inclinent bien bas
sur mon passage, même s'ils détestent tous
cette saleté de Rital que je suis**

On est cons, mais pas au point de voyager pour le plaisir

**C'est le commencement qui est le pire, puis le milieu, puis la fin.
À la fin, c'est la fin qui est le pire**

**Un jour, je commencerai à écrire une *Esthétique de l'inachèvement*,
et, comme il se doit, je ne l'amènerai jamais à son terme**

**Le bonheur de boire s'apparente au bonheur de lire,
en ce qu'ils sont tous deux fondés sur le besoin de connivence
naturelle à l'honnête homme**

**Il y a deux façons d'enculer les mouches :
avec ou sans leur consentement**

L'espoir est une vertu d'esclave

La vie est courte, et l'éternité m'emmerde

**J'ai toujours rencontré si peu d'esprit autour de moi
qu'il a bien fallu que j'utilise le mien**

**Le mauvais riche, c'est celui qui donne,
parce qu'il gâche le métier**

**On a découvert que les enfants à deux têtes sont loin d'avoir
autant d'esprit que ceux qui n'en ont qu'une**

**C'est la faiblesse de presque tous les écrivains qu'ils donneraient
le meilleur d'eux-mêmes et ce qu'ils ont écrit de plus propre
pour obtenir un emploi de cireur de bottes dans la politique**

**Accepter l'idée qu'on peut être matraqué,
c'est déjà se reconnaître coupable**

Toute confiance exige d'être méritée

**La lucidité, ça n'a jamais fait de bien à personne.
Ça rend la vie encore plus difficile**

**"Au-revoir, P'pa. Merci pour tout." Il m'a vraiment dit ça.
Merci pour tout. Merci pour l'avoir engendré
sans lui demander la permission**

**...les goinfres avaient mitraillé les cochons, leur coupant ensuite
la tête à la scie, à la hache, au canif, la jetant avec les autres dans le purin,
comme ça, pour jouer au sauvage et s'aiguiser l'appétit**

**Là, ils rencontrent un groupe de trisomiques que,
selon le témoignage de ces derniers, ils saluent aimablement**

**Une de mes particularités en tant qu'écrivain, et une de mes difficultés,
c'est que je ne veux rien élaguer. Je ne peux pas oublier que j'ai eu une raison,
une sensation, pour écrire cela, et je ne veux pas couper, pour rien au monde**

**Être heureux, ce n'est pas bon signe,
c'est que le malheur a manqué le coche, il arrivera par le suivant**

**Quand j'ai compris que l'art restait sans prise sur la réalité,
j'ai éprouvé une cruelle déconvenue. Mais c'est ainsi**

**Empoisonner les enfants, c'est cruel.
Mais il faut bien en faire quelque chose**

**Boire aux dames, c'est consacrer une absence
réciproque, ce n'est pas boire à la sienne,
sinon pour l'oublier, c'est boire aux autres**

Un presbytre devrait surveiller de près sa prostate

**Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains,
un corps, et rien de plus que n'a le dernier
des habitants du nombre infini de nos villes**

**Plus bête que les bêtes, plus moutonnier que les moutons,
l'électeur nomme son boucher et choisit son bourgeois.
Il a fait des révolutions pour conquérir ce droit**

**Après avoir été simplement un alcoolique,
voilà que j'étais maintenant incapable d'être autre chose**

Tous les mots doivent être obligatoires

**Ma peau était moite et j'avais dans la bouche
le goût brun foncé d'un gant de mécanicien**

**Il vaut mieux qu'il y ait beaucoup de dupes
que beaucoup de fripons**

**Après tout, si un jour je ne dois plus voir,
je le verrai bien ; j'en ai vu d'autres...**

**Il ne fait aucun doute qu'il existe un monde invisible.
Mais on peut se demander à quelle distance il se trouve du centre ville
et jusqu'à quelle heure il est ouvert**

Tant qu'on y va au couteau, c'est qu'il reste de l'amour

**Le monde appartient à ceux qui ne ressentent rien.
La condition essentielle pour être
un homme pratique, c'est l'absence de sensibilité**

**Faut-il réagir contre la paresse des voies ferrées
entre deux passages de trains ?**

Là où ça sent la merde, ça sent l'être

**Les amis font toujours plaisir,
si ce n'est pas quand ils arrivent, c'est quand ils partent**

**Le jour où personne ne reviendra d'une guerre,
c'est qu'elle aura été bien faite**

Partir est le rêve de tout bon projectile

**Bienheureux ceux qui savent rire d'eux-mêmes,
car ils n'ont pas fini de s'amuser**

**Il faut écrire les vers de telle manière que, si l'on jette la poésie
contre une fenêtre, la vitre se brise**

**L'acte même de vivre équivaut à mourir, puisque nous ne vivons
pas un jour de plus dans notre vie sans qu'il devienne,
de ce fait même, un jour de moins**

Celui qui voit un film par jour peut-il prétendre à une double vie ?

**Nous avons amené la torture, les bombes à fragmentation,
l'uranium appauvri, d'innombrables assassinats commis au hasard, la misère,
la dégradation et la mort au peuple irakien, et on appelle ça apporter
la liberté et la démocratie au Proche-Orient**

**On n'a jamais vu quelqu'un dormir
sur la route qui le mène de la geôle au gibet**

**Après tout, l'art est une forme de divertissement, aussi bien
pour ceux qui le créent que pour ceux qui le consomment**

Noël au scanner, Pâques au cimetière

**La poésie servirait seulement à apprendre aux enfants
à se rapprocher de la prose future ; car la poésie, sans nul doute,
est quelque chose d'infantile, de mnémorique, d'auxiliaire et d'initial**

**L'optimiste est celui à qui rien n'arrive
après avoir mangé des saucisses aux haricots**

Pour en finir avec les chiffres ronds

L'homme est un animal à chapeau mou qui attend l'autobus 27 au coin de la rue de la Glacière

Rien de plus donc. L'homme serait ainsi l'équivalent approximatif d'un chien – le chapeau mou mis à part – ou d'un réverbère, contre lequel justement les chiens de sexe mâle aiment à pisser (le chien pisser tandis que l'homme urine, c'est ce qui permet de les différencier), à cette nuance près que le réverbère, lorsqu'il est allumé, permet au piéton éventuellement ivre-mort de rentrer chez lui sans se heurter douloureusement à l'intransigeante rigidité d'un réverbère éteint, par exemple. La définition est donc succincte. L'auteur ne s'embarrasse nullement de détails qu'il juge sans doute superflus. Contrairement à ces écrivains qu'un lyrisme parfois grandiloquent pousse à nous dépeindre le paysage au centre duquel se tient leur héros, il va à l'essentiel, il se veut concis. Mieux, ou pis encore, il fait délibérément l'impasse sur une hypothétique et prétentieuse approche psychologique de ce type qui attend un autobus, il en fait un individu parfaitement ordinaire, il le rend universel et j'ajoute, sans vouloir me montrer désobligeant, que ce pourrait être vous ou moi. Le parti-pris est austère, il confine à l'ascèse et prive l'infortuné lecteur de la délectation coutumière qui le trouble, l'envahit, le submerge lorsqu'il cède, une fois l'an, à la tentation de dévorer – à petites bouchées afin que dure jusqu'à l'automne suivant ce plaisir d'esthète quand même un peu près de ses sous – les huit-cents pages du Goncourt annuel. Car enfin, si nous examinons avec un minimum d'attention les faits, Alexandre Vialatte néglige de nous préciser, c'est un exemple, le temps qu'il fait. Si l'homme porte un chapeau mou (accessoire vestimentaire tombé un temps en désuétude et qui bénéficie actuellement d'un renouveau salutaire, ainsi en ont décidé les faiseurs d'oukases de la mode) nous ne pouvons, au mieux, en déduire que la scène ne se déroule point durant les jours les plus caniculaires du mois d'août. Encore nous faut-il alors passer outre le fait que certains excentriques pourraient bel et bien choisir de s'exhiber ainsi chaudement coiffés par pure provocation, ou mus par un souci de coquetterie extrême qui leur interdirait de porter en plein été un quelconque chapeau de paille – fut-il de Panama, ou bien tout simplement parce qu'ils auraient omis de consulter le bulletin météorologique du jour avant de quitter leur appartement aux volets prudemment fermés, à cause des moustiques ou de la neige suivant la saison. En somme, ce chapeau mou ne nous renseigne en rien sur la température extérieure et les conditions climatiques. Regrettons donc ici que l'auteur n'ait pas jugé utile, voire nécessaire – osons le mot d'indispensable – d'évoquer à l'intention de son lecteur, même rapidement et sans alourdir son propos de descriptions possiblement accessoires, de quelle manière notre brave (l'emploi de cet adjectif n'anticipe nullement les conclusions d'une enquête ultérieure) homme est attifé tandis qu'il poireaute au coin de la rue de la Glacière. Porte-t-il un de ces pardessus, gris ou noir, éventuellement enrichi d'un col de velours, comme on en voit sur les gravures de mode d'une autre époque, ou bien a-t-il choisi ce jour-là un costume d'alpaga, laissant supposer ainsi qu'il pourrait s'agir d'une probable matinée printanière ? Mais d'ailleurs, quelle heure est-il en vérité, à quelques minutes près ? Nous n'en savons rien. L'homme – qu'il soit brave ou non importe peu – vient-il de prendre son petit-déjeuner ou sort-il de table après un solide repas dans quelque restaurant du quartier, à moins qu'il ne quitte tout juste un vieux couple d'amis chez qui il était allé dîner ? Car Alexandre Vialatte nous laisse dans la plus totale incertitude au moment où nous souhaiterions savoir si son histoire se passe en été, en hiver ou en demi-saison comme on dit chez les marchands de paletots, durant la matinée, l'après-midi ou en soirée, et il se garde bien de camper le décor – pour reprendre une expression chère aux auteurs dits dramatiques. Curieusement, alors même qu'il écarte – exception faite

pour le chapeau dont il consent à nous préciser qu'il est mou – toute description de son personnage principal (je dis principal afin de lui donner un soupçon d'importance car il est en réalité abandonné dans une désespérante solitude) il signale, de manière on ne peut plus explicite, que la scène se passe au coin de la rue de la Glacière. Il existe certainement des rues de la Glacière un peu partout en France. Marseille, Saint-Claude, Oullins, Issy-les-Moulineaux, Aix-en-Provence, Alignan-du-Vent, Schiltighem ont la leur, et Bruxelles a la sienne – c'est assez dire, mais le lecteur un peu amoureux de Vialatte ne se laissera pas manipuler car il sait. Il sait que l'auvergnat Vialatte vécut durant plus de trente ans au 158 de la rue Léon-Maurice Nordmann, face à la prison de la Santé, dans le treizième arrondissement de Paris où, précisément, se situe l'indispensable rue de la Glacière. Sauf que, lorsqu'on vous dit *au coin de la rue de la Glacière*, il conviendrait encore de préciser de quel coin il s'agit. Car ce ne sont point les coins qui manquent tout au long des mille-deux-cent-soixante-quinze mètres de cette rue qui, jadis poussait même une pointe jusqu'à Gentilly, ce qu'elle fait encore aujourd'hui mais en ayant pris la précaution de changer de nom. Il conviendrait en effet. D'autant qu'il s'agit là, comme bien souvent pour ce qui concerne la plupart des rues, avenues, boulevards, et même impasses, de prendre en compte à la fois les numéros pairs et les numéros impairs, ce qui multiplie les coins par deux. Mais oublions un instant ces tatillonneries procédurières qui élèvent au rang de déontologie bureaucratique le savoir-faire gestapiste – ce qui n'est pas rien – du plus humble – ce qui est beaucoup – des enquêteurs assermentés, oublions-les pour nous interroger quant à l'avenir plus ou moins proche (en tout cas plus proche qu'un lendemain qui chante) de cet individu qui attend, debout sur le trottoir, un autobus censé le conduire vers la porte de Vitry, où nul ne se rend à moins d'y être contraint, ou d'avoir choisi d'y habiter, un choix qui, pour les autochtones (de père en fils) résidant avenue Mozart ou Victor Hugo, s'apparente à une forme inavouée de contrainte. À moins, bien sûr, que notre homme au chapeau mou n'ait pour destination la gare St. Lazare puisque nous ignorons son positionnement rue de la Glacière. Stationne-t-il côté pair ou côté impair ? A-t-il décidé de se rendre au nord-ouest ou au sud-est de la capitale ? Quant à savoir pour quelle raison, dans quel but, avec quelle intention, bienveillante ou malveillante, il envisage ce déplacement, nous n'en savons fichtre rien. Nous nous perdons en conjectures, supputations, hypothèses, interrogations, l'homme au chapeau mou intrigue, il devient suspect, n'importe quel citoyen attaché aux valeurs républicaines de son pays serait tenté de le dénoncer. À la police, à la justice, à la milice, à tout ce qui représente l'autorité, la sécurité, en un mot la rassurante démocratie. Pensez donc, un homme – coiffé d'un chapeau mou, ce qui déjà n'est pas ordinaire – sans attaché-case, ce qui est carrément suspect, et qui attend, seul, un autobus sans qu'il soit possible de connaître avec certitude où il se rend, et pourquoi...

Mais l'homme au chapeau mou qui attend l'autobus 27 au coin de la rue de la Glacière va inéluctablement, tôt ou tard, se trouver confronté à un drame terrible. Jamais l'autobus 27 ne passe à aucun des nombreux coins de la rue de la Glacière. Le 21, oui.

NB. Michele Recalcati tient à préciser que la citation empruntée à Alexandre Vialatte est la plus courante des versions recensées. Il en existe deux autres : *L'homme est un animal au chapeau mou qui attend l'autobus 27 au coin de la rue de la Glacière et du boulevard Arago* (celle-ci ayant reçu l'agrément de l'association des Amis d'Alexandre Vialatte) ou encore *L'homme est un animal au chapeau mou qui attend l'autobus 27 au coin de la rue de la Glacière, où il ne passe jamais*. Il va de soi que cette troisième version, qui confirmerait le souci d'exactitude de l'auteur et son sens aigu de la dérision, est à écarter avec la plus grande vigueur dans la mesure où elle rendrait irrémédiablement caduc le contenu du présent texticule.

La grande joie de l'escabeau, c'est de voir tomber le marteau du haut de sa plus haute marche

Saluons ensemble, voulez-vous, la claire et pertinente vision de Ramón Gómez de la Serna et réjouissons-nous de savoir désormais à quel point il convient de se méfier des escabeaux. Ainsi que des marteaux car, ne nous leurrions point, il n'est pas interdit de penser que les deux étaient peut-être bien de mèche dans cette histoire.

Certes, le marteau aurait très bien pu se blesser dans sa chute, principalement lors de sa réception sur le sol en béton mais également et préalablement s'il avait heurté au passage l'une ou l'autre des marches du perfide escabeau dont l'apparente neutralité ne doit en aucune façon nous inciter à croire qu'il n'est absolument pour rien dans cette odieuse machination.

Car le marteau, posé en équilibre instable sur cette marche du haut, c'est-à-dire à plus de un mètre cinquante du sol, a brusquement basculé dans le vide alors même que Ramón Gómez de la Serna s'appêtait à s'en saisir au terme d'un mouvement enveloppant et semi-rotatif du bras droit. Seulement voilà, l'homme était lui aussi debout, en position quelque peu précaire sur cette même dernière marche lorsque, se penchant légèrement en direction du manche de l'infortuné marteau, il vacilla durant un très bref instant, ce qui le contraignit à déplacer – ô à peine d'un centimètre – son pied, lequel effleura imperceptiblement la tête du marteau, ce dont profita sans la moindre vergogne l'escabeau, toujours à l'affût d'une opportunité qui lui permît d'exercer sa malveillance congénitale à l'encontre non seulement du si vulnérable marteau mais également en direction de Ramón Gómez de la Serna en personne, lequel, voulant rattraper l'outil avant qu'il ne chût, perdit cette fois complètement l'équilibre et s'écrasa lourdement sur le béton, d'une propreté douteuse, de cette cave où il avait décidé ce matin-là d'accrocher une gravure encadrée sous verre de Picasso offerte trois jours plus tôt par l'artiste en remerciement d'un service que lui avait rendu l'écrivain, service dont la nature en cet instant importe peu alors même que Ramón Gómez de la Serna git sur le sol, baignant dans son sang qui jaillit de l'arcade sourcilière gauche ouverte, là où le marteau, confus et lui-même meurtri, est venu frapper, bien involontairement cela va de soi, son malheureux propriétaire au moment de sa propre dégringolade, lequel propriétaire ne lui avait bien entendu jamais manifesté la moindre hostilité jusqu'à ce qu'il ne puisse s'empêcher – bien malgré lui mais la douleur est souvent mauvaise inspiratrice –, dans un sursaut de tout son être humilié, de hurler (en espagnol naturellement mais il est ici préférable de traduire) : putain de merde de chié de con de saloperie de marteau !

Pour quelle obscure raison Ramón Gómez de la Serna avait-il décidé d'accrocher dans sa cave cette gravure sur linoleum de Picasso extraite de la suite intitulée *Le Déjeuner sur l'herbe* et datée de 1962 ? Un an plus tard, presque jour pour jour, le 13 janvier 1963, à Buenos Aires, l'exilé espagnol en avait terminé avec les escabeaux, les marteaux et tout le reste.

Il avait donné des noms à ses deux pantoufles

L'homme est ordonné, méthodique, attaché à ce que chaque chose ait une place et que, en toute logique, la chose en question soit à la place qui lui a été assignée. On ne saurait lui en faire grief. Oh ! bien sûr, il se trouve toujours des âmes prétendument charitables dont la vocation est de penser connaître ce qui est bon pour chacun de nous et qui tiennent absolument à nous faire bénéficier de leur savoir considérable. Une telle propension à pratiquer activement l'altruisme est certes louable, d'aucuns y verront même la manifestation d'une sorte de charité chrétienne qu'ils affirment débarrassée de toute condescendance.

L'homme, donc, est ordonné et n'entend pas se laisser abuser par la mélodie un rien sirupeuse des sirènes venues lui vanter les mérites et les joies du laisser aller sans lesquelles la liberté ne serait qu'un vain mot. Il part du principe, plutôt couramment admis, que nul n'a le droit d'employer un mot à la place d'un autre au prétexte, ô combien fallacieux, que nous sommes en démocratie et qu'il faut du passé faire table rase. Il est de ceux qui sont persuadés que si l'on utilise le mot courge pour désigner un concombre c'est la porte ouverte à toutes les aberrations, que les mots ont un sens, une signification, certes parfois arbitraires, et que parler, ou écrire, nécessite un minimum de rigueur, de précision et même d'exactitude. Faute de quoi le chaos serait inévitable et la chienlit probablement tapie à deux pas du domaine de la Boiserie.

L'homme est ordonné. On le dit maniaque. Bien évidemment, il réfute. Parce que maniaque n'est pas le mot qui convient, dit-il. Lorsque, sur les rayonnages de sa bibliothèque il range un livre de Henri Calet, son réflexe le plus naturel est de le placer parmi les autres livres de Henri Calet, il ne se pose même pas la question de savoir si, par hasard, il ne serait pas mieux à côté de... disons Louis Calaferte – plutôt que Christine Angot puisque nous parlons d'écrivains –, ou tout bonnement n'importe où, sur le réfrigérateur, voire à l'intérieur, sur une chaise ou au fond de la corbeille à linge sale.

Il y a, chez les bordéliques compulsifs, une haine farouche vis-à-vis de tout ce qui pourrait, à un moment ou un autre, les contraindre quelque peu et entamer ainsi la sérénité parfaite de leur inconscience primairesautière. On en vient à se demander ce qui peut bien les pousser à se rendre chaque matin chez le même employeur et à rentrer dormir chaque soir au côté de la même épouse. Manqueraient-ils parfois de fantaisie ?

L'homme est certes ordonné, mais ne pourrait-on pas plutôt dire qu'il est tout juste doté d'un minimum de sens pratique, celui qui lui permet de retrouver facilement chaque matin sa brosse à dents parce qu'il a pris l'habitude de la placer à droite du lavabo, à côté du tube de dentifrice ? L'habitude ? Vous avez dit l'habitude ? Quelle horreur, quel mot dégoûtant, scandent-ils tout révoltés qu'ils sont à l'idée qu'il faille que ce pauvre homme en soit réduit à d'aussi sinistres et dégradantes pratiques que celles qui consistent à, chaque jour de son existence, s'infliger le monotone rituel du lever, du manger, du coucher, comme un vulgaire robot, une machine sans âme, sans indépendance, sans imagination, sans initiatives. Que n'osent-ils, ces imaginatifs débridés, mitonner leur ragoût dans la salle de bain, dormir sur la table de la cuisine et déposer leurs défécations le long des murs du salon, histoire de casser d'épouvantables mauvaises habitudes dont l'homme ordonné n'a toujours pas perçu la redoutable dangerosité ?

L'homme est ordonné et, soucieux de ne point sombrer dans les errances coupables de l'approximation, il a donné des noms à ses deux pantoufles. Ce que ne manqua pas de remarquer Georg Christoph Lichtenberg.

Mieux vaut tuer un ami par erreur que rater un ennemi

Raoul avait des doutes, de sérieux doutes.

Raoul est belge, il est né en 1905 à Ollignies, province de Hainaut en Wallonie, dans le même immeuble que Louis Scutenaire avec qui il était à l'école communale.

De sérieux doutes certes, mais aucune preuve. Aucune en tout cas qui fut suffisamment irréfutable pour lui permettre d'affirmer face à n'importe quel contradicteur au minimum dubitatif que Louise le trompait avec Gilbert. Raoul aimait bien Gilbert, un garçon gentil, attentionné, toujours prêt à rendre service dont il avait fait la connaissance un dimanche matin dans le bois de Vincennes où ils venaient l'un et l'autre rouler à bicyclette durant deux ou trois heures, quand le temps le permettait mais passant aussi bien outre un avis défavorable quand l'envie de pédaler de conserve les titillait furieusement. Depuis cinq ans maintenant qu'ils changeaient conjointement de braquet quand d'autres dédient leur jour de repos dominical à la messe ou au bistrot, voire aux deux – mais successivement, tiennent à nous rassurer les pratiquants –, ils avaient eu le temps de mutuellement s'apprécier et, à plusieurs reprises, Raoul avait proposé à Gilbert de venir déjeuner à la maison, après le vélo. Au début, Louise n'avait guère manifesté d'enthousiasme, ce changement de programme la privant brutalement de son émission culturelle favorite à la télévision. Et puis, à la longue, elle semblait s'y être habituée et même y avoir pris goût. C'est du moins l'impression qu'en retirait Raoul. Il avait d'ailleurs remarqué que le centre d'intérêt de sa tendre épouse s'était quelque peu déplacé et que la philatélie (sport favori de Gilbert après la bicyclette) avait pris le pas sur TF1 dans les préoccupations du septième jour de la chère Louise. Ce dimanche matin, tandis qu'ils roulaient à proximité du lac des Minimes, Raoul ralentit pour laisser venir Gilbert à sa hauteur.

L'enquête détermina que la fourgonnette des boucheries Bernard circulait à une vitesse excessive. Interrogé, le chauffeur, qui n'avait même pas un taux d'alcool prohibitif dans le sang, déclara que lorsque la victime s'était brusquement déportée sur sa gauche, et donc sur sa droite à lui, il n'avait rien pu faire pour l'éviter. Gilbert, bien arrimé à son vélo par les cale-pieds, était monté – quelques instants seulement – dans le ciel, un peu comme ces acrobates qu'on voit à la télévision mais avec infiniment moins de précision dans l'exécution de la voltige, avant de retomber lourdement sur le macadam, définitivement trépassé.

Le mardi suivant, ne se sentant pas dans son assiette, Raoul avait quitté le bureau aussitôt après le déjeuner et était rentré chez lui. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir, en entrant, Louise et son propre supérieur hiérarchique (un flamand d'origine) fornicant sur la table de la cuisine.

Louis Scutenaire, de passage à Paris quelques jours plus tard, à qui Raoul raconta sa mésaventure, en riait encore au printemps 1987.

Il est beau de ne pratiquer aucun métier, car un homme libre ne doit pas vivre pour servir autrui

En ce temps-là l'idéologie dominante était le libéralisme, raisonnablement tempéré par le fascisme car il serait insensé – et contre-productif – de penser, et plus encore de tolérer, que le libéralisme ait quoi que ce soit à voir avec la notion de liberté. Le libéralisme, tel qu'il fut compris et appliqué en ce temps-là, était essentiellement d'ordre économique, il s'attachait à ce que la liberté fut d'abord celle d'entreprendre et d'échanger, échanger signifiant commercer.

L'homme libre était donc celui qui pouvait tout tenter, tout se permettre puisque sa morale (bien que l'usage de ce mot soit ici impropre) s'affranchissait de tout ce qui n'était pas lui et son projet. Il est bien évident qu'en pareil cas il ne pouvait être question de permettre à chaque individu de prétendre à cette liberté-là, la liberté de quelques-uns étant conditionnée par le fait que les autres individus – la majorité – en seraient privés afin qu'ils puissent être utilisés de manière efficace par ces quelques-uns à les servir. Il y avait donc d'un côté les hommes libres, responsables et propriétaires des biens, et de l'autre la masse des serviteurs dont l'ambition serait, pour seulement certains d'entre eux, de passer du statut de serviteur à celui, plus enviable, de petit maître. Uniquement certains d'entre eux, car il importe que ceux-ci demeurent en nombre restreint puisqu'il est aisé de deviner que plus le nombre de maîtres est important moins la part de chacun s'accroît. Bien au contraire.

On comprend fort bien qu'il soit dès lors totalement indispensable que le libéralisme ne puisse convenir à tout le monde et que son bon fonctionnement ne puisse être garanti autrement que par la contrainte qu'imposeraient les maîtres à leurs serviteurs. D'où naquit l'idée formidable des métiers, ces formes d'activités destinées à produire les biens dont les maîtres ne sont pas encore propriétaires où qu'ils souhaiteraient renouveler. Qui dit métier sous-entend travail. Deux formules sont alors envisageables et elles ont d'ailleurs été assez largement expérimentées, et ce avec un réel succès. La première est connue sous le nom d'esclavage et possède l'appréciable avantage pour le maître de n'avoir pas à rétribuer ses serviteurs. La seconde est plus subtile mais, en fin de compte, beaucoup plus rentable puisqu'elle permet, en payant (à un taux raisonnable, il va de soi) le travail du serviteur, de transformer celui-ci en consommateur, lequel peut ainsi acquérir quelques-uns des biens qu'il produit dont la vente profite au maître, lequel récupère ainsi la majeure partie de la monnaie qu'il a versé à son esclave élevé désormais au rang de salarié.

En ce temps-là le système fonctionnait quasiment à la perfection, étant entendu que l'on ne peut, en régime libéral, faire tirer à tout bout de champ dans la foule observant d'un regard hébété par l'incompréhension une poignée d'excités probablement venus de l'étranger occupés à vociférer des slogans parfaitement ridicules. En ce temps-là les serviteurs qui savaient encore lire lisaient ce que les petits maîtres de la presse écrite écrivaient à leur intention sous la dictée de leurs employeurs, les autres regardaient la télévision. On suivait mollement le feuilleton de la destruction programmée de la Grèce, conscient que les prochains sur la liste ne seraient pas les derniers. Tout allait donc bien.

Le Parthénon vendu à des promoteurs de type caucasien, les travaux avaient débuté au printemps afin de réaliser en sous-sol un parking de soixante-cinq mille places associé à une trentaine d'abris anti-atomiques. C'est au milieu de ce pharaonique chantier qu'un esclave modestement salarié, menotté à son excavatrice, mit soudainement à jour une vaste salle circulaire dont le mur s'ornait d'une seule et longue phrase, gravée dans la pierre, que le pauvre ouvrier même pas spécialement qualifié et originaire du Bas Poitou était bien en peine de comprendre.

Dépêché sur place en jet privé, le ministre des Affaires éventuellement culturelles, équipé d'un traducteur, déclara que ce charabia pouvait probablement être attribué à Aristote, que c'était de l'histoire ancienne qui en aucun cas ne concernait les hommes du XXI^e siècle. Les travaux purent reprendre.

L'apéritif, c'est la prière du soir des Français

Six heures de l'après-midi en été, place du marché, terrasse du Café de France. Les platanes centenaires filtrent la lumière du soleil qui commence à peine à descendre de son zénith de manière sensible en prévision d'un coucher prochain derrière la colline. L'air ne fraîchira que plus tard et si peu. Pour l'instant le macadam continue de renvoyer la chaleur accumulée depuis la fin de matinée. Calés dans leur fauteuil en plastique moulé, ils sont là, alignés et paisibles, le regard fixé sur un point extrêmement lointain, invisible à l'œil nu, et on pourrait les croire endormis les yeux ouverts. Ils ne parlent pas, ou alors un mot par-ci, par-là, non pour dire quelque chose d'essentiel mais juste pour acquiescer mollement ou affirmer sa dubitativité quant à la plausibilité d'une information pas le moins du monde capitale lâchée comme on pousse un soupir par l'un ou l'autre des collègues inopinément pris d'une fièvre subite de volubilité, dont la brièveté toutefois rassure. Sur les deux tables carrées qui ne cherchent plus depuis longtemps à imiter les guéridons au dessus de marbre cerclé d'étain solidement amarré à son pied de fonte, les verres tiédissent doucement. Les glaçons ont fondu, il ne reste guère qu'un fond, même pas la valeur d'une gorgée, où un œil exercé pourrait éventuellement identifier la trace de trois pastis, de deux mauresques, d'une tomate et un perroquet. Le père Louis se saisit de son verre, en avale les dernières gouttes, le repose et, levant le bras en l'air, fait un geste circulaire au-dessus de sa tête, assuré qu'il est d'avoir été compris par le patron, là-bas à dix mètres en arrière, sur son caillebotis d'où il domine le zinc et la pénombre de la salle quasi déserte tandis qu'au plafond tournent lourdement deux ventilateurs d'inspiration coloniale. Chacun sait que lorsque la nouvelle tournée sera servie il restera une heure pour la boire et jouir encore un moment du temps qui passe, à petites doses, sans précipitation inutile. Discrètement l'ombre s'allonge, gagne du terrain et absorbe bientôt complètement un homme attablé seul, un peu à l'écart, qui ressemble à Monsieur Brun. Il sort de sa poche quelques pièces de monnaie qu'il dépose dans la soucoupe prévue à cet effet, glisse un marque-page dans le livre de Paul Morand qu'il était en train de lire et qu'il referme avant de se lever pour se diriger vers l'autre extrémité de la place où trois enfants en culottes courtes jouent au ballon.

Quand le dernier client aura quitté les lieux, le patron éteindra les lumières, bouclera la porte et rentrera chez lui, comme tout le monde. En province, le Café de France n'est jamais ouvert la nuit.

La paralysie est le commencement de la sagesse

Disait Francis Picabia, à une époque où il n'avait pourtant pas encore accédé à une quelconque sagesse. Car voilà un homme, plutôt en bonne santé lorsqu'il note en 1920 cette remarque résolument empirique, qui va devoir attendre une trentaine d'années avant de pouvoir enfin vérifier l'exactitude assez approximative de son propos. Atteint d'artériosclérose paralysante en 1951, il meurt deux ans plus tard et accède enfin à la plénitude absolue. L'état végétatif dans lequel il a vécu avant cet instant décisif n'était vraisemblablement pas exempt de quelques questionnements révélateurs de son incapacité à se foutre de tout qui est quand même, qu'on l'admette ou non, l'unique critère permettant à n'importe quel crétin ordinaire de mériter le titre, ô combien envié par les imbéciles, de sage. Alors qu'il ne donne droit à l'attribution d'aucune médaille, d'aucun ruban, d'aucune rétribution – fut-elle plus symbolique que réellement sonnante et trébuchante –, ni même à la remise, à titre posthume, d'une sorte de diplôme, avec ou sans mention. Généralement, les héritiers trépignent et n'en croient ni leurs yeux ni leurs oreilles, certains disent qu'ils rêvent probablement, qu'on se moque d'eux et que c'est bien la peine d'avoir un sage dans la famille pour en tirer si peu de reconnaissance car, quand même, insistent-ils, qui c'est-y-donc qui s'est coltiné le légume avant qu'il n'entre au nirvana ? On voit par là combien la sagesse des uns ne fait pas le bonheur des autres.

Au bout de trois jours, l'hôte et le poisson puent

C'est un mardi que Miguel de Cervantes choisit d'inviter à dîner Lope de Vega, qui venait d'être ordonné prêtre et pour qui il n'éprouvait pas la moindre sympathie (d'aucuns prétendent qu'il s'agissait de jalousie). Antipathie qui serait, selon certaine source, consécutive à la publication au cours de l'année précédente d'une suite à la première partie, parue en 1605, de son *Don Quichotte*, suite curieusement signée Alonso Fernández de Avellaneda, dont Cervantes était persuadé qu'il s'agissait en vérité de Lope de Vega lui-même. On était au début du mois de juin et la température à Madrid était déjà étouffante. Lope de Vega reçut la proposition comme le témoignage de reconnaissance des mérites du cadet par son aîné, une manière discrète d'accueillir le poète et dramaturge parmi ses pairs, dont Cervantes était alors l'un des plus brillants.

Miguel de Cervantes avait chargé sa cuisinière de se rendre au marché et d'acheter du congre, de la morue et, si elle en trouvait, de la lotte car le romancier adorait la lotte.

Alors qu'ils bavardaient de choses et d'autres en buvant une camomille, Lope de Vega, qui donnait des signes de fatigue depuis un moment déjà, s'endormit dans son fauteuil, vaincu par la chaleur, la bonne chère et les grands vins. Cervantes, très attaché aux lois de l'hospitalité, décida de transporter son hôte dans une des chambres à l'étage et de le coucher afin qu'il récupère. Au matin, l'autre finirait bien par rentrer chez lui.

Ce samedi-là s'annonçait orageux, de lourds nuages gris foncé avaient commencé dès l'aube à stagner au-dessus de la ville. Déjà, quelques gouttes larges et lourdes s'écrasaient comme des prunes trop mûres en claquant sur le dallage de la cour. Lope de Vega était toujours là.

Miguel de Cervantes se retira dans son cabinet de travail, ouvrit un dossier sur la couverture duquel était inscrit à la plume *Nouvelles exemplaires*, et il écrivit...

Qu'est-ce qui peut bien se passer dans la tête d'un veau qui regarde un feu d'artifice ?

Voilà en effet le type de question que l'homme du XXI^e siècle néglige généralement de se poser. Persuadé qu'il y a des choses plus importantes dans la vie, principalement dans la sienne, il passe outre cette interrogation. Car il doit choisir la couleur de sa cravate ou celle de sa jupe – si l'homme du XXI^e siècle est une femme, ce qui arrive plus couramment qu'on ne pense. Il, ou elle donc, peut éventuellement se demander si c'était vraiment une si bonne idée que d'acheter, à crédit certes mais à un prix vraiment concurrentiel, cet appartement de quarante mètres carrés idéalement situé au cœur d'une zone joliment boisée, à peine à deux-cents mètres de l'autoroute, à dix-huit minutes de l'aéroport et à trois kilomètres de la nouvelle centrale nucléaire actuellement encore en construction, ce qui garantira d'ici peu une production d'eau chaude à très bas prix pour quelques privilégiés dont il est toujours agréable de savoir que l'on fait partie.

Mais, franchement, ce qui se passe dans la tête d'un veau qui regarde un feu d'artifice, en quoi cela peut-il présenter le moindre intérêt ? Qu'un scientifique se pose ce genre de question, c'est parfaitement compréhensible, que ce savant certainement très instruit passe les deux tiers de son temps durant toute sa vie d'adulte à projeter des images de feu d'artifice devant des dizaines de veaux dont il a préalablement fait découper la tête en deux dans le sens de la longueur afin de mieux observer les réactions de la bestiole, on est en droit de penser que cela peut faire avancer la recherche et que demain peut-être, ou après-demain, cela permettra, probablement sans doute, de proposer aux plus évolués d'une certaine élite une crème aux huiles essentielles destinée à leur permettre de regarder un feu d'artifice, en couleur et en trois d, sans s'encombrer de lunettes spéciales, lesquelles ne sont d'ailleurs même pas *designées* par Phil Starck.

Non, l'homme du XXI^e siècle n'a pas de temps à perdre puisqu'il sait, lui, qu'il peut en toute quiétude regarder un feu d'artifice sans qu'il se passe quoi que ce soit dans sa tête. Et ça, voyez-vous, Jules Jouy n'y avait pas pensé.

Auschwitz commence quand quelqu'un regarde un abattoir et pense : ce ne sont que des animaux

Qu'aurait-il à ajouter notre ex-ministre et philosophe d'État (un parmi quelques autres puisque ce ne sont point les penseurs qui manquent parmi les courtisans des hommes de pouvoir), après avoir lu cette phrase terrible de Theodor Adorno ? Trouverait-il encore, et avec quel mépris dans la moue, que tout cela n'est que vil romantisme allemand ? Nous rappellerait-il une fois de plus que le petit Adolf adorait les chiens et que c'est sûrement au nom d'une sensiblerie bien malvenue qu'il préférait ses chiens aux hommes qu'il n'aimait pas trop et qu'il faisait exterminer tout autant (bien que ce fut avec moins d'enthousiasme car il avait une conception assez intransigeante de la patrie) que ceux qu'il envoyait mourir à sa place ? Comme n'importe quel chef. Insisterait-il, notre philosophe d'État, pour nous signifier sans ambiguïté l'inhumanité de ceux-là qui, doux rêveurs rousseauistes, ont l'audace inconsciente de penser que l'homme destructeur de son environnement (entendre le mot au sens le plus large, ce qui veut dire – n'en déplaise – la terre, l'eau, l'air, les arbres, les animaux eh oui, les femmes, les enfants, les vieillards et même les philosophes ou ceux qui croient l'être) se détruit lui-même, à plus ou moins long terme ? Sans doute rétorquerait-il qu'il peut être "éventuellement regrettable" que ce soient toujours les mêmes qui subissent les conséquences de tous les désastres tandis que ce sont également toujours les mêmes (mais différents – ô combien !) qui en retirent les profits, mais que *l'on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs*, car philosopher c'est aussi exprimer simplement, en quelques mots compréhensibles par tous, une pensée profonde.

Mais notre penseur, qui n'a certainement pas de conseils à recevoir de Theodor Adorno, estime sans doute, lui aussi, qu'il n'est pas obscène d'inscrire la corrida au (excusez du peu !) patrimoine culturel immatériel de l'humanité de la France. Car, bien sûr, la corrida est un phénomène culturel, au même titre que le génocide, ce qui justifie dès lors que la décision ait été prise par la ministre dit de tutelle. J'ai vu, il y a peu de temps, une brève séquence de reportage tournée dans un abattoir d'Indonésie. Les bœufs, agonisants dans leur sang, étaient frappés à coups de chaînes et de barres de fer par ceux-là qui étaient chargés de les assassiner "proprement". L'un de ces "hommes", avec un sourire malicieux peut-être bien, enfonçait son doigt dans l'orbite d'un veau pas encore tout à fait mort. Que ces images, dont je suis bien persuadé qu'elles pourraient être tournées ailleurs qu'en Indonésie, puissent provoquer l'indignation de quelques-uns et que cette indignation relève du romantisme allemand, pourquoi pas après tout puisque notre penseur est également de ceux qui sourient avec arrogance quand un vieillard écrit un livre qu'il intitule, précisément, *Indignez-vous*. Ce qui est tragique c'est qu'il a peut-être raison ce freluquet tout bouffi de suffisance, parce que si l'on commence à s'indigner pour si peu, n'est-ce pas, on n'a pas fini. Alors qu'il y a tant de belles choses joyeuses à faire et tant de fric à gagner.

**Je m'en vais parce que je m'ennuie.
Je sens que j'ai vécu suffisamment longtemps.
Je vous abandonne à vos soucis
dans cette charmante fosse d'aisances – bon courage**

Soixante-cinq ans, bel âge pour prendre congé. Paul Lafargue avait fixé la limite décente à soixante-dix, et il tint parole. Mais George Sanders a *fait carrière* dans le cinéma et l'on peut comprendre que ce travers ait hâté sa décision car, comme d'autres acteurs prestigieux et inoubliables (Sterling Hayden et Robert Mitchum pour n'en citer que deux), il n'avait pas une très haute opinion de ce métier et de ce milieu. Et, comme les deux autres, il ne s'est pas gêné pour le faire savoir. Ce qui d'ailleurs ne les empêche nullement d'avoir eu un talent et une personnalité des plus remarquables.

La phrase que George Sanders a laissée avant de procéder, via un cocktail de vodka et de Nembutal, à la résiliation de son contrat, dit assez clairement la lassitude de l'homme mais on y distingue également le dégoût aristocratique que l'acteur a su, qu'il l'ait admis ou non, transfuser dans un certain nombre de personnages qu'il a interprétés au cours de la bonne centaine de films tournés en un peu plus de trente ans. Parmi lesquels le cinéphile aura coché bien des chefs-d'œuvre.

Il a, sans effort semble-t-il (il détestait l'effort), joué avec élégance dans ses rôles les plus marquants ce qu'il était au naturel, intransigeant, inapte au compromis, cinglant quand l'usage de la dérision lui apparaissait indispensable ou simplement nécessaire. Impoli avec délectation mais jamais grossier.

S'il est un cas où l'expression *tirer sa révérence* convient idéalement c'est bien celui de George Sanders. Avec classe et sans courber l'échine.

Trois ans avant son suicide, Sanders avait déclaré à un journaliste : *Je suis un cynique. Nos valeurs dans la vie sont toutes fausses et la vie est simplement matière à faux semblant. J'ignore où va le monde et je m'en fiche. Je suis juste heureux de penser que je ne serai pas là pour le voir.*

La question est donc de savoir pourquoi tant de gens s'obstinent à vouloir vivre – le plus souvent seulement survivre – au-delà du raisonnable. D'aucuns ne manqueront pas d'invoquer l'argument, par ailleurs recevable, selon lequel on ne vit qu'une fois et que, partant (si l'on peut dire), il est légitime de vouloir en profiter jusqu'au bout, sans le plus souvent savoir de quoi l'on profite et si même le terme est adéquat. Qu'en revanche les persuadés de l'au-delà, les convaincus de l'après, voire les adeptes mignons de la réincarnation s'incrument et persistent à encombrer le terrain alors que la félicité les attend derrière la porte, voilà qui laisse perplexe.

Comme s'avère sidérant de maintenir depuis cinq ans en coma artificiel, dans un "centre médical de longue durée", un général hébreu tout en sachant que ledit général ne se *réveillera* pas. Probablement convient-il de prendre en compte, en l'occurrence, le fait qu'un militaire doublé d'un homme politique, s'il n'est décemment plus en mesure de diriger une troupe ou un pays, demeure un électeur tant qu'il n'est pas officiellement et légalement rayé de la communauté des vivants.

D'où il ressort que l'homme, respectueux sinon des autres mais au moins de sa propre personne, devrait pouvoir rester maître de son existence et veiller à ne surtout pas dépasser la date limite de péremption.

Sans le kangourou, l'homme n'aurait jamais su qu'il ne possédait pas de poche marsupiale

Alors que nous ne sommes encore que bambin à peine débarrassé de ses Pampers, les adultes qui ont pouvoir de vie et de mort sur nous n'arrêtent pas de nous donner des ordres. Du genre : Dis bonjour à la dame. Or, nous savons très bien qu'il nous faudrait un chapeau pour saluer une dame, et nous n'en avons pas. On nous a assez répété qu'à partir de cinq ou six ans – quatre ans pour les plus précoces – il est sinon interdit mais du moins vivement déconseillé de toucher n'importe partie du corps féminin (les futurs homosexuels s'exposent évidemment à des déconvenues similaires lorsqu'on leur intime de dire bonjour au monsieur, mais la chose est plus rare parce que les parents, très tôt, se méfient des pédophiles, a fortiori s'ils sont pédérastes) au risque d'avoir une érection et de tenter de commettre l'irréparable, comme on dit. Aussi, touchons-nous du bout des doigts, avec retenue et peut-être un soupçon de couardise, sans glisser le médium dans la paume de celle-là qui, pourtant, ne demanderait pas mieux. Car l'homme, dès son plus jeune âge, devrait avoir un chapeau. Pour saluer les dames, bien évidemment, mais également pour se protéger de la pluie, du soleil et des fientes de pigeon. Or l'homme, jeune mais déjà viril, ignore qu'il lui faut un chapeau. Il en a bien aperçu un ou deux sur la tête de vieux birbes moustachus ou barbichus mais il ignore totalement l'importance quasi vitale de cet accessoire vestimentaire sans lequel il va peut-être se trouver amené à fornicer de manière bestiale en pleine rue à l'heure où les honnêtes gens s'en vont acheter leurs biscottes sans sel et leurs tomates bio. L'homme ignore parce qu'on ne lui dit rien, parce qu'on le maintient dans une ignorance crasse, comme pour l'humilier encore davantage dès que l'occasion se présentera de lui faire observer qu'il ne sait rien, qu'il est un minus habens et que, affecté d'un pareil handicap, il ne sera jamais, plus tard, président de la République, si ça se trouve. Il ignore qu'il devrait porter un chapeau mais croyez-vous qu'il sache qu'une fois mort il n'en aura plus besoin, croyez-vous qu'il sache qu'à la différence des éboueurs il n'a pas la peau noire (on parle ici, cela va de soi, de l'homme blanc, de type caucasien comme disent les Étatsuniens), croyez-vous qu'il n'ignore pas les raisons pour lesquelles, contrairement à son voisin paraplégique, il n'a pas de voiture électrique ? Oh ! bien sûr, c'est facile de dire qu'il est con comme une valise sans poignée, voire comme une bite (encore que cela se discute), mais, si dès la naissance, on expliquait au pauvre marmot qu'il va en baver très vite et pour quelles raisons, si on lui expliquait avec des mots simples et des schémas, si nécessaire, pourquoi les ronds ne sont pas carrés et pourquoi le Magnum 357 fait des trous plus gros que la perceuse Black & Decker, peut-être qu'il ne s'étonnerait pas, cher Monsieur Alexandre Vialatte, de ne pas pouvoir mettre son portefeuille dans sa poche marsupiale, alors que les kangourous le peuvent, eux.

Nous ne pouvons pas nous défendre contre la destruction de la surface de notre globe par les architectes !

Comme il existe un Ordre des médecins et un Ordre des avocats il était indispensable qu'il existât un Ordre des architectes. Car ces gens-là – ceux que vous vous préparez à devenir – ont besoin d'être défendus alors que c'est nous qui ne sommes pas architectes qui devrions être défendus, protégés de la nocivité des architectes. Quiconque a eu l'occasion de sortir durant quelques instants de l'habitation où il se tient à l'abri des exactions des architectes risque alors d'être visuellement agressé avec une violence plus ou moins comparable à celle que génèrent les concepteurs publicitaires dans leurs spots télévisuels. Mais, avec ces derniers, il est possible de biaiser, on peut couper le son, regarder ailleurs ou changer de chaîne tout en prenant le risque de s'exposer à une horreur peut-être plus grande encore. Tandis qu'avec les "réalisations" des architectes nous n'avons aucune chance d'échapper à l'une ou l'autre de leurs manifestations malveillantes. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, dans chaque agglomération urbaine, la nuisance des architectes s'exerce à la périphérie, voire carrément dans les banlieues, là où aucun architecte n'entend lui-même habiter, loin de ce que l'on appelle les beaux quartiers où les architectes sont plus que rarement invités à inventer de la modernité pour l'excellente raison qu'ils y vivent. Car l'architecte, visiblement, a choisi de sévir là où les populations sont les plus démunies, les moins à même de se défendre contre un enlaidissement programmé visant à rendre encore plus vulnérables ces mêmes populations, dès lors que leur environnement le plus immédiat s'avère créateur de névroses généralement irréversibles. C'est d'ailleurs peut-être ici que se situe le plus invraisemblable paradoxe car nous sommes en mesure de penser qu'il faut être singulièrement névrosé pour ambitionner de faire construire ce que l'on nomme, non sans une certaine bouffonnerie, des habitations, en bref des lieux où l'on projette de faire vivre d'autres hommes, femmes et enfants dans le seul but d'en faire à leur tour des névrosés.

L'architecture dite contemporaine (après qu'elle ait été "moderne" avec le succès que l'on sait au sortir de la dernière guerre) est le fait d'une association de malfaiteurs, d'où l'idée de la création d'un Ordre garantissant leur protection et privant ainsi la victime de quelque recours que ce soit, comme c'est d'ailleurs le cas avec l'Ordre des médecins ou celui des avocats.

L'architecte contemporain peut perpétrer ses crimes contre l'humanité à deux niveaux principaux et quelques niveaux intermédiaires. Choisi par une municipalité pour concevoir (le mot a son importance) un ensemble de logements sociaux, il aura pour mission de proposer le projet le plus laid qui devra être réalisé pour le coût le plus faible, puisqu'il ne s'agit pas d'un habitat prévu pour durer beaucoup plus longtemps que ne dureront ses occupants. Le coût le plus faible ne doit par contre en aucun cas affecter le montant des diverses commissions (voire des rétro-commissions) lesquelles seront aussi avantageuses que possible, puisque c'est un domaine particulier où l'impossible n'existe pas mais qui ne concerne en aucun cas le futur locataire de ce prétendu logement prétendument social. Le produit fini, si l'on peut dire, entre dans la catégorie de ce que l'on appelle les cités. Dans les niveaux intermédiaires on trouve les lotissements ou "ensembles pavillonnaires" où chaque module est répété autant de fois que la surface acquise par le promoteur (autre variété de crapule) le permet, car le module en question est censé représenter une maison (au sens ancien du mot et surtout pas dans les faits) ce qui signifie que la rentabilité au mètre carré devra être trouvée ailleurs qu'en hauteur. Le coût est donc plus important et l'heureux futur propriétaire (on ne parle plus ici d'occupant mais de propriétaire dès lors que l'on destine le pro-

duit à une autre couche de la population, guère mieux lotie si j'ose dire mais qui ambitionne d'accéder ainsi à un niveau très légèrement supérieur), l'heureux propriétaire donc doit en être conscient, et il le sera d'ailleurs très rapidement. Vient ensuite la "résidence", qui peut être individuelle ou collective et dont la caractéristique première est d'être très sérieusement sécurisée car plus le prix à payer augmente plus la peur du pauvre augmente elle aussi. Bien entendu, pour ce qui concerne le choix des matériaux on parle en cette occurrence de développement durable, la clientèle visée devant pouvoir, à terme comme on dit, réaliser une plus-value avant que le produit ne se soit trop détérioré. Ultime consécration, l'architecte contemporain peut également appliquer son savoir-faire, voire son génie créatif, à la conception d'édifices à vocation éventuellement culturelle pour lesquelles il pourra enfin se lâcher, oser la courbe inutile, la pente insensée, la hauteur extravagante, tout ce qui justifiera l'emploi du terme de performance, autorisant ainsi l'architecte et ses complices à se prendre pour des artistes.

L'architecte contemporain est un animal nuisible, il existe dans toutes les régions de la planète et n'est pas tributaire de climats particuliers, son adaptabilité lui permet (au terme d'une formation qui dure cinq ans elle-même suivie d'un stage de trois ans dont on peut se demander s'il ne serait pas plus profitable, pour vous et pour les générations à venir, qu'ils soient remplacés l'un et l'autre par la projection d'un film sur la vie des fourmis), adaptabilité donc qui lui permet, qui l'autorise à saccager l'environnement de n'importe quelle contrée et de porter atteinte, en toute impunité, à la santé mentale et physique des autochtones dont nul ne se soucie du sort. Vous constaterez vous-mêmes, assez rapidement, l'étendue du désastre déjà réalisé et vous pourrez donc, à volonté si vous êtes d'ambitieux architectes, choisir le lieu à défigurer et la population à humilier. L'architecte contemporain devrait faire l'objet de poursuites judiciaires entraînant obligatoirement l'interdiction immédiate d'exercer – comme ce devrait être le cas pour les médecins criminels complices des laboratoires pharmaceutiques – et le paiement d'amendes correspondant au coût de la destruction de ses, entre guillemets, "œuvres". Face à la passivité scandaleuse parce qu'intéressée des pouvoirs publics, les citoyens ordinaires ont le devoir de se rassembler en comités de sauvegarde et d'organiser des battues pour éliminer l'architecte contemporain de la surface du globe afin de mettre un jour définitivement un terme à ses exactions.

Mesdames et Messieurs, je vous souhaite un excellent après-midi.

Il n'y eut pas d'applaudissements. Thomas Bernhard se leva, ramassa ses notes et quitta l'amphithéâtre de l'Université technique de Vienne afin de rentrer chez lui, dans sa ferme à Ohlsdorf-Obernathal.

Un con qui marche vaut dix intellectuels assis

Jacques Audiberti nous la baille belle avec cette affirmation.

Premièrement, parce que le nombre de cons est infiniment supérieur à celui des intellectuels et que cette constatation, maintes fois observée, n'a jamais empêché la terre de tourner, comme on dit, d'autant que la caractérisation du con est des plus malaisée. Réunissons, par exemple, un sale con, un pauvre con, un grand con, un petit con, un jeune con, un vieux con, un vrai con. On est spontanément tenté de couronner roi des cons le vrai con, la logique l'exige, et pourtant il n'est pas interdit de penser que le petit con, dont les performances sont à venir et à qui le succès n'est pas encore monté à la tête, fera un meilleur usage puisqu'il est potentiellement appelé à grandir et peut, dès lors, se montrer plus brillant dans l'exercice de ses fonctions que le grand con, lequel aura possiblement monté en graine mais sans profiter vraiment, ou le vieux con dont la carrière tire à sa fin et ne permet plus d'espérer quoi que ce soit d'un con finissant et déjà en pré-retraite. La personnalité du con est floue, nul ne peut, sans risque d'erreur, affirmer qu'Untel est un con alors même qu'il ignore si Untel l'est davantage que lui-même. Aucun instrument de mesure n'a, jusqu'à ce jour, permis de définir le poids ou la taille de la connerie, il n'existe aucun con-étalon, nous ne pouvons procéder que par estimations, supputations, puis déclarer, un peu péremptoirement et sans la moindre objectivité, celui-ci plus con que celui-là. C'est évidemment la porte ouverte à l'arbitraire.

Deuxièmement, parce qu'il n'est pas interdit de penser que des cons peuvent s'être glissés parmi les intellectuels, le fait a déjà été constaté et il nous arrive tous les jours ou presque de nous poser la question de savoir si la connerie ne prend pas l'avantage sur l'intelligence lorsqu'on assiste à la prestation d'un intellectuel pourtant estampillé comme tel par le ministère de la Culture.

Troisièmement, et c'est un point important qu'il convient d'éclaircir, cher Monsieur Audiberti, vos intellectuels assis sont-ils des intellectuels de gauche puisqu'on a un peu trop tendance à penser qu'un intellectuel est toujours de gauche ? Compte tenu du fait que nous vivons aujourd'hui dans une certaine confusion au niveau politique, il conviendrait d'appeler un chat un chat, comme disait à peu près mais avec un certain goût pour la périphrase le camarade Boileau, et cesser d'appeler intellectuels de gauche des individus dont la pensée s'aligne avec la précision du copié-collé sur celle du pouvoir dominant. Qui est toujours de droite, y compris quand il s'est préalablement estampillé de gauche.

Quatrièmement, rien ne dit qu'il soit si facile que ça de trouver dix intellectuels. Ce qui pourrait rendre absolue la victoire du con. Non point qu'ils ne soient pas nombreux à se prétendre intellectuels et à présenter tous les justificatifs attestant l'authenticité de leur fonction, mais il est vrai aussi que nous avons parfois, et même souvent, tendance à attendre des dits intellectuels qu'ils analysent un fait, une situation et nous en fournissent une explication qui soit limpide, compréhensible et étayée. Notre déception en pareil cas nous incite tout naturellement à nous montrer dubitatif, voire méfiant à l'égard des facultés que l'on prête aux intellectuels patentés.

Cinquièmement, qu'en est-il des cons assis et des intellectuels qui marchent ? Parce que, cher Jacques Audiberti, sans vouloir chercher à tout prix à vous contredire, pourquoi faudrait-il que seuls les cons marchent tandis que les intellectuels resteraient tous assis ? Et puis, marcher, c'est bien beau mais pour aller où ? Des gens qui marchent, nous en voyons tous les jours, sans que l'on sache si ce sont des intellectuels ou des cons, mais où vont-ils, pourquoi marchent-ils ? Peut-être se rendent-ils d'un point A à un

point B à seule fin d'exécuter un déplacement qui leur a été commandé par un supérieur hiérarchique, et alors cela suffit-il à les classer dans l'une ou l'autre de nos deux catégories, sont-ce des cons ou des intellectuels ? Il y a ceux qui marchent parce que c'est leur métier, qu'ils ont suivi pour cela des cours, une formation, un entraînement et qu'ils sont payés pour le faire. D'autres marchent parce que leur médecin leur a dit de le faire s'ils ne voulaient pas mourir de ceci ou cela, et ils meurent de ceci ou cela, ou renversés par une voiture conduite, si ça se trouve, par un intellectuel ivre mort parce qu'un critique l'a traité de triste con.

S'il suffisait de marcher pour avancer cela, évidemment, se saurait. *Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne pas savoir demeurer au repos dans une chambre*, proposait Pascal qui ne précisait pas si la position assise était requise.

Il s'étonnait que le pelage des chats fût percé de deux trous précisément à la place des yeux

C'était un homme que tout émerveillait, sa candeur n'avait d'égale que ce que l'on qualifia plus tard d'intelligence, un peu hâtivement semble-t-il. À peine sorti du ventre de sa mère, il avait tout de suite voulu manifester sa surprise en constatant qu'on l'attendait, alors même qu'il n'avait prévenu personne de l'heure de son arrivée. Peu de temps après on lui mit dans la bouche une chose un peu molle dont il découvrit assez rapidement que le bout en était percé et que s'en écoulait un liquide chaud quand il le suçait. Il jugea l'idée intéressante et le fonctionnement astucieux. Très vite il remarqua que lorsqu'il fermait les yeux il ne voyait plus rien et il se promit d'en faire la remarque au moment opportun. Et puis il grandit et s'aperçut que les vêtements dont on l'habillait étaient pourvus d'orifices correspondant assez exactement à l'endroit par où ses bras et ses jambes sortaient.

Il nota qu'à la différence des fourchettes les cuillères étaient creuses, ce qui permettait au liquide d'y demeurer aussi longtemps qu'on le souhaitait. Il fut un moment perturbé par le fait que pour entrer dans sa chambre il lui fallait pousser la porte tandis que pour en sortir il devait la tirer vers lui, alors qu'il s'agissait de la même porte.

Devenu adulte et ne sachant rien faire il s'orienta vers une carrière de psychanalyste. C'est à peu près vers cette époque que Georg Christoph Lichtenberg le rencontra.

Si quelqu'un te lèche les bottes, mets-lui un pied dessus avant qu'il ne commence à te mordre

Il est assez amusant de constater que Paul Valéry ait cru devoir placer cette réflexion (de pur bon sens) dans un recueil intitulé (pudiquement) *Mauvaises pensées et autres*. Comme s'il avait rétrospectivement manifesté quelque culpabilité en constatant le peu de confiance qu'il avait en l'homme.

Dans un même ordre d'idée, on peut rapprocher ce que dit Valéry de ce qu'écrivaient Paul-Jean Toulet : *Être méchant, c'est se venger d'avance* ou Cesare Pavese : *Pense du mal, tu ne te tromperas pas*.

Certes, ce ne sont point là de bien chrétiennes attitudes mais nous savons tous ce que peut nous valoir de tendre l'autre joue lorsque nous nous sommes fait cracher à la figure du côté... disons gauche, par exemple. Le conseil que nous donne le sosie de Monsieur Teste est des plus judicieux, il reprend sans la moindre ambiguïté la morale d'une fable bien connue : *Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute*, mais là où La Fontaine limitait son propos au constat, Valéry anticipe avec une redoutable efficacité car les flatteries du courtisan ne sont pas destinées à faire choir le fromage mais bien plutôt à mordre, et pas uniquement dans le camembert. La nuance est de taille. On passe du détournement de fonds sans arme à l'agression avec intention de nuire. Nous sommes entrés dans l'ère moderne où il est de la plus grande imprudence de tourner le dos à celui qui vient tout juste de s'effacer pour nous laisser passer dans un escalier étroit dont la rampe est absente.

D'étranges optimistes, pour qui la foi en l'homme tient lieu d'analyse des faits, argueront qu'il en a toujours été ainsi, que de tout temps les gens de bien ont dû se défier des forces du mal, et patati et patala... Pourquoi pas, après tout, puisque ceux-là viennent d'inventer l'optimisme résigné grâce à quoi ils peuvent admettre que l'espèce humaine ne vaut pas tripette mais que ce n'est pas une raison suffisante pour désespérer. À ceux-là justement Benjamin Franklin, qui venait d'inventer le paratonnerre sans s'en être entretenu avec Lichtenberg, avait répondu par avance : *Tel qui vit d'espoir, meurt à jeun*.

Revenons-en maintenant à Paul Valéry, car ces digressions sont aussi assommantes qu'approximatives. Paul Valéry qui faisait quand même preuve d'une belle et sympathique mais fort dangereuse candeur. En effet, il ne suffit pas de mettre un pied sur le courtisan, un peu n'importe où, comme au hasard. Il faut viser la tête, enfoncer le talon dans la partie, généralement assez sensible, comprise entre la joue, le nez et l'arcade sourcillière et, dans un mouvement semi-rotatif de gauche à droite et de droite à gauche, réduire à l'état de steack haché ce morceau de viande désormais dépourvu de toute séduction afin que son propriétaire perde à jamais cette manie dégoûtante de venir baver sur nos chaussures propres.

À l'époque, Paul Valéry aurait conclu en ajoutant : *Méprisez votre prochain comme vous-même*.

Le voyage n'est nécessaire qu'aux imaginations courtes

Depuis la plus haute antiquité, ainsi qu'aime à dire le camarade Vialatte, l'homme s'est entiché de voyages, il lui faut à tout prix (l'expression est à prendre au pied de la lettre) s'en aller voir ailleurs si l'herbe y est plus verte. Bien évidemment elle ne l'est pas mais lui, le voyageur, est persuadé du contraire tant qu'il n'a pas vérifié. Ce goût un peu obscène pour l'exotisme le pousse à "explorer", il se prend pour le Christophe Colomb des XX^e et XXI^e siècles, découvre des pays, des peuples, des traditions (souvent excitantes, comme l'excision, la lapidation ou le sacrifice d'animaux) appelées également coutumes et dont il faut impérativement garantir la pérennité au nom d'on ne sait quel respect pour une prétendue identité que la mondialisation s'est employée à faire disparaître pour n'en conserver que le folklore imbécile. Le folklore est toujours imbécile. En prenant bien soin de demeurer à distance (respectueuse, dira-il malgré l'incongruité du mot) il photographie et/ou filme tout ce qui se présente – avec le numérique, on ne compte pas – dans la perspective forcément altruiste de faire partager le regard émerveillé qu'il a porté sur ces choses avec les amis qui n'ont pas eu cette chance et qui devront se coltiner durant trois heures d'affilée le premier tiers des souvenirs de voyage du conquistador en bermuda H&M, en attendant le moment inévitable et d'autant plus redouté de la deuxième, puis de la troisième projections. L'homme aime aller contrôler par lui-même si ce qui se trouve là-bas, au-delà de la huitième colline est identique ou non à ce qui fait la spécificité de la troisième. Il n'est ni déçu ni surpris puisque c'est inévitablement semblable, pour ne pas dire désespérément pareil. Pour que le dépaysement soit total, il choisit une destination aussi éloignée que possible de son lieu habituel de nidification. Inscrit sur les listes électorales de Corbeil-Essonnes, il partira cette année pour Kuala Lumpur et mourra un jour sans avoir jamais traversé Combs-la-Ville, et définitivement ignorant des mystères de la Creuse.

Le voyageur compulsif met généralement en chantier sa passion dès que la rétribution (fut-elle modeste) que lui verse son employeur le lui permet. Plus tard, lorsqu'il aura accédé au statut délectable de retraité, il s'éclatera vraiment. Le retraité voyageur voyage parce que sinon il s'emmerde. Depuis qu'on lui a retiré sa qualification de laborieux plus ou moins rémunéré il a tendance à sombrer dans le désœuvrement à peine mélancolique. Le retraité voyageur doit être disponible à cent pour cent pour ses explorations et résolument indisponible pour toutes ces questions de détail qu'il abandonne avec dédain aux gens ordinaires qui, les médiocres, ne savent pas ce qu'ils perdent. Il n'a ni animaux ni plantes, ou alors il a une bonne. Car quand il n'est pas absent c'est qu'il est sur le départ.

Le voyageur voyage, c'est ce qui donne un sens à sa vie, comme d'autres s'alcoolisent frénétiquement ou entrent dans les ordres, encore qu'il semble que les vocations se fassent plus rares au sein d'une corporation où la pédophilie pourrait bien finir par devenir un péché, alors que dans la tribu des ivrognes on garde le cap. Le voyageur voyage, au même titre que le confesseur confesse, c'est dans sa nature et il en a fait une habitude, s'il ne voyageait pas il s'étiolerait, dépérirait mollement, sans cris et, finalement mourrait dans d'atroces souffrances dont le non-voyageur n'a aucune idée. De toute façon il ne sait rien faire d'autre. La vue d'une valise lui procure une petite érection et l'odeur des gares ou des aéroports le conduit illico à l'orgasme.

Il effectue parfois des voyages éclair, quasiment à la périphérie de son home. Il fait par exemple Venise et Florence dans la même journée, s'il vous plaît. Une autre fois il fait le Maroc en un week-end de Pentecôte et il a fait l'Égypte et la Tunisie en une semaine tout compris – avant les événements, comme

on disait au temps du gaullisme orthodoxe.

Colette (l'écrivaine, comme on dit maintenant pour combattre le sexisme) et moi, nous préférons rester chez nous, elle dans son caveau et moi dans le mien. Nous sommes de petites gens, simples, assez ordinaires, dépourvus de cette ambition qui fait les conquérants, sans lesquels les Indiens d'Amérique du Nord en seraient encore à ignorer la télévision et le whisky. Nous nous racontons des histoires, chacun dans notre coin et ça suffit à notre bonheur. Après, pour ce qui est du bonheur on pourrait bien sûr en discuter mais Colette n'est pas très bavarde.

Il faut pleurer les hommes à leur naissance, et non à leur mort

Curieuse coutume en effet qui nous contraint à nous lamenter (ou à faire semblant car, reconnaissons-le, on ne peut décemment pas regretter tout le monde et quelques-uns en particulier moins que d'autres. Il en est même qui nous procurent un réel plaisir en nous ayant débarrassé, même involontairement, de leur encombrante et discourtoise présence) devant le trou où l'on vient de descendre, dans une boîte en bois dont le coût fut laissé à l'appréciation des survivants de la famille, le cadavre un peu raide de celui ou celle qui nous a quitté, comme on dit en la circonstance. Le veuf ou la veuve – le veuvage, même en temps de paix, est plus répandu chez les dames – pleurniche un peu, parce que c'est en somme une habitude un peu ancienne qui s'en va et que, subséquemment, l'on va devoir se résigner à dorénavant parler constamment à ses pantoufles ou à ne plus parler du tout. Car il est de notoriété publique que ce sont en priorité les vieillards qui trépassent, plutôt que les jeunes encore bien verts ou même ceux que l'on dit dans la force de l'âge. Tels le vieux poste de télévision datant du 819 lignes et carrossé comme une benne à ordures ou le pantalon en velours côtelé tout rapiécé, ils ont fait leur temps.

Alors, pour les cousins qui ont fait le voyage depuis leur Limousin septentrional, pour les proches comme on dit, les voisins peut-être, les amis quand il en reste encore éventuellement, c'est le moment où jamais de verser une larme dont on reconstituera une demi-heure plus tard le potentiel liquide grâce à quelques ballons de blanc bien frais (si la scène se passe à la belle saison, sinon c'est le calva ou le grog, ou les deux).

Alors que l'autre, là en dessous, il peut enfin soupirer à loisir, il en a terminé à jamais avec une existence dont il ignorait, en poussant la porte et en s'essuyant les pieds sur le paillason, qu'elle serait aussi misérable, aussi peu intéressante. Seulement voilà, puisqu'on est là autant s'en accommoder et faire comme si on trouvait ça amusant. Oh ! bien sûr que tout n'a pas été toujours d'un noir de marc de café, il y a eu parfois un peu de gris, peut-être même du gris clair, comme on en voit encore sur les murs de certaines salles d'attente ferroviaires ou dans les couloirs d'écoles communales à vocation rurale. Et puis, on finit par y prendre goût, du bout des lèvres pour commencer, ensuite on se ressert, c'est comme la soupe de potiron, on n'aime pas ça mais il faut manger pour vivre, alors vous feriez comment, vous ? Pour la naissance, on pleurniche bien un peu aussi. La parturiente, comme on dit, parce que ça fait mal là où ça passe, le géniteur également, en règle générale et en douce pour pas avoir l'air, principalement la première fois, tous font travailler leurs glandes lacrymales, comme des égoïstes qui se foutent pas mal de ce qu'il va lui arriver à l'autre là, qui suce son pouce et roupille pépère, après sa première fessée. Tandis qu'on se congratule sur son dos, la victime ne se doute de rien. On n'hésite pas à décapsuler le mousseux, une bouteille ou deux, because ça s'arrose !

Ah ! Monsieur de Montesquieu, vous nous l'aviez bien dit. Mais on n'écoute jamais les philosophes, surtout quand ils sont morts et qu'on a fini depuis lurette de les pleurer.

N'être pour soi pas trop sévère, et n'exiger des autres que la perfection

Nombreux sont les êtres humains qui, bien qu'appartenant – schématiquement, il va de soi – à la même espèce que moi, sont foncièrement différents. Non seulement entre eux mais principalement par rapport à moi, personnage auquel je consacre l'essentiel – pour ne pas dire plus – de mon intérêt et qui me sert de référence pour évaluer les autres individus dont je parlais plus haut. Je connais par exemple quelques personnes pour qui la tolérance est une sorte de mot d'ordre et l'intolérance, en bonne logique, un comportement inadmissible, je dirais intolérable si j'osais. Car les tolérants ne manifestent guère de tolérance à l'égard des intolérants.

Souvent je me suis surpris à vouloir mettre en garde les tolérants à propos du danger qu'ils courent et font courir au reste de la population lorsqu'ils soutiennent que chacun a le droit d'exprimer ses opinions, que l'on peut ne pas être d'accord avec celles-ci mais qu'il convient de les respecter.

Respecter une opinion que je n'approuve pas m'est inconcevable. Car je suis d'un naturel plutôt intolérant. J'ai de bonnes raisons de penser que les opinions (en général et sans entrer dans le détail, comme d'aucuns disent parfois) d'un type comme Hitler ne m'auraient pas semblé acceptables et donc pas le moins du monde respectables et que, me sachant incapable de respecter ce qui ne me paraît pas respectable, j'aurais, du coup, sans doute fait preuve de quelque intolérance à l'endroit d'un homme qui, pourtant, ne m'avait personnellement rien fait qui pût justifier semblable attitude.

Comme j'ai beaucoup de respect pour mon intolérance et que je n'en ai aucun vis-à-vis de l'intolérance des autres, ce qui est parfaitement compréhensible dès lors que leur intolérance peut tout à fait contrarier la mienne et lui porter préjudice, je me méfie tout autant des intolérants que des tolérants qui m'entourent ou qu'il m'arrive de croiser. À part ce léger trait de caractère je suis quelqu'un d'assez sociable. Me semble-t-il.

Mais j'accepte assez mal (en vérité, je n'accepte pas du tout) de devoir constater, en arrivant à quatorze heures quarante (j'avais été, au dernier moment, tenté de rechercher dans le *Journal* de Jules Renard une citation relative à la tolérance), que la personne à qui j'ai donné rendez-vous à quatorze heures trente précises arrive sans vergogne à quatorze heures quarante-deux. C'est d'une mufflerie sans nom et je ne tolère en aucune façon le retard des autres. Quand on est incapable de s'astreindre à la plus petite ponctualité on se doit de renoncer à accepter quelque rendez-vous que ce soit. Et à vivre en société.

Je ne prétends certes pas être parfait mais je m'en approche constamment, ou en tout cas je m'y efforce. Aussi attends-je d'autrui qu'il se montre à la hauteur de mes propres exigences. La frivolité de certains m'est intolérable.

Vendre des parfums et des produits de beauté aux égarés du désert, c'est un but dans la vie qui dispense de tout raisonnement

À peine avons-nous dépassé le stade des vagissements post-natals et alors même que nous nous apprêtons, tout boutonneux encore, à culbuter, un peu fébrilement, nos premières camarades de classes, nos géniteurs expérimentés (qui avaient pourtant omis, par pudeur évidemment, de nous expliquer que la capote anglaise ça ne sert pas qu'à faire des ballons remplis d'eau qu'on balance sur les quilles), nos géniteurs donc pas si expérimentés qu'ils le croyaient tentaient de nous inculquer les bases primordiales indispensables pour réussir dans l'existence dont la première était et demeure : avoir un but dans la vie. Ce qui, bien entendu, ne nous dispensait nullement de conserver en mémoire les *Mouche ton nez* et *Dis bonjour à la dame* dont la pratique est vivement recommandée à qui entend en effet s'engager sur la voie royale de la réussite.

Avoir un but dans la vie, tout est là. Ensuite, il suffit de l'atteindre.

Car réussir dans la vie est un but en quelque sorte inscrit dans les gènes pour ceux dont les parents prévoyants ont commencé par réussir eux-mêmes. On peut alors se contenter de faire comme papa et maman, ou ne rien faire du tout s'ils ont vraiment beaucoup réussi.

Avoir un but dans la vie, pour un individu ordinaire, c'est par exemple, décider que plus tard on sera grutier. C'est un but comme un autre, qui n'interdit pas d'opter plutôt, en temps utile, pour les milices patronales ou le proxénétisme. Les voies du seigneur sont impénétrables.

Ce qui compte, c'est le but, nous n'en démordrons pas.

Chômeur par exemple n'est pas un but, juste la conséquence d'un mauvais choix lorsque, face au conseiller dit d'orientation professionnelle, on ambitionnait juste de se la couler douce et de faire le strict nécessaire pour vivre normalement, décentement. Mais ce n'est pas à l'âge où on pense aux filles que l'on va se persuader de la nécessité d'être ministre, ou banquier. Et après, c'est trop tard.

Ministre, ça c'est un but dans la vie, d'autant qu'on peut être à la fois ministre et plein d'autres choses en même temps, alors que si l'on est grutier eh bien on est grutier, point à la ligne. Le cumul des mandats, comme ils appellent ça, est un phénomène inconnu chez les grutiers, notamment.

On peut tout aussi bien décider d'être président d'une multinationale, c'est plutôt un bon job, de l'avis des intéressés, même s'ils en minimisent l'intérêt. La pudeur, sans doute ! On peut choisir d'être ministre et président de multinationale, alternativement, ou alors être né dans une famille qui fabrique régulièrement des présidents.

Sinon, mais ce n'est pas un but dans la vie, certains acceptent d'être simplement des ratés. Des ratés normaux, ordinaires, sans caractéristiques ni diplômes particuliers. Mais la carrière est encombrée et il y a à peu près autant d'élus que d'appelés.

Viennent enfin, dans une catégorie bien à part, ceux qui ont des idées mais qui n'ont pas effectué d'étude de marché préalable. Certes, la réussite n'est pas souvent au rendez-vous mais ce sont des gens, pour la plupart, attachants. Georges Ribemont-Dessaignes prétendait en avoir rencontré.

Quand il lut quelque part que fumer pouvait provoquer le cancer, il arrêta de lire

Rien n'est plus admirable que le pragmatisme. On a trop souvent tendance à se poser des questions, généralement inutiles, pourquoi ceci, pourquoi cela, et n'y a-t-il pas corrélation entre ce qui se passe ici et ce qui s'est produit là. Au plan politique, c'est-à-dire (en théorie) collectif, on aime à voter des lois, puis, comme ces lois ne changent rien à telle situation que l'on juge grave, sinon alarmante, voire catastrophique, on convoque des experts, on nomme une commission que préside un président, laquelle commission rend quelques années plus tard un rapport supplémentaire qui s'en va rejoindre dans un placard à rapports les innombrables rapports rédigés par des rapporteurs désignés par les diverses commissions successives.

Et voici qu'un homme, ou une femme peut-être, propose une solution qui nous semble tout à fait radicale vis-à-vis du problème que pose la prolifération des cancers chez les fumeurs. Je dis un homme ou une femme car nous ne savons rien, vraiment rien de rien, de cet individu dont on nous laisse entendre qu'il se nomme A. Kirwan, sans aucune autre précision.

Où se cache A. Kirwan, est-il encore vivant, enseigne-t-il au sein de quelque université prestigieuse ou bien s'agit-il d'un modeste cordonnier irlandais, auteur d'un manuscrit de 3228 pages jamais publié dont le titre serait, très simplement : *Du pragmatisme* ?

On estime actuellement à 1,3 milliard le nombre de fumeurs dans le monde et les prévisionnistes, sereins parce que leur boulot est juste de prévoir, envisagent une probable augmentation à hauteur de 1,7 milliards en 2025. Soucieux de la survie de ses électeurs-contribuables et justement interpellés par leur conscience face aux quatorze millions de fumeurs nationaux, les pouvoirs de l'État français que l'on dit publics ont convoqué leurs experts, ont ensuite nommé une commission dont les conclusions ont amené lesdits pouvoirs que l'on dit publics à prendre la décision d'inscrire sur les emballages de nos produits fumables diverses menaces de mort tandis que le prix de vente de ces mêmes produits fumables était majoré de taxes en constante augmentation, permettant ainsi au budget de l'État français de se consolider assez sensiblement grâce à une recette spécifique évaluée à onze milliard d'euros. Si quatorze millions de fumeurs peuvent générer onze milliard d'euros de profits, nos prévisionnistes sereins devraient pouvoir dès maintenant nous calculer le montant du nécessaire ajustement des salaires dont bénéficieront nos administrateurs des pouvoirs que l'on dit publics, de leurs experts, des présidents et membres des différentes commissions, tous très fortement impliqués dans la gestion de la santé, publique elle aussi.

Il serait toutefois particulièrement judicieux de se préoccuper de savoir si le mystérieux A. Kirwan ne pourrait pas faire profiter l'espèce humaine tout entière de son époustouflante maîtrise en termes de pragmatisme, notamment pour ce qui concerne, par exemple, les risques "éventuels" liés au fonctionnement de l'industrie nucléaire.

Quand on a cessé de lire ne doit-on pas également renoncer à respirer ?

**Si j'étais riche, je sais bien ce que je ferais :
j'achèterais la forêt de Compiègne,
je ferais bâtir un mur autour,
et alors je pourrais enfin pisser tranquille**

Oui, la forêt de Compiègne, pourquoi pas en effet. L'idée est de Roger Rudigoz mais je crois bien, hélas, que ce bel écrivain n'ait jamais pu réaliser son souhait car je doute fort qu'il ait été riche un jour.

14417 hectares, voilà un territoire qui doit permettre de jouir d'une certaine tranquillité, le premier voisin est suffisamment éloigné pour que je puisse échapper à la tonitruance de ses surboums à la con. Je crois même que les braillements hystériques de son éventuelle mais probable marmaille ne m'atteindraient pas davantage que le grognement récurrent de son parc automobile s'échauffant au petit jour avant de se lancer dans la compétition qui l'opposerait à quelque entrepreneur de travaux publics occupé à transporter dès potron minet trois cent trente plaques de tôle, onze pelles et pioches et trois brouettes, le tout jeté en vrac et brinqueballant dans la benne de son camion qui pue par ailleurs le diesel.

Le problème pourrait venir de la construction du mur, étant donné que, sur la base d'une hauteur de six mètres, cela doit représenter une certaine quantité de parpaings et donc, subséquent, quelques heures de travail pour une équipe d'une trentaine de maçons. Sauf que – j'ai toujours un peu tendance à l'oublier – lorsqu'on est riche on ne se soucie guère de ces basses questions matérielles. Non, le vrai problème ce serait la relative platitude du terrain, l'absence de point stratégique permettant de voir venir l'ennemi, la plaine du haut Palesne ne culmine tout de même qu'à 145 mètres au-dessus du niveau de la mer et ce n'est qu'une plaine. Le nécessaire, l'indispensable piton fait ici défaut, défaut qu'il faut alors vraisemblablement compenser par l'édification d'une tour de guet. Afin d'éviter tout malentendu, afin que les choses soient bien claires, une bonne fois pour toutes, j'annexe les châteaux de Compiègne et de Pierrefonds, dont je ferai peut-être, ultérieurement, des ateliers, avec des chambres d'amis, si j'en ai encore à cette époque (mais riche comme je le suis, j'en aurai forcément pléthore).

Aussitôt la fameuse clairière de Rethondes débarrassée de son non moins fameux wagon de l'armistice, je prends pleinement possession des lieux, je promène, je vagabonde, je croise des biches, des cerfs et des chevreuils, des sangliers aussi, c'est que désormais de chasse à courre il n'est plus question. J'ai été tenté un instant d'étendre mon domaine au nord pour récupérer ainsi la forêt de Laigne et au sud-est celle de Retz mais je me suis abstenu, conscient de ce que j'allais susciter des jalousies.

Le climat est certes un peu rude en hiver, rude n'est d'ailleurs pas le mot, disons plutôt légèrement humide mais ô combien reposant après toutes ces années de canicule épuisante. Je bois beaucoup pour me réchauffer, après quoi je m'en vais pisser, méthodiquement, selon un itinéraire établi à l'avance qui suit plus ou moins les frontières. Je marque mon territoire, comme le font mes chiens, mais même à nous quinze on n'est pas sur le point d'avoir fini.

**Ces hommes sans lenteur, aux cheveux bien taillés,
le col serré par la vulgarité d'une cravate
– quoi de plus ridicule qu'une cravate ! –
toujours accompagnés de quelque boîte à malices
d'où ils sortent des dossiers qui planifient la ruine**

René Pons, visiblement, n'aime guère les cravates et peut-être déteste-t-il davantage encore les hommes qui les portent. Car, en soi, ou même en soie, une cravate n'est rien, tout juste un morceau de tissu plus ou moins bariolé qui, abandonné sur une table ou par terre, a moins d'utilité que n'importe quel bout de chiffon dont on peut, s'il est assez grand – ce qui n'est pas le cas des cravates – se servir pour, éventuellement et à condition que l'on en ressente l'absolue nécessité, redonner un peu de brillant à ses chaussures vaguement empoussiérées après que l'on ait, assez négligemment il est vrai, piétiné trop longtemps dans l'enceinte d'un chantier de démolition.

Je n'aime pas plus que René Pons les cravates. Et pourtant j'en ai porté jadis, à l'époque du dandy sous influence baudelairienne que je croyais être. Mais peut-être faut-il rechercher la cause de ma détestation ultérieure des cravates dans le fait que je me sois un temps laissé séduire par cet accessoire vestimentaire dont on chercherait en vain l'utilité, en dehors d'une prétendue élégance qui semblait nécessaire à mon jeune âge. Une sorte de tentative de réhabilitation, comme on dit à propos des immeubles vétustes jusque là occupés par des pauvres.

Après tout, on ne peut en vouloir aux individus qui éprouvent encore, alors qu'ils sont devenus adultes, la nécessité de paraître et qui en sont toujours à croire que ce fameux bout de chiffon, orné de pois ou de rayures, suffira à faire oublier la médiocrité crasseuse de leur existence et la mesquinerie de leurs ambitions. Non, ce qui est infiniment plus consternant, ce sont en effet ces hommes sans lenteur, attifés de costumes sinistres, qui ne portent de cravate que parce qu'il leur faut en porter une, parce que, croient-ils, cela les rend respectables, crédibles, bien élevés, conformes à ce que l'on attend d'eux et de leur fonction qui, forcément, n'est pas bien reluisante.

Non, Madame, ne vous en déplaise, ce n'est pas la cravate qui fait l'homme. D'ailleurs, on peut se demander – si vraiment on a du temps à perdre – ce qui fait l'homme, en dehors de sa prétention et de sa lâcheté, en dehors de sa vulgarité et de sa méchanceté vraisemblablement toutes congénitales. On pourrait d'ailleurs, si l'on souhaitait se montrer (autant que faire se peut) véritablement exhaustif sur ce sujet, ajouter encore la bêtise profonde, la crédulité affligeante, l'hypocrisie sournoise, la cupidité concupiscente dont sont exonérés les autres animaux.

La cravate ne fait pas l'homme, elle le décore. Stupidement, comme toutes les décorations. C'est si vrai que les femmes elles-mêmes ne répugnent pas à ce qu'on leur passe au cou la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. On voit par là combien nous n'avons guère à espérer d'une espèce à laquelle, hélas, nous appartenons, d'autant que l'on rapporte que les Révolutionnaires, d'abord hostiles au port de cette coquetterie bourgeoise, se laissèrent convaincre en 1796.

Je ne connais qu'une seule cravate dont il est vital de rétablir le port dans les meilleurs délais, c'est celle de chanvre qui sied si idéalement aux banquiers. Qu'ils ne portent qu'un court instant, un peu à contre-cœur.

L'hiver, le crépuscule se prépare tôt, et se prolonge

Nombreux sont les gens qui n'ont que répugnance pour l'hiver. Je ne parle pas ici bien sûr de ces aficionados de la piste enneigée et du remonte-pente qui s'en viennent annuellement rejoindre leurs confrères rencontrés en période aoûtienne sur le sable brûlant des parkings à viande rose, non, j'entends plutôt évoquer ceux pour qui l'hiver n'est que torpeur morbide, grelottements cathareux, écoulements nasaux et préfiguration d'un futur souterrain aux immobilités glaciales et définitives. Ce sont les mêmes qui ne voient dans l'arrivée de l'automne qu'amère fin de la belle saison, comme ils disent, feuilles mortes annonciatrices de frimas et de pourritures à venir, brumes et bruines et bottes en caoutchouc.

L'hiver – et l'automne en est le prélude tendre et mélancolique – c'est en vérité le moment privilégié où le corps va enfin pouvoir se reposer des atrocités estivales qu'il a eu à subir, où il pourra prendre le temps de respirer sans souffrances, à un rythme résolument calme, propice à la réflexion, à la lenteur, à la disparition (temporaire hélas) de la fébrilité. Où chaque geste ne nécessitera pas un effort surhumain.

Durant les mois d'été le crépuscule vient tardivement, tel un relatif soulagement, mais les cigales n'en continuent pas moins de pincer frénétiquement à la toile émeri l'air tout alourdi de plomb jusqu'à ce que la fournaise de l'après-midi s'apaise un peu, suffisamment pour que les grillons prennent le relais. À l'inverse, lorsque s'installe l'hiver, il n'est plus question que de douceur, de nuances, de lente progression de l'ombre tandis que le silence, qui avait déjà pris possession de tout l'espace dès la mi-journée, se fait plus confortable encore, comme attentif à bien mettre en valeur le tintement au loin d'une cloche indiquant l'heure de l'apéro ou l'aboïement d'un chien qu'inquiète la probable présence d'un humanoïde.

En prévision de la prochaine arrivée de la nuit on a, tôt dans l'après-midi, allumé quelques lumières, les indispensables seulement. Puis, progressivement, il a fallu éclairer chaque pièce où l'on se rend, là où l'obscurité s'est appropriée les lieux, sans tambour ni trompette, discrètement, amoureuxment.

À l'extérieur il a commencé à pleuvoir, tout doucement, sans brutalité inutile. Jean-Claude Pirotte se lève, allume une cigarette et quitte sa table de travail. La soirée s'annonce agréable.

Celui qui peut, le fait. Celui qui ne peut pas, l'enseigne

Par une splendide matinée pluvieuse et en pleine période de Tour de France (c'est assez dire combien toute médaille a son revers), je me demandais ce qu'en cette formule lapidaire George Bernard Shaw avait bien pu vouloir dire. Est-ce que, par hasard, il sous-entendait que les dignes représentants de ce que l'on nomme, d'une manière un peu trop générale, le corps enseignant pourraient n'être que sombres impuissants, inaptes à produire par eux-mêmes – en usant de leurs propres organes et, simultanément, de leur savoir dont on nous assure par ailleurs qu'il serait tout autant considérable qu'incontestable – un objet quelconque dont ils s'emploient néanmoins à définir, préciser et inculquer les fondements, règles, principes et méthode qui en ont théoriquement permis la réalisation à l'intention de quelques poignées de crétins en cours de fabrication qu'ils considèrent comme désespérément incultes, sans d'autre part préjuger de leur capacité à devenir, plus tard et à leur tour, de nouveaux membres dudit corps enseignant ?

Doit-on, comme George Bernard Shaw nous incite à le penser, écarter sans le moindre état d'âme des divers champs de création tout individu dont la besogne est d'inculquer à d'autres ce qu'ils sont incapables d'eux-mêmes concrétiser ? Ne serait-ce point là honteusement dévaloriser une élite tout entière dévouée à sa mission de formation des futures têtes pensantes de la Nation ? N'est-il pas quelque peu injuste de faire porter à ces femmes et à ces hommes généreux la responsabilité du nombre sans cesse croissant d'illettrés pour qui le mot même d'orthographe ne veut rien dire, illettrés tellement ignorants que, pendant la dictée de Bernard Pivot, ils écrivent ainsi Rémon Quenot sans savoir que le brave homme affirmait que *l'orthographe est plus qu'une mauvaise habitude, c'est une vanité*. Ce qui aurait sans doute poussé à fulminer Alexandre Vialatte, soit dit en passant.

Je me demandais si George Bernard Shaw ne condamnait pas avec une certaine précipitation toute une corporation à laquelle son emploi du temps ne permet guère de s'égayer à loisir sur les riants sentiers de la frivolité que sont l'écriture, la peinture ou la musique par exemple. Mon égoïsme bien naturel me pousse à écarter de la compétition les formateurs de futurs matheux et autres scientifiques pour qui je n'ai que mépris souverain.

En cette fin de journée où le soleil menace d'éventrer la belle surface laquée gris foncé d'un ciel de Toussaint en plein mois de juillet, je me demande enfin si George Bernard Shaw n'a pas foutrement raison dès lors que celui qui fait n'a vraiment pas le temps d'enseigner ce qu'il fait si bien, puisque l'enseignant il ne pourrait plus faire. Mais notre laconique Irlandais n'y va pas par quatre sentiers, fussent-ils riants, il dit avec une concision admirable que l'enseignant enseigne parce qu'il est tout bonnement incapable de faire. Notre laconique Irlandais n'est guère tendre avec le corps enseignant.

Un jour peut-être prochain, et avec l'aide de quelque laconique Irlandais, nous finirons bien par admettre ce qui pourtant est une évidence : si la Terre tourne c'est parce qu'elle est ronde.

Merde alors, vive le silence si la littérature c'est Linda Lê ou Catherine Rihoit !

Au mois de janvier 1987, Jean-Pierre Martinet émettait (en privé, car sa situation dans les lettres françaises, comme on dit, ne l'autorisait guère à se faire entendre, fut-ce des seules élites intellectuelles, lesquelles n'étaient alors et ne sont toujours pas les plus aptes à signaler à la populace forcément affligée d'une inculture crasse l'existence d'un écrivain véritable) un avis radical sur l'état de la littérature au pays qui vit naître et fructifier Guy des Cars et Frédéric Dard.

Que Jean-Pierre Martinet se rassure, si tant est qu'il le puisse là où il est maintenant, l'état de ladite littérature au pays qui vit naître et prospérer Paul-Loup Sulitzer et Patrick Poivre d'Arvor ne s'est guère amélioré. Certes certes, quelques éditeurs, affublés d'une conscience bien anémique de ce qu'est le profit en termes de papier imprimé, ont vraisemblablement pensé qu'il existe des gens formidablement doués pour fabriquer et vendre le produit adéquat capable de séduire la cible visée et qu'après tout, à chacun son métier ! Et les voilà, ces quelques-uns, qui décident de rééditer les livres de ceux qu'ils considéraient comme des écrivains véritables et permettent ainsi à des textes oubliés ou méconnus d'exister à nouveau... et de venir relever le niveau de la littérature au pays qui vit croître et embellir (c'est manière de dire) Amélie Nothomb et Frédéric Beigbeder.

Une poignée de lecteurs qui n'attendaient que ça se rue sur les bouquins de ces auteurs véritables, oh ! ce n'est certainement pas ainsi que l'on entre dans le Guinness des records de ventes – mais les ventes, hein ! lorsqu'on est six pieds sous terre... – et, l'espace de quelques semaines voire de quelques mois, les noms de morts plus vivants que les vivants (comme dit René Pons) refont surface, on découvre que Jean-Pierre Martinet, Henri Calet ou Raymond Guérin, par exemple, sont peut-être d'autrement bons écrivains susceptibles de donner un aperçu de ce que fut et demeure – n'en déplaise aux intégristes de la nouveauté – la littérature au pays qui vit paraître et profiter Marc Lévy et Catherine Millet.

Choisir de se taire c'est opter pour une sorte de solution finale, étant entendu que le pouvoir appartient à ceux qui l'ont pris et savent s'en servir. Un jour, sait-on jamais s'il est vrai que rien n'est impossible, on découvrira que Roger Rudigoz était un écrivain véritable (mais il est vrai que sa bibliographie ne compte que six titres, ce qui le rend méprisable lorsqu'on ose exister durant soixante-quatorze ans) et qu'il est monstrueux que nul ne puisse aujourd'hui le lire dans ce pays qui glorifia et sacralisa Madame Angot et Messire Houellebecq.

Ou le siècle à venir sera celui du refus, ou il ne sera qu'espace carcéral

Un certain ministre de la Culture d'autrefois nous avait avertis que le XXI^e siècle serait religieux ou ne serait pas. En vérité, un peu plus tard, il avait fermement réfuté la paternité d'un tel propos, ce en quoi il eut peut-être tort – attendons encore un peu pour voir – car les temps actuels me semblent bien augurer d'un net retour à toutes sortes de croyances de cette eau, plus ou moins bénite.

Louis Calaferte, à qui le mysticisme ne répugnait pourtant pas (surtout en fin de carrière, ce qui est, éventuellement, excusable), opte quant à lui pour une proposition que l'on peut estimer autrement empreinte de réalisme. Reste à espérer que la forte nécessité du refus n'en reste pas au stade de l'utopie, du projet pour plus tard car il y a, me semble-t-il, quelque urgence à redécouvrir cette attitude – la seule, à mon sens, susceptible de restituer à l'homme un semblant de dignité. Si tant est qu'il le mérite... Mais est-il bien raisonnable de lui faire confiance encore une fois, est-il bien raisonnable d'imaginer qu'il soit en mesure de comprendre à quel point il s'est lui-même condamné à n'être rien, par lâcheté et par crédulité ? Est-il encore possible d'imaginer qu'il consente à dire non, simplement non et que, par son refus catégorique de plier une fois de plus l'échine, il ose enfin s'opposer et refuser son pathétique état d'esclave consentant ?

Esclave, il l'a été, depuis si longtemps que c'en est devenu une composante génétique, mais esclave consentant est une sorte de nouveauté, un petit plus qu'il s'est octroyé au nom du fameux progrès émancipateur et chaque jour qui passe le prive davantage du maigre pouvoir de dire non, qui était pourtant sa seule vraie liberté. L'esclave consentant croit même qu'il est heureux puisque désormais le bonheur est à vendre, à prix coûtant comme on dit sans rire chez les soldeurs, et le bonheur devient son bonheur en échange d'une petite dose d'aliénation supplémentaire. Sauf que survient un moment où il ne reste plus rien à aliéner, que tout est pris et que le robinet à bonheur est fermé, définitivement.

Le siècle à venir est venu, il est là et nous y sommes, en plein dedans même si nous voulons à tout prix (c'est le mot qui convient) croire que ce n'est que le début et qu'il y a encore de la marge, de l'avenir, des perspectives, du futur bien rutilant avec des arcs-en-ciel de toutes les couleurs en trois dimensions s'il vous plaît, des violons et des cuivres et des tambours qui font zim boum boum, zim boum boum tous ensemble...

Personne ne semble – pour l'instant, nous feront doctement remarquer en agitant leur canne blanche les éternels optimistes non-voyants – s'être aperçu que l'espace carcéral est déjà en place et que nous sommes à l'intérieur. Il est vrai que les portes sont encore ouvertes et que donc c'est un peu comme si nous étions en liberté, c'est en somme une situation assez similaire à celle des pensionnaires de nos parcs zoologiques, à cette différence près toutefois qu'ici visiteurs et visités sont dans la même cage.

Nous voici donc au XXI^e siècle. Est-ce qu'il ne serait pas déjà trop tard pour refuser ?

Il avait le respect démodé du mot juste et vénérât Vaugelas en pleine ère vidéo

Qu'en 1985 Pierre Desproges ait imaginé un personnage capable de manifester un réel attachement à l'emploi du mot juste aurait dû faire réfléchir nos penseurs les plus profondément introduits dans le milieu de la gouvernance. Il n'en fut rien, semble-t-il, si l'on en juge par l'usage qui est fait du vocabulaire (ne parlons même pas grammaire ou syntaxe !) plus de vingt ans après, et sans qu'Alexandre Dumas père y fut pour quoi que ce soit, bien au contraire.

Ce qui est le plus cocasse dans cette affaire c'est que le personnage en question est journaliste. Certes, le mot a depuis lurette jolie perdu quelque peu de son sens et la profession s'est assise à bien des reprises sur sa déontologie, au point de trouver la chose confortable. Mais, me direz-vous avec magnanimité, la déontologie ce n'est qu'un code et qui sait ce qu'il y a dedans. Pour ma part, je ne puis qu'abonder dans votre sens, sachant des médecins qui ignorent tout du leur, et je ne vous parle pas de la police...

Seulement voilà, l'homme est journaliste, se nomme Marro (François plutôt que Clément car c'est une œuvre de fiction) et vénère Vaugelas... Qui ça ? m'interrompt plutôt cavalièrement la Presse tout entière rassemblée dans l'attente d'un improbable scoop (vous avez peut-être remarqué le grand nombre de choses qui sont devenues improbables au cours de ces dernières années. J'ajoute que j'omets délibérément de placer ici un point d'interrogation car il s'agit d'une constatation, non d'une interrogation).

Vaugelas, dis-je, Claude Favre, baron de Pérouges, seigneur de Vaugelas (1585-1650), est ce que l'on nommait jadis, et que l'on ne nomme plus du tout désormais, un grammarien. Ce qui vous en bouche sans doute un coin, si je puis dire, vu que de nos jours la noblesse se moque de la grammaire comme de sa première cuiller en or, trop occupée qu'elle est à répondre à des interviews et à poser pour le photographe de Paris-Match.

On a certes donné le nom de Vaugelas à des lycées et collèges mais cela ne prouve rien. On a bien baptisé du nom de Pierre et Marie Curie (laquelle était quand même polonaise, rappelons-le) d'autres lycées et collèges (car ce ne sont évidemment pas les mêmes) sans que les élèves qui y sont régulièrement admis soient tous, sauf une toujours possible exception, radioactifs.

Vaugelas donc, qui n'était pas non plus radioactif bien qu'il soit mort pauvre et insolvable mais bien avant Tchernobyl et Fukushima, est un homme qui n'a pas eu la chance de connaître la vidéo, sans qu'il ait toutefois été formellement démontré que c'est pour cette raison qu'il trépassa aussi fauché qu'un bac+10 inscrit au RMI.

J'attire votre attention sur le fait que Marro (François plutôt que Clément car... voir plus haut) est journaliste de son métier sans pour autant être inculte, le fait mérite d'être signalé puisque, en dehors de Pierre Desproges lui-même qui le fut un temps, la corporation n'a plus guère de raison de vouloir se recommander de Vaugelas. C'est ainsi et il serait malvenu qu'un quelconque s'en prît à cette élite-là quand n'importe quel quidam (fut-il président d'une chose ou d'une autre) n'a que mépris pour la langue qu'il est censé parler. Écrire étant bien sûr un autre sujet, pour lequel il existe des gens dont c'est le métier. Ou pas.

Quand le gnou est entré dans le bar, le concierge a d'abord pensé que c'était une idée du propriétaire, et il l'a laissé passer

Le gnou est généralement herbivore et ne fréquente que très rarement les débits de boisson. Ce qui nous incite à penser que Sergi Pàmies – catalan né à Paris, d'où notre légitime suspicion – est un écrivain bien mal renseigné. Le gnou bleu a la queue noire tandis que le gnou noir à la queue blanche, c'est ce qui permet de les reconnaître quand la lumière est allumée dans le bar parce que, dans l'obscurité, après la fermeture, on peut les confondre avec à peu près n'importe quoi, surtout si l'on est enrhumé. Selon certaines confidences attribuées à des lions ou des guépards (l'intervieweur était, nous dit-on, complètement aveugle et, bien que de formation scientifique, plutôt spécialisé dans l'étude du doryphore de Seine et Marne) le gnou est comestible. Sa chair, une fois débarrassée de la peau dont on fait des sacs à main vendus Faubourg Saint-Honoré, s'apparenterait à celle du Tanzanien, dont en revanche on conserve la peau pour la cuisson, davantage afin de garantir qu'il ne s'agit en aucune façon de viande de blanc que pour ses qualités gastronomiques. Ses cornes (celles du gnou, bien évidemment) sont le plus souvent montées sur une bicyclette afin d'amuser les toreros en herbe que leurs vertus aphrodisiaques (nous parlons ici de celles des cornes, cela va certes de soi mais il convient de dissiper tout malentendu) excitent diaboliquement à l'heure où le vieux bedeau pédophile sonne les vêpres au clocher de l'église où Salvador Dali avala sa première ostie. De travers. Ce qui expliquerait l'attitude pernicieuse de ses moustaches, à défaut de justifier l'indigence de sa peinture.

En bref, le concierge l'ayant laissé passer, on voudrait bien connaître la suite de l'histoire. Voilà pourquoi on a inventé des libraires chargés de fournir au lecteur potentiel, auquel la consommation, peut-être accidentelle mais c'est rarement le cas, du Goncourt annuel n'a pas provoqué l'érection tant attendue, la réponse à ses bien naturelles interrogations.

Comme si – parce qu’on a quelque talent – on avait été créé et mis au monde pour, tous les ans, ou tous les deux ans, faire son petit caca en trois cents pages, ou en quatre actes !...

C'est une question, j'en conviens, qui ne se propose nullement de remettre en cause la marche inéluctable vers l'abîme de cette belle société tout entière préoccupée par le profit. Mais enfin, n'est-il pas épouvantable que des individus qui ont, comme le dit André de Richaud, quelque talent, soient soudain pris d'une sorte de frénésie – qu'ils qualifieront sans doute eux-mêmes de créatrice – qui les pousse à produire, produire sans cesse, afin de rentabiliser au maximum ce foutu talent en le convertissant en machine à générer de la monnaie, du succès, voire de la gloire, comme si la brièveté relative d'une existence exigeait que chaque seconde soit exploitée dans sa totalité à des fins exclusives de productivité. Un petit malin a déclaré un jour que le temps c'est de l'argent. Et c'est vrai que désormais, plus que jamais auparavant, tout laps de temps qui n'est pas utilisé à fabriquer un objet commercialisable est un laps de temps perdu. Économiquement parlant, et donc en termes de justification de l'existence de cet individu. D'où l'impérative nécessité pour ledit individu pourvu de quelque talent de se faire une petite place au soleil, comme on dit, de s'efforcer ensuite, sans perdre de temps, de l'amplifier, de faire prospérer son affaire en occupant le marché puisque, là comme ailleurs, le mot d'ordre est la compétition. Et sans états d'âme s'il vous plaît, car nous ne sommes pas ici-bas pour nous attendrir. Pardon, après vous, je vous prie, non je n'en ferai rien, que de formules ridicules, démodées, même plus de rigueur dans les dîners mondains puisque là encore se joue la grande scène du trois où il convient d'être le meilleur.

Dès lors, le bienheureux (qui a quelque talent) est tenu de constituer une "œuvre", le mot devant nécessairement s'élever du féminin jusqu'au masculin. Et pour cela, pas question de chômer, de flâner en route, de musarder dans les chemins creux, il y a du pain sur la planche et les revendeurs s'impatientent, ils réclament de la marchandise, oui, la même que la dernière fois, ça s'est bien vendu !

Et le bienheureux (qui a quelque talent) s'en retourne dans son gourbi, qu'il n'aurait jamais dû quitter (mais il faut bien par-ci par-là assurer la promo) et il se remet au boulot, comme un O.S. qu'il est. S'il produit bien (entendez par là beaucoup) il pourra bientôt changer de gourbi, il pourra changer de quartier, de ville, de voiture, de femme, à lui le succès, la gloire, le whisky et les p'tites pépées comme on disait ou chantait dans les années anciennes.

Toutes ces histoires d'exigence artistique ne tiennent pas devant la concurrence qui menace, l'éthique n'est rien qu'un mot obsolète tout juste bon à amuser les gogos, il faut d'abord penser à son public (le mot idoine est clientèle), comme n'importe quel bateleur gesticulant sur son estrade. Allons, c'est l'heure de la parade, le spectacle va bientôt commencer ! Mais il faut pour cela que l'ouvrier plus ou moins qualifié ait livré dans les délais la camelote et quand la demande risque d'être supérieure à l'offre il faut compenser, et produire, produire, produire...

D'ailleurs, on ne sait jamais combien de temps ça va durer, vous savez ce que c'est, les modes ça va ça vient, on peut certes se reconverter, s'adapter mais il est préférable d'être bien placé dans la mouvance, en tête de gondole en quelque sorte et de renifler la tendance à venir, d'anticiper. Parce que c'est du business, hein coco !

André de Richaud, en effet, n'y avait rien compris. Il s'imaginait qu'un artiste c'est autorisé à souffler, à rêvasser, à bâiller aux corneilles, peut-être même à se retrouver plus ou moins en panne d'inspiration, ou en manque d'envie, de désir, comme un crétin ordinaire. Eh bien, pas du tout, mon bon, le travail

d'abord, il n'y a que ça dans la vie pour rendre l'homme heureux. Et s'il n'est pas heureux ? Qu'il fasse semblant, nul n'y verra que du feu, le travail, mon vieux, c'est le secret ! Il faut produire...

Son petit caca ! Mais mon pauvre Richaud, vous n'y pensez pas. Vous êtes dans l'erreur avec votre petit caca, ce qu'il nous faut c'est du gros caca, bien énorme, qui en mette plein la vue à tous ces couillons qui vont l'acheter votre gros caca, bien emballé, avec un bandeau rouge autour de la couverture : *Le dernier gros caca d'André de Richaud*. Ah ! mon vieux, ça va partir comme des petits pains votre gros caca et ils en redemanderont. Allez, bougez-vous un peu, c'est quand même pas si difficile que ça, y'a qu'à pousser !

Quand on n'entendra plus un seul chant d'oiseau, peut-être sera-t-il bien tard pour s'apercevoir qu'il n'y a plus d'arbres

Et si nous en étions arrivés à ce point, sans nous en rendre compte, simplement parce que, jusqu'au plus secret de n'importe quel trou du cul du monde, comme on dit, le bruit s'est installé qui recouvre tout, annule et remplace, ou remplace et annule (vieuse formule administrative) ce qu'il est convenu de nommer modestement les sons. À la mise en garde formulée par Pierre Autin-Grenier il y a une vingtaine d'années, Jean-Claude Pirotte avait apporté un complément de la même eau quelques années plus tard : *Devenir sourd, c'est aujourd'hui le nec plus ultra.*

S'asseoir le cul dans l'herbe n'importe où à l'écart de la moindre agglomération c'est aujourd'hui s'offrir en holocauste à la cause sacrée d'une industrie qui prend l'espace aérien placé juste au-dessus de notre tête pour son terrain de sport privilégié. L'armée y a bien sûr la priorité et s'autorise le survol de toutes les zones susceptibles de recéler une poignée d'indigènes qui s'y seraient réfugiés après avoir fui l'univers concentrationnaire et bruyant des communautés urbaines.

Alors que défilent à des vitesses variables hélicoptères, Rafales et Tucanos, les oiseaux, s'ils ne se sont pas tus, terrorisés par le vacarme, sont de toute façon devenus inaudibles. En hordes, par paires ou même en audacieux voltigeur isolé, les poètes de l'altitude saccagent le silence pour lequel ils n'ont que haine et répugnance tandis qu'au ras du bitume surgissent les adeptes du rallye, sillonnant les routes de campagne dans leur petite auto toute vrombissante de la dernière performance et que résonne la sourde battue monotone d'une boîte à rythmes libérant les décibels d'une prétendue musique que l'on dit techno. Qui, parfois, mais trop rarement hélas, s'interrompt abruptement dans un fracas de tôles disloquées délicieusement réparateur.

Qu'à cet instant précis, un rossignol primesautier ou un merle moqueur propose son commentaire enjoué et inventif est comme une récompense. Mais bien vite le déchaînement des tronçonneuses reprend le contrôle de la situation car il ne sera pas dit que l'homme, inventeur du bruit débilitant, soit, par tant d'insolence, privé d'avoir le dernier mot.

En prévision du jour où il n'y aura plus d'arbres et où de vastes et beaux espaces impeccablement bétonnés auront remplacé les forêts décrétées inutiles, l'intelligence humaine à déjà tout prévu. Le chant des oiseaux, également inutile, aura cédé la place à des enregistrements de musiques militaires dont on sait, par expérience, qu'elles conviennent mieux au psychisme de l'esclave.

Les quelques hommes libres, qui auront réussi à échapper aux forces de l'ordre chargées de la réinsertion des déviationnistes récalcitrants, n'auront d'autre issue que se crever les tympans.

Croyez-vous que les endives qui blanchissent dans les caves aiment à se rappeler le soleil ?

Et les sardines, décapitées, qui dorment dans l'huile possiblement d'olive, croyez-vous, Monsieur René Crevel, qu'elles aient des nostalgies d'Océan atlantique ? Certainement pas, car quand on perd la tête c'en est fini de toutes les nostalgies et autres états d'âme. On se contente de baigner dans le bouillon gras, par groupes de trois ou quatre, selon grosseur, sans penser à rien dans son cercueil en fer blanc puisque nous savons dorénavant que dès la plus haute antiquité la sardine sans tête n'est jamais parvenue à discuter métaphysique avec Spinoza, ni plus tard avec Descartes ou même, moins sérieusement, avec Bernard Henri-Lévy.

Et les boulettes de chewing gum collées sous les pupitres de l'école communale, vous imaginez-vous, Monsieur René Crevel, qu'elles se remémorent avec tendresse et même un soupçon d'émotion la tiédeur rassurante de la bouche qui les mastiquait jadis, l'humidité caressante de la salive ou la douceur musclée de la langue pendant leurs transports d'une batterie de dents à une autre, le croyez-vous vraiment ? Alors que pour les endives...

Car enfin, que peut-on attendre d'une sardine décapitée ou d'une boulette de chewing gum toute machouillée, ayant perdu tout visage humain, en un mot l'une et l'autre tragiquement défigurées ? Tandis que l'endive jetée au cachot qui, au fil des jours d'une réclusion impitoyable, humiliante, sans même la demi-heure réglementaire de promenade, devient progressivement livide, comment voulez-vous qu'elle échappe au désespoir quand elle se souvient des matinées délicatement fraîches lorsque le soleil apparaissait, lentement d'abord au-dessus du mur du jardin potager avant d'inonder de sa lumière dorée les rangées de carottes et de poireaux, puis les autres salades, celles à qui l'on épargne l'infamie du mitard à perpétuité. Et ces fins de journées empreintes de mélancolie quand venait l'heure de la douche rafraîchissante...

Bien sûr que oui, Monsieur René Crevel, bien sûr que les endives ne peuvent s'empêcher de regretter le bon temps où elles étaient encore d'une saine verdure, pétantes de santé et confiantes en un avenir tout croquant, riche des saveurs mêlées de l'huile de noix et du vinaigre balsamique.

Non, je vous le dis, Monsieur René Crevel, les criminels de guerre, quand ils se font prendre avant d'avoir atteint quatre-vingts ans, ont un sort infiniment moins cruel que celui que l'on réserve aux endives.

Ne dites rien, ils sont ignobles

Années 1950. Un colosse blond, installé devant le siège de la House Un-American Activities Committee, brandit une pancarte sur laquelle sont inscrits ces mots. Interrogé à propos de son adhésion temporaire au Parti communiste américain en 1945 et cédant au chantage de la commission MacCarthy qui le menaçait de ne plus jamais revoir ses enfants, il reconnaît avoir rencontré quelques-uns des acteurs, réalisateurs et scénaristes, dont Abraham Polonsky. Il ne se remettra jamais complètement d'avoir ainsi cédé devant le pouvoir imbécile et il avouera ses remords, sa honte quelques années plus tard dans un livre qui est d'abord une déclaration d'amour à la mer et aux bateaux, et qui a pour titre *Wanderer*.

Le colosse blond d'un mètre quatre-vingt-seize s'appellait Sterling Hayden et il fut aussi, en même temps que marin, un acteur superbe, tournant n'importe quoi pour pouvoir acheter un bateau et naviguer mais également quelques films magnifiques (notamment *Asphalt Jungle* de John Huston, *The Killing* et *Dr. Folamour* de Stanley Kubrick, *Johnny Guitar* de Nicholas Ray, *Suddenly* de Lewis Allen).

Mais le marin expérimenté (il avait commencé à naviguer dès l'âge de seize ans) et acteur (bien peu admiratif d'un métier où l'on est grassement payé pour réciter des dialogues écrits par un autre) eut également envie de raconter lui-même ce qu'il avait vu et fait, ce qui l'avait enthousiasmé comme ce qui l'avait révolté. Et il le fit.

Une première fois dans le splendide *Wanderer*, récit totalement autobiographique, puis dans *Voyage*, roman maritime, roman de voyageur au long cours, s'inscrivant dans la tradition de ses illustres prédécesseurs, de Stevenson à Jack London en passant par Conrad et Melville, qui affirme les conceptions humanistes de l'auteur en insistant sur les conditions de vie des marins, esclaves jetables peu ou mal organisés socialement face aux méthodes d'un capitalisme en pleine expansion et déjà arrogant.

Je n'aime pas la mer. Je ne parle évidemment pas de cette flaque plus ou moins clapotante où des hordes "d'amoureux de la mer" s'en viennent patauger une fois l'an parce que c'est inscrit dans leur plan de carrière et qu'il faut bien faire prendre un peu l'air à leur pauvre peau livide de bureaucrates asservis. Je n'aime pas la mer, la vraie, celle qui est noire et profonde et me fait peur. Je n'aime pas la mer parce que je ne suis pas un poisson et que ma vie est sur la terre ferme où je n'ai aucun besoin de roulis ni de tangage pour avoir de bonnes raisons de dégueuler. Je n'aime pas la mer mais je répugne à la savoir réceptacle impuissant choisi par l'homme pour y déverser ses ordures, je n'aime pas la mer qu'on voit danser le long des golfes qui, de loin, nous semblent clairs quand on n'en aperçoit pas le béton, je n'aime pas la mer mais j'aime la manière dont Sterling Hayden, homme droit, bien peu doué pour les compromis, impeccablement intransigeant comme on aimerait en rencontrer, réussit à me faire regretter de ne pas l'aimer.

Et puis j'aime le cinéma. Et demeure pour moi inoubliable la première fois où j'ai vu *Asphalt Jungle*, immédiatement fasciné par le jeu incroyablement économe de l'impertubable Sterling Hayden, grande brute triste à la tendresse bien dissimulée qui s'en allait mourir au milieu des chevaux de son enfance, au bord d'une route de son Kentucky natal.

McCarthy est toujours vivant, il a juste changé de nom. *Ne dites rien, ils sont ignobles !*

Je n'insulte vraiment personne. Mais les écrivains sont presque tous des opportunistes

Thomas Bernhard ne parle bien sûr ici que des écrivains allemands. On se doute que personne n'oserait dire la même chose des écrivains français, par exemple, et d'ailleurs il ne viendrait à l'idée de personne, en France, de déclarer, en public ou par écrit, ce qu'il pense véritablement de tel ou tel écrivain français, fut-il mort depuis plus de trente ans.

Thomas Bernhard ose. Il ose dire que Thomas Mann, écrivain respecté, admiré, vénéré bien au-delà de la seule Allemagne, "*n'était qu'un écrivain petit-bourgeois, abominable, vulgaire, qui n'a jamais écrit que pour des petits-bourgeois. C'est vulgaire et bête ; [...] Qu'est-ce que le drôle a pu en réalité écrire comme sornettes sur la politique ! Il était totalement crispé, un petit-bourgeois allemand typique. Avec une femme âpre au gain*". Il ose dire que "*Heidegger également, c'est bien un bonhomme impossible, qui n'a ni rythme ni quoi que ce soit. Il doit tout ce qu'il a appris à quelques écrivains qu'il a exploités jusqu'à la corde. Que serait-il devenu sans eux. C'était un philistin, un obèse*".

On ne déboulonne pas les statues, fussent-elles en carton ondulé doré. Pourtant, nous avons quelques spécimens bien pires que Thomas Mann ou Martin Hedegger, mais il ne faut pas toucher aux stars, on ne s'attaque pas au patrimoine culturel d'une nation. Nous autres savons tout autant que les Allemands ce qu'est le respect, l'admiration, la reconnaissance dédiés à nos élites, c'est que nous sommes le pays même de la Culture, sans compter que nous sommes également celui des Droits de l'homme et de la Révolution de 1789. Nul ne semble s'être aperçu que depuis bien des années déjà il n'y a plus en France de Culture ni de Droits de l'homme et pas davantage de Révolution. Autant dire donc que nos *grands écrivains* sont adulés de manière admirablement égalitaire et que nos admirateurs éblouis continuent d'ignorer superbement l'existence de nos *petits écrivains* oubliés, méconnus auxquels on n'a pas cru devoir offrir le nom d'une rue, ou même seulement d'une impasse. Ce dont d'ailleurs ils se passent fort bien.

Thomas Bernhard, s'il n'avait guère d'admiration pour la plupart des écrivains allemands, n'était que détestation formidable vis-à-vis de l'Autriche et des Autrichiens. La France et les Français, assoupis dans une apathie confortable, ne méritent pas davantage d'égards. On y honore et encense tout ce qui publie un livre pourvu que *ça passe à la télévision*, nous détenons peut-être bien le record du nombre de prétendus écrivains, quand bien même ils savent à peine écrire leur nom. Des *écrivains petits-bourgeois, abominables, vulgaires, des philistins et des obèses*, nous en avons à revendre, comme on dit, même si tous ne bénéficient pas d'une notoriété comparable à celle de Thomas Mann ou Martin Hedegger. Il arrive même, assez souvent d'ailleurs, qu'ils ne soient pas tous vulgaires ou obèses et que leur face comme leur profil soient suffisamment télégéniques pour leur ouvrir l'accès aux têtes de gondole des supermarchés. On observe au passage que le pseudo-écrivain, pour peu qu'il soit ou qu'il ait été durant le temps nécessaire tapeur de ballon, ministre de n'importe quoi ou miss météo, est tout naturellement plus connu de ce que l'on nomme, un peu abusivement, le grand public que Thomas Mann ou Martin Hedegger.

Mais je n'insulte, moi non plus, vraiment personne puisque, Déclaration des Droits de l'homme oblige, j'admets qu'il faille que tout le monde vive. Moi y compris.

Les bouteilles à la mer ne ramènent pas souvent les réponses

Tous les ivrognes du bord de mer ne consentiront sans doute pas à l'avouer mais il s'agit pourtant d'un fait avéré, le nombre de bouteilles échouées sur le sable ou flottant encore au milieu de nulle part ne cesse d'augmenter. La plupart, pour ne pas dire la totalité, ne contiennent aucun message. Généralement, après un séjour plus ou moins long dans l'eau, les étiquettes se décollent et l'on ne peut plus alors que se perdre en conjectures sur la question de savoir ce que contenait la bouteille avant que le poivrot amer et désespéré ne l'ait balancée en direction du futur, d'un geste s'apparentant vaguement à celui, auguste, du semeur. On identifie aisément les canettes de bière sans toutefois être en mesure d'affirmer avec certitude s'il s'agit de blonde ou de brune, de bière allemande, irlandaise ou mexicaine. Quant aux autres récipients, s'agissait-il de vin, du rouge ou du blanc (certains vont même jusqu'à boire du rosé, principalement les touristes en Provence), ou de l'alcool ? Si les producteurs de bordeaux et de bourgogne s'en tiennent chacun à leur type particulier de flacons, nous savons que cette caractéristique n'est pas significative dans les autres terroirs. D'aucuns ont fait inclure dans le verre une armoirie ou quelque autre information susceptible de nous éclairer, mais comment savoir l'identité du vigneron, le millésime, le cru et le cépage ? On voit par là combien la besogne est ingrate et, au bout du compte, rarement couronnée de succès, ce qui n'est pas sans conséquence au niveau de la rémunération puisque l'enquêteur n'est rétribué qu'en cas de réussite, et à condition que ses conclusions soient authentifiées par un collègue d'experts indépendants. Ajoutons à ces difficultés la très grande confusion que génère l'introduction du plastique dans la fabrication des conditionnements, car certains gros buveurs n'hésitent pas à se désaltérer directement au "goulot" du cubitainer tandis que d'autres, plus délicats, se plaisent à transférer le précieux liquide dans des bouteilles en plastique récupérées ici ou là, ayant possiblement contenu de l'huile d'arachide ou d'olive, de l'alcool à brûler ou de l'acide chlorydrique.

Mais, me direz-vous, et les messages ? Sornettes, fariboles, balivernes et billevesées, vous répondrai-je. Il n'y a jamais aucun message dans ces récipients, il s'agit d'une légende, d'histoires d'un autre temps, d'une époque antérieure au téléphone et à Internet. On raconte qu'une bouteille d'élixir parégorique larguée en pleine mer au large de Nantucket au mois de mars 1871 et contenant l'adresse d'un notaire chargé de remettre en mains propres au destinataire inconnu l'équivalent de son poids en margarine, on raconte que ce mignon petit flacon continue probablement de flotter, quelque part – et c'est là une notion assez vague, puisque nul n'a jamais revendiqué en être le chanceux nouveau propriétaire.

Alors, mon cher Antoine Blondin, oser, dans ces conditions, espérer des réponses n'est guère raisonnable.

On vit très bien sans avenir

L'avenir, l'avenir... et pourquoi pas l'éternité, pendant que vous y êtes ! Et puis, pour commencer, c'est quoi l'avenir ? Les cent prochaines années, ou seulement les dix ? À moins que ce ne soit tout juste celle qui succédera à l'actuelle ? Ou le mois suivant peut-être ? Et si c'était au mieux demain, voire tout à l'heure, dans un moment, bel exemple d'imprécision soit dit en passant !

C'est un garçon plein d'avenir, affirme avec une certitude répugnante la mère se rengorgeant de cette fierté qu'elle estime légitime en présentant son rejeton qui s'apprête à entrer dans les affaires. Une demi-heure plus tard, le bichon à sa mémère passe sous une voiture. Quel avenir en effet ! Et tel autre qui crève doucement, lentement, progressivement d'un cancer généralisé, ah ! vraiment, quel avenir pour lui aussi. Et ce ne sont pas les variantes qui manquent.

Et quand bien même ce brave Marcel Trifouillot tiendrait-il le coup (dans quel état !) jusqu'à cent-deux ans, pourquoi faudrait-il en déduire qu'il a eu un bel avenir ? D'ailleurs, lorsqu'on arrive au bout, on ne parle plus d'avenir. L'avenir, c'est un concept qui, rétrospectivement, ne fonctionne pas. C'est une projection, comme disent les prévisionnistes à qui l'on ne demande jamais de rendre des comptes lorsque tout un chacun peut constater qu'ils se sont fourvoyés et ont entraînés dans le trou sans fond et puant de l'erreur une poignée, ou plus, de crétiens crédules.

Oui, Henri Calet a totalement raison, on vit très bien sans avenir et d'ailleurs on est bien obligés puisque l'avenir n'existe pas. L'avenir, c'est comme dieu, on vit très bien sans lui puisqu'il n'existe pas davantage que l'avenir. Ce sont des notions abstraites dont on se sert pour se persuader que vivre a un sens, alors que vivre n'en a aucun. On vit, et puis un jour on ne vit plus, c'est aussi simple que ça. C'est ce que j'appelle le constat agricole : il pleut, il ne pleut plus. Que le pécore enrichit d'une conclusion définitive et sans point d'interrogation : qu'est-ce qu'on peut y faire !

Je ne crois pas que Henri Calet ait vécu "très bien" mais pour ce qui est de l'avenir il s'en est en effet fort bien passé puisqu'il est mort à cinquante-deux ans et que son *plan de carrière* ne prévoyait pas qu'il devînt centenaire. Il a utilisé pour titre d'un de ses livres une expression populaire, *Les Deux bouts*, ceux que l'on n'arrive pas à joindre quand on ne se fait pas trop d'illusions sur l'avenir. Les deux bouts, ceux d'un morceau de ficelle, ceux d'une banane ou ceux d'une vie. Qui parle ici d'avenir ?

Alors, l'avenir, entre nous, pour quoi faire ? Des projets qui ne se réaliseront pas ? Des désirs qui demeureront insatisfaits ? Ou seulement pour croire que ce sera mieux demain alors que ce n'est jamais mieux demain. Contentons-nous de vivre, très bien est déjà d'un optimisme exagéré.

**C'étaient des manifestants ;
les mêmes qui, dans les temps qui suivirent,
allaient pourrir la gueule ouverte,
trente-deux dents au soleil d'une campagne inconnue,
avec des tripes sanguinolentes entre les jambes**

Henri Calet était un tendre, et il exerçait sa tendresse principalement (j'allais écrire exclusivement, ce qui eut été restrictif puisque Henri Calet était un tendre) vis-à-vis de ce que l'on nomme les gens, les anonymes à perpétuité, ceux dont la notoriété ne s'étend pas au-delà du périmètre des commerçants de quartier, quand il y avait encore des commerçants de quartier. Il ne peut s'empêcher d'avoir de la sympathie, disons plutôt de l'indulgence, pour la petite fripouille qui se fait prendre en train de voler dans la poche de son voisin. Il a de la générosité à revendre, comme on dit, et comme il n'est pas pingre il l'a donnée. Donner est un verbe qui ne s'emploie plus guère désormais.

Et, forcément, il se souvient qu'à l'âge de douze ans il a vu les hommes descendre dans la rue le jour du 14 juillet 1914, crier *À bas la guerre !* et se faire démolir par les gardiens de la paix, comme on les appelait alors et comme, curieusement, on ne les appelle plus dorénavant. Tant il est vrai que s'il n'est pas autorisé à donner son avis, surtout un peu bruyamment et en groupe, sur ce que l'on décide pour lui, l'homme consent malgré tout à s'en aller, en groupe également, se faire trouer la peau pour les beaux yeux (si l'on peut dire) et l'avancement de vieilles badernes à képi étoilé.

Aujourd'hui que l'armée est dite de métier et que les adolescents n'ont d'autre perspective que le chômage dès lors que leurs géniteurs n'ont pas les moyens d'en faire de futurs ministres, celle-ci offre à ceux-là une situation, même si l'expression prête à sourire. Faire la guerre est devenu un emploi comme un autre, d'ailleurs plutôt mieux que les autres puisque les autres n'existent plus. La différence est de taille dès lors que l'on est payé pour tuer. Certes, il peut en effet arriver que le tueur se fasse tuer le premier par un autre tueur, c'est la faute à pas d'chance n'est-ce pas, on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs. Et puis on voit du pays car la guerre est désormais une activité qui s'exporte, n'importe où dans le monde où la nation (ou ce qui en tient lieu) a des intérêts. On voit bien que les choses ont évolué, d'ailleurs lorsqu'un militaire professionnel a un accident du travail on le ramène dans sa chère patrie toute frissonnante de reconnaissance humide, on lui organise des funérailles grandioses – militaires, pour tout dire – avec plumier emballé dans six mètres carrés de tricolore, fanfare, minute de silence et discours du chef des armées en costume civil. C'est naturellement beaucoup plus beau et émouvant que la mise au trou, dans l'intimité, de l'ouvrier à peine spécialisé qui vient, trois jours auparavant, de basculer du haut de son échafaudage. D'autant que ce n'était peut-être même pas un natif, comme on dit joliment. Henri Calet était un tendre, il est mort à cinquante-deux ans, le 14 juillet 1956. Deux jours plus tôt, il avait noté : *Ne me secouez pas, je suis plein de larmes.*

L'origine de tous les péchés est le sentiment d'infériorité, autrement dit l'ambition

Bien qu'il fut Italien, Cesare Pavese n'est pas vraiment suspect de catholicisme. Notons en passant que catholique, il eut été excommunié puisqu'il s'autorisa l'audace de se suicider sans l'autorisation écrite de quelque saint père (j'ôte ici les majuscules parce que cet individu n'est pas plus sain, de corps et d'esprit surtout, que moi et qu'il n'est en aucune façon mon père). L'emploi que Pavese fait ici du mot *péché* n'en est que plus étrange puisque le concept même de péché est emblématique d'une religion qui repose sur la faute, la culpabilité, la repentance, la punition et, pour les plus méritants, le pardon et la rédemption, toutes choses profondément dégoûtantes et même répugnantes, en bref inadmissibles auxquelles je doute que l'écrivain ait accordé beaucoup de crédit.

Si l'on remplace le mot *péché* par tout ce qui fait la "grandeur" de l'homme, à savoir l'égoïsme, la cupidité, la haine, le mensonge, la trahison, la délation et encore bien d'autres aptitudes lui permettant de nuire à autrui, l'idée de Pavese, débarrassée de ses oripeaux sacerdotaux, retrouve toute sa pertinence. Car, au fond, expliquer les actions humaines les plus basses, les plus viles par l'ambition et l'ambition par le sentiment d'infériorité relève de l'évidence. Une évidence pourtant fermement contredite par les thuriféraires de l'ambition pour qui le plus modeste technicien de surface restera ce qu'il est et ne deviendra jamais président-directeur-général s'il n'est pas pourvu de cet appétit de vaincre sans lequel Augusto Pinochet n'aurait pu réussir dans la vie.

Quiconque aspire à devenir autre chose – en mieux, forcément – que ce qu'il est, illustre parfaitement la demi-conscience qu'il peut avoir de n'être pas grand chose. Il convient ici de préciser un peu ce qu'il y a lieu d'entendre par *en mieux*. L'amélioration envisagée ne vise bien entendu rien d'autre que le statut, la position sociale, autrement dit le pouvoir, l'argent.

Celui qui se sent inférieur et ne l'accepte pas, ou l'accepte mal, n'a pas d'autre solution – s'il veut améliorer sa condition – que d'entreprendre tout ce qui est en son pouvoir (si petit soit-il) pour prendre la place de celui qui lui est hiérarchiquement supérieur. La médisance, le dénigrement, le mensonge sont des outils recommandés si l'on veut parvenir à ses fins, mais il faut parfois pousser jusqu'au meurtre, que l'on peut éventuellement déguiser en accident. Ce qui nécessite un peu de talent.

Concernant celui qui ne se sent pas inférieur à qui que ce soit, le cas est plus complexe. Il peut certes faire ce constat et s'en estimer satisfait, c'est quelqu'un qui n'a aucune ambition et s'en passe volontiers. On le sait intelligent et bien sûr on s'étonne. Il pourrait faire notaire, ou même préfet, ou au pire maire de la commune, mais ça ne l'intéresse absolument pas. Ce qu'il veut – on raconte qu'il l'a déclaré un jour à l'instituteur venu lui emprunter son dictionnaire – c'est qu'on lui foute la paix. Il sera probablement la risée de ses voisins qui ne verront en lui qu'un minable, dépourvu d'envergure, un looser (suprême injure en ces temps anglo-saxons où il convient d'être un winner), voire un has-been, tellement stupide qu'il se contente, l'imbécile, de ce qu'il a. Et puis, il y a l'autre, celui-là qui ne se rend compte de rien, qu'on appelle l'idiot à qui l'on peut faire faire sans même le payer des besognes certes ingrates mais peu compliquées. On peut même l'envoyer faire la guerre, il ne finira sans doute pas général mais éventuellement adjudant c'est possible.

L'ambition serait donc ce petit plus – en vérité un très gros plus, approximativement de la taille d'une banque suisse ou même d'une centrale nucléaire française, puisque ce sont les meilleures, chacune dans leur spécialité – grâce à quoi on reconnaît au premier coup d'œil les hommes d'avenir, ceux qui mènent le monde parce que jamais ils n'hésitent ni ne transigent.

Prenons un exemple : si Hitler avait eu davantage d'ambition...

Au monde, il n'a jamais fait aussi beau que dans mes étés d'enfance et dans ce jardin. Jamais – et je sais que je ne guérirai pas de ces saisons lumineuses

Que n'a-t-on glosé sur la nostalgie, le passéisme, toutes ces manies de vieillards séniles qui nous rabattent les oreilles avec leurs souvenirs, leur mémoire plus ou moins défaillante et leur sempiternel *c'était mieux avant*. Tous ces hommes et toutes ces femmes, résolument tournés vers l'avenir, ont eu sans aucun doute une enfance désastreuse, calamiteuse, il est plus que probable qu'ils sont nés et ont vécu leur jeunesse dans la misère, entre une mère qui faisait bouillir la marmite en faisant des passes l'après-midi et un père évidemment alcoolique qui ne rentrait qu'à la nuit tombée, quand le dernier bistrot encore ouvert avait baissé le rideau, et tabassait sa tendre épouse, plus par habitude que par colère véritable, avant de s'écrouler jusqu'au lendemain sur le carrelage de la cuisine. Peut-être ont-ils connu les restrictions, les rutabagas et les topinambours, les bombardements nocturnes, les sirènes et les bruits de bottes claquant sur le pavé humide, l'instituteur sadique et sa règle en fer, le catéchisme obligatoire, peut-être même ont-ils eu affaire à l'oncle un peu pédophile mais le mot n'avait pas cours à l'époque et l'on gardait ça pour soi, peut-être encore ont-ils dû prendre l'autobus pour le vélodrome d'hiver ou pour Drancy, peut-être ont-ils été torturés, déportés, fusillés, parce que sinon pour quelles raisons vraiment sérieuses iraient-ils refuser, comme ils le font, de se souvenir avec tendresse et même un brin d'émotion de ces années pendant lesquelles ils ont été jeunes et où, en effet, il faisait toujours beau.

André Hardellet avait trois ans au début de la guerre de 1914-1918 et vingt-huit au début de la suivante. Et pourtant, il n'a pour lui jamais fait aussi beau que dans ce jardin de la rue de Fontenay à Vincennes où vivait sa grand-mère Vonvon. Évidemment que les choses se sont ensuite gâtées, mais raison de plus pour s'accrocher aux images d'un temps qui ne dure pas, qui ne peut pas durer et qui est encore, qu'on le veuille ou non, celui de l'innocence. *Et si le terme d'innocence vous incline à ricaner, sachez que je vous emmerde*, précisait justement André Hardellet.

Pourquoi faudrait-il donc guérir de ces saisons lumineuses, puisqu'elles sont lumineuses. Abandonnons – en tout cas moi j'abandonne, et sans un soupçon d'hésitation – aux vaillants explorateurs du futur leurs études de prospective, je les laisse rabâcher jusqu'à plus soif leur version modernisée par David Guetta de L'Internationale, allez ! reprenez tous en chœur : *du passé, faisons table rase...* et tant pis ou tant mieux pour ceux qui veulent à tout prix croire que *la nostalgie n'est plus ce qu'elle était*. La phrase sonne bien et ferait un bon titre.

C'était mieux avant ! Voilà des mots que l'on ne veut pas entendre prononcer, qui sont des propos de rétrogrades, de vils réactionnaires alors que le progrès est là qui nous tend ses bras tout atrophiés aux mains palmées comme celles de Romy Schneider dans *Le Procès* de Welles & Kafka. Mais les réactionnaires ricanent – chacun son tour ! – car ils ne trouvent pas du tout que l'agriculture intensive et les pesticides, fongicides, herbicides et autres ogm aient résolu la question de la faim dans le monde, bien au contraire, ils ne trouvent pas non plus que l'atome (Hiroshima ou Fukushima ? Mais c'est le même, monsieur l'ex-ministre de la Recherche !) soit la solution d'avenir, ils pensent que le bordeaux était meilleur avant monsieur Parker dont le prénom n'est pas Charlie, ils sont persuadés que Henri Calet écrivait deux mille fois mieux que n'écrivent Philippe Sollers et Michel Sardou réunis. Pire, ils pensent – et disent tout haut, les grossiers personnages – que Georges Marchais était plus rigolo que Robert Hue et Claude Monet meilleur peintre que Jeff Koons, ils ajoutent que les gardiens de la paix à bicyclette étaient plus faciles à caillasser que les actuelles forces de l'ordre et que, si ça continue – et ça va continuer – on ne pourra même plus pisser dans son jardin parce que ce sera déclaré anti-écologique par une quelconque

commission européenne soudoyée par les lobbies des grandes firmes inventrices du napalm et de ses dérivés. Oh ! oui, bien sûr que c'était mieux avant, aucun adulte tellement fier d'être enfin entré dans ce qu'il appelle la force de l'âge, ne devrait pouvoir prétendre le contraire lorsqu'il regarde autour de lui et voit le vieillard radoteux, sénile, déliquescant, effroyable concentré de douleurs qu'il sera un jour. Les hommes dans la force de l'âge haïssent l'enfance parce qu'ils ne peuvent pas aimer ce qu'ils ne seront plus jamais. Peut-être est-ce par charité chrétienne qu'ils laissent mourir de faim, de froid, de chaud, de maladies et de misère des millions d'enfants partout dans le monde, peut-être est-ce, en effet, charitable de leur épargner de vieillir. Pour ceux-là, même l'enfance n'aura été rien de plus qu'un mauvais moment à passer, avant de disparaître, et ils n'auront pas de saisons lumineuses vers quoi se retourner. En somme, pour qui préfère ignorer son passé, le nazisme est un mouvement humanitaire.

Passé huit heures du soir, les héros ne courent pas les rues dans le quartier des Invalides

Excusez-moi, cher monsieur Antoine Blondin, de vous poser cette question qui, peut-être, vous paraîtra indiscreète, mais qu'alliez-vous faire, après huit heures du soir dans le quartier des Invalides ? Car c'est quand même ce qu'il est convenu d'appeler un quartier bourgeois, le septième arrondissement. Vous m'objecterez que tous les quartiers de Paris, ou presque, sont aujourd'hui bourgeois, je vous l'accorde et qu'il est donc naturel que l'on n'y rencontre guère de héros puisque les voyous n'y baguenaudent que fort rarement et que la police est là pour veiller au grain, comme on dit. Et que, par conséquent, le héros censé voler au secours de la vieille dame agressée alors qu'elle était sortie faire pisser son pékinois (on parle de son chien, bien entendu) peut continuer à dormir tranquille entre les pages d'un roman d'aventures toujours en vente dans la boîte verte de quelque bouquiniste installé sur le quai Voltaire par exemple mais dont l'éventaire est à cette heure-là bel et bien fermé, interdisant donc au dit héros de s'échapper pour s'en aller courir vers l'improbable fait-divers à peine scabreux qui n'aura pas lieu.

Car, entre nous, que peut-on en effet attendre d'un quartier qui, en supplément de l'Hôtel des Invalides (édifice d'un naturel peu riant dont le caractère militaire et nécrophile assez prononcé est franchement rébarbatif), n'a guère à offrir au pékin désœuvré (nous ne parlons plus ici du cabot de la vieille dame ni d'ailleurs de quelque émigré au sourire forcément énigmatique mais bien plutôt d'un quidam ordinaire qu'un moment de mélancolie a poussé ex abrupto à fouler le macadam du trottoir de l'avenue de Ségur) qu'attendre donc d'un quartier qui n'a pour enthousiasmer l'autochtone que l'École militaire – encore eux ! –, le siège de l'Unesco, l'hôpital Laennec, quelques ministères et le palais Bourbon que l'on nomme également Chambre des députés ou Assemblée nationale, ce qui fait bien des appellations pour un même lieu où viennent s'assoupir dans la torpeur digestive de débuts d'après-midi studieux quelques-uns des représentants du peuple républicain leur ayant confié sans conviction leur présent incertain et, accessoirement, leur avenir improbable.

Oui, cher monsieur Blondin, qu'alliez-vous donc faire, après huit heures du soir dans le quartier des Invalides alors qu'il n'y a même pas une boulangerie ou un cordonnier sur toute la longueur de l'avenue de la Motte Picquet et, d'un bout à l'autre du boulevard de Latour Maubourg, probablement pas davantage d'épicier arabe, pourtant indifférent à la trois-cent-millième édition de *Questions pour un champion*, avec qui discuter, pour le seul plaisir de l'échange, des vertus étonnantes du Picon-bière ? C'est vrai que les héros ne courent pas les rues, dans le quartier des Invalides quand s'allument les réverbères et que n'arrête pas de dégringoler un crachin tellement humide qu'il finit par vous faire regretter de n'avoir pas plutôt choisi les Bahamas. La pluie dilue la crasse qui dégouline en grisâtres traînées indécises le long des vitres embuées tandis que devant sa table, un individu que l'on dit écrivain hésite un instant à sacrifier son personnage principal dans une apothéose pleine de bruit et de fureur. Il se demande s'il ne serait pas préférable de le faire s'enfoncer dans l'ennui et le dégoût de soi et des autres, jusqu'à ce qu'il rencontre, dans un prochain volume, une douce jeune femme, peut-être une prostituée, dont il tomberait éperdument...

NB. En 1925, dans un court texte de ses *Chroniques allemandes*, Kurt Tucholsky propose une autre vision du quartier des Invalides sous le titre *Le Septième*.

Mes déménageurs, eux, ont pas tellement apprécié. Ils en revenaient pas que tous les cartons, toutes les caisses qu'ils se coltinaient, ruisselant et râlant, c'étaient des bouquins

Depuis longtemps déjà, je me couche de bonne heure. J'en sais qui, connaissant l'existence d'une telle tare, se poussent du coude et pouffent entre eux, convaincus que c'est là un comportement de vieillard, par là en somme bien excusable, à moins que ce ne soit celui d'un enfant en bas âge encore inconscient des merveilles que nous offre la vie, pourvu qu'elle soit active et non somnolente. Et moi, tandis qu'ils vacillent de tout le poids de leur tête pleine d'images cathodiques et soudain sursautent quand la comtoise sonne enfin deux heures (du matin of course puisque, à deux heures de l'après-midi, ils font la sieste), moi je lis. Et quand je n'ai plus en réserve aucun livre qui me soit encore inconnu, eh bien je relis, par vagues successives gonflées de connivences, tout Hardellet, tout Calet, tout Brautigam, tout Vila Matas, and so on.

Du temps que j'étais jeune et dynamique, j'ai souvent changé d'adresse. Et puisque j'étais jeune et dynamique et plus souvent sans le sou qu'un quelconque chef d'entreprise du Crack 40 – dynamique lui aussi parce que sinon il ne serait pas chef d'entreprise et son affaire pas du tout cotée en bourse – je me faisais moi-même mes déménagements, avec l'aide bienveillante d'une ou deux personnes diplômées en conduite automobile, puisque je fais partie de la corporation des incompetents en la matière, pour laquelle il convient de disposer d'aptitudes si particulières que leur rareté en rend les titulaires admirables d'abnégation.

Je déménageais donc souvent et, un penchant certain pour l'extravagance me poussant vers les logis situés pour la plupart au sixième étage (sans ascenseur) plutôt qu'au premier, il fallait donc se coltiner jusqu'à l'eden haut perché cartons et caisses de livres auxquels venaient s'ajouter cartons et caisses de disques qui rendaient l'ascension encore plus performante.

J'ai ainsi trébuché mon chargement – lequel ne cessait de croître et d'embellir au fur et à mesure que passaient les années – dans deux ou trois appartements parisiens, au moins six autres à Marseille, une maison en Ardèche et une autre dans le Var, sans compter une escapade d'un an en territoire algérien. Et puis, un jour, il m'a semblé qu'il était l'heure de poser le tout, une dernière fois avant celle où l'on part forcément les mains vides, dans un lieu où chaque livre et chaque disque pourraient enfin trouver leur place (provisoirement) définitive, où caisses et cartons allaient enfin cesser d'être successivement remplis et vidés. Bien évidemment, cela ne signifiait nullement, et bien au contraire ajouterai-je, que, atteint par la sagesse imbécile, j'allais mettre fin à ma quête un peu (beaucoup, diront les mauvaises langues) obsessionnelle de livres à lire et de musiques à écouter.

Je n'ai donc, lors de mes errances antérieures, que très modestement mis à contribution des professionnels de la profession, mais pour avoir personnellement et très concrètement pu goûter pleinement le bonheur intense que suscite le dernier carton amené à destination, ma solidarité est totale, rétrospectivement, avec les déménageurs auprès de qui Yves Gibeau avait suscité une certaine réprobation.

Tant il est vrai qu'un piano à queue ne nécessite qu'un seul et bel effort, tandis que les bouquins...

J'ai un ami qui s'est arrêté de fumer pour, deux mois plus tard, brûler vif dans sa voiture lors d'un banal accident de la circulation

À ceux, innombrables, qui certes fumaient leurs deux paquets de Gauloises (sans filtre) en moins d'une demi-journée, et se sont vus interdits de cloper, du jour au lendemain, sans même une petite bouiffe sur la cigarette d'un ancien complice devenu lui aussi intégriste, et qui se sont pendus, durant la nuit, l'un au platane, l'autre au tilleul, le troisième au réverbère qui font face au bureau de tabacs...

À ceux, moins nombreux en raison du coût, qui ont sombré dans l'alcool pour les mêmes invraisemblables raisons et sont morts d'un cancer du foie dans d'atroces souffrances qu'aucun homme un tant soit peu chrétien n'oserait infliger à son pire ennemi...

À ceux qui fument en cachette des feuilles de sycomore séchées et roulées dans du papier journal, voire dans du Figaro, parce que leurs indemnités de chômage, aussi dérisoires soient-elles, ont été virées directement chaque mois sur le compte du président de la Ligue anti-tabac, et qui succombent, excessivement lentement, à un empoisonnement fort douloureux dû à l'encre d'imprimerie...

À ceux dont nous n'avons aucune nouvelle et qui périssent, abandonnés de tous, dans une déchéance que nous envient les pires dictateurs pourtant extrêmement doués, tout bouffis (les ex-fumeurs), pesant plus de cent-trente kilos depuis qu'ils ont été sevrés de façon inhumaine et qu'ils ont dû compenser leur frustration à grands renforts de sucreries écœurantes, de chocolateries répugnantes et de pâtisseries dégoûtantes...

À ceux que l'on a jeté, sur dénonciation, au fond de cachots puants et pour le moins insalubres à des fins de soi-disant désintoxication et qui, après avoir hurlé pendant des jours et des nuits, griffé les murs de leurs ongles ensanglantés, se sont éteints dans un silence terrifiant, oubliés de tous, sans avoir pu renifler une ultime fois par le soupirail l'odeur enivrante du tabac qui grésille à la lèvre d'un passant...

À ceux que désormais des snipers assermentés abattent en pleine rue parce qu'ils ont eu l'insolence de circuler la cigarette au bec, comme on dit, et qui restent là, abandonnés sur le trottoir tels des colis piégés tandis que les promeneurs les contournent sans même leur jeter un regard...

À toutes ces malheureuses victimes et à cet ami de Pierre Autin-Grenier qui a péri de manière tragique parce qu'il n'a pas réussi à se débarrasser à temps de sa putain de ceinture dite de sécurité, rendons un dernier hommage et fumons ensemble, chacun enfermé à double tour dans ses toilettes, toute éventuelle fenêtre soigneusement close, un Por Larrañaga de derrière les fagots en buvant une bouteille de saint-amour, à deux ou trois degrés en-dessous de la température ambiante.

Car enfin, aurait-on supprimé, en même temps que la peine de mort, ce petit plaisir ô combien immense et délectable qu'était la dernière cigarette ? Est-ce nous n'avons pas, nous aussi, le droit à mourir dans la dignité ?

**Ce n'est pas de ma faute si le monde est barbare.
Mais puisqu'il l'est,
rien ne me fera dire qu'il ne l'est pas**

Allez-y ! Enfoncez encore une fois la rosse étriquée de l'optimisme niais, de la satisfaction béate au nom de quoi il ne faudrait voir que ce qui est digne d'être vu parce que c'est bien propre, bien poli, bien joli et que ce n'est que masochisme putride et sadisme abject conjugués que de passer le plus clair – si l'on peut dire – de son temps à se complaire dans une dénonciation forcément stérile des vilénies humaines. En somme, vous iriez jusqu'à admettre qu'il existe des vilénies et qu'elles ne sont pas très reluisantes, mais vous préférez juste ne pas les voir, vous préférez les ignorer, vous préférez qu'on vous les cache et si nul ne le fait, vous les cachez vous-même à vos propres yeux. Car ils sont propres vos yeux, jamais ils ne se fourvoient à regarder la crasse, la misère, la merde, et si on ne regarde pas c'est un peu comme si ça n'existait pas.

Le touriste qui débarque à Paris s'en vient visiter les Champs Élysées, la Tour Eiffel ou le Trocadéro, jamais il ne s'égaré du côté des périphéries crapoteuses. Pourquoi irait-il se rendre le séjour désagréable en allant lorgner sur des choses qui, en vérité, n'existent pas. Car elles n'existent pas, dès lors que l'on décide qu'elles n'existent pas. C'est un peu comparable à la méthode Coué, du nom d'un célèbre pharmacien – il en faut – et psychologue – ça devrait être interdit – grâce à qui n'importe quel cancéreux en phase terminale peut réussir à se persuader que tout va bien et qu'il fêtera Noël prochain avec ses chers petits. Oui, bien sûr, je n'ignore pas que la médecine moderne a inventé les unités de soins palliatifs destinées à rendre quasiment délicieux les derniers instants de ce que l'on nomme pudiquement la fin de vie. Enfin, délicieux, ce n'est plus un euphémisme, juste un mensonge. Mais il est vrai qu'on a aussi inventé les pieux mensonges et qu'ainsi tout le monde s'en tire avec les honneurs. Sauf le moribond qui agonise sur son alèse de grabataire.

Ainsi donc, vous ne voulez voir et entendre parler que du beau, du riant, du délicat, et vous avez bien raison. L'inquiétude voire l'angoisse, la dégoûtation, l'indignation, la colère ne peuvent que nuire à la sérénité de l'esprit. Un détachement franc et net, sans le moindre atermoiement, est la seule attitude qui permet de surmonter l'insidieuse envie de vomir lorsqu'on est placé, malencontreusement, dans certaines circonstances, à assister à un génocide, une ratonnade, l'explosion d'une centrale nucléaire, la visite au petit matin d'un abattoir ou l'expulsion par les forces de l'ordre d'une famille entière d'immigrés.

Il est vrai que ce n'est pas votre faute si le monde est barbare, il est vrai que ce n'est pas ma faute non plus, ni celle de Raymond Guérin, mais alors se pose quand même la question de savoir comment il est possible que certains s'en accommodent. Au seul motif qu'il faut, toujours, sans cesse, positiver. Que vouloir dénoncer la barbarie du monde ne sert à rien d'autre qu'à nous gâcher la digestion.

Vous reprendrez bien un peu de ce délicieux civet de lapin...

La vieillesse est le pire des maux, car elle prive l'homme de tous les plaisirs en lui en laissant l'appétit

Que n'a-t-on écrit à propos de la vieillesse, combien d'âneries ont été proférées comme autant de vérités absolues. Ce serait, enfin, l'accession au royaume de la sagesse, du savoir suprême, de la sérénité avant la liquéfaction complète ou la liquidation totale avant réouverture sous une autre enseigne. Le vieux père Hugo nous vantait, en son temps, l'art d'être grand-père. Quelle pitié ! Quelle navrance ! (c'est là un terme qui me séduit d'autant plus qu'André Gide et moi-même sommes les seuls à en faire usage). Heureusement, plus près de nous, Groucho Marx a su faire preuve de davantage de lucidité en déclarant à peine solennellement : *Ce qui est difficile, ce n'est pas d'être grand-père, c'est d'être marié à une grand-mère.*

Alexandre Dumas fils soutenait que *la vieillesse n'est pas supportable sans un idéal ou un vice.* Quel idéal peut-on bien avoir en tête quand on a quitté l'autoroute pour la bretelle de sortie et qu'à une distance guère éloignée se profile la structure guillerette du péage ? Quant au vice... Une petite liqueur le jour de la Toussaint en prévision de la visite obligatoire du lendemain afin de vérifier si tout est bien en ordre au parking à osselets ? Quoi d'autre encore comme turpitude, raisonnablement envisageable ? On peut certes déguster du regard l'architecture de quelque adolescente encore en boutons, mais concupiscence n'est point vice – seulement désir, même si ce mot répugne aux imbéciles adeptes bouddhiques du fameux dépassement de soi – et *tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve*, comme disait l'inoubliable mais oublié Joséphin Souлары. Alors, sans idéal et sans vice, la vie vaut-elle d'être vécue ? La question ne mérite même pas d'être posée, puisqu'il n'y a plus rien à vivre et que parler de vie quand les choses sont dans cet état relève de l'insolence, voire de la grossièreté.

Oui, en effet, monsieur Giacomo Leopardi, *la vieillesse est le pire des maux.* Voilà pourquoi il faut s'abstenir de vieillir. Comment ? Eh bien, c'est précisément ici que se situe le point central de la question. D'aucuns absorbent des pilules, se font tirer la peau, injecter du botox et/ou greffer des organes empruntés à des plus jeunes qu'eux moyennant le versement de quelque obole à la famille du défunt, d'autres portent des moumoutes, des prothèses et prétendent lire sans lunettes alors qu'il y a lurette qu'ils ne regardent plus que les images, on en voit qui ont perdu tout sens des réalités et s'en vont s'exhiber en maillot de bain sur le sable des plages, là où des enfants encore plus ou moins innocents étaient jusque là persuadés de la beauté du monde...

Il est à craindre qu'aucune solution n'existe et il semble bien que vieillir soit en somme inéluctable. Ce qui importe en vérité c'est de s'en rendre compte.

J'aurai commencé ma vieillesse le jour où j'aurai cessé de m'indigner. Tiens, revoilà Gide !

La démocratie répartit les hommes en travailleurs et en oisifs. Pour ceux qui n'ont pas le temps de travailler, elle n'est pas aménagée

Au cours de notre existence plus ou moins misérable (cela dépend des jours), il est très probablement arrivé à quelques-uns d'entre nous de rencontrer des oisifs et il est vrai que le spectacle qu'offrent ces individus profondément occupés à ne rien faire peut parfois irriter. Surtout si l'on fait partie de cette couche de population généralement obligée d'investir l'essentiel de son temps dans des activités le plus souvent stupides à seule fin de percevoir un pécule, d'importance variable selon les cas, destiné à lui permettre de subsister. On voit par là qu'il existe une différence considérable entre les conditions de vie d'êtres humains dont on nous assure pourtant qu'ils sont nés libres et égaux. De là à déduire que l'on pourrait bien nous avoir menti, il n'y a qu'un pas. Mais l'heure n'est pas à la dénonciation de quelques inégalités qu'il appartient, en bonne logique, à l'individu spolié de faire rectifier, par les moyens qui lui sembleront les mieux adaptés et dans les délais qu'il aura choisis de faire respecter. Il ne s'agit point là de soulever des problèmes qui ne nous concernent pas et de susciter la polémique dont nous savons tous qu'elle est forcément stérile, tous les hommes de pouvoir ne cessent de le répéter.

Qu'il y ait des travailleurs et des oisifs relève, ainsi que nous le rappelle Karl Kraus, de l'application plutôt rigoureuse des règles de la démocratie. Si certains d'entre nous trouvent à y redire ils n'ont qu'à proposer autre chose. Nous comprenons parfaitement que les travailleurs se montrent quelque peu contrariés, voire agacés, lorsqu'ils voient les gens qui les emploient (en échange d'un salaire qui leur permet, quand même, d'acheter le pain nécessaire pour nourrir leur famille, d'ailleurs parfois exagérément nombreuse) se prélasser au bord de leurs piscines sur des chaises longues molles et gonflables complaisantes avec leurs escarres. C'est vrai que deux ou trois piscines peut sembler excessif mais il convient de prendre en compte le fait que cela correspond à une sorte d'action philanthropique visant à donner du travail à des ouvriers parfois dans le besoin. Que ces oisifs ne fassent rien de leurs journées n'a rien d'incohérent, ils y sont en quelque sorte contraints puisqu'ils sont, par nature, oisifs. Or l'oisif n'est sur terre ni pour travailler – cela va de soi – ni pour rêver, méditer, contempler, songer, tirer des plans sur la comète, réfléchir à la nécessité de faire repeindre les garages ou autres imbécillités du même acabit. Il n'est pas là pour ça. Il est oisif, un point c'est tout. Et cela suffit à son bonheur.

Non, ce qui fait débat, ou en tout cas devrait le faire, c'est le désarroi dans lequel sont plongées en effet les victimes de ladite démocratie, parce que rien n'a été pensé, organisé, prévu en somme, pour eux. On admet volontiers que les travailleurs travaillent et que les oisifs, lorsque l'ennui pèse sur eux comme un couvercle et les pousse à éprouver une turgescence nécessaire de bricoler un petit truc, cèdent eux aussi à la tentation, légitime après tout, de travailler à leur tour. D'autant que c'est extrêmement bref et très pointu et que cela ne nuit nullement au travail des travailleuses et travailleurs et ne menace nullement leur emploi. Mais qu'en est-il de ceux qui n'ont le temps de rien et dont la vie pourrait bien s'avérer être un enfer parce qu'ils comptent pour du beurre ? Ou des prunes, ce qui est encore plus humiliant. C'est quand même un peu facile, et gravement léger, de ne compter que pour quantité négligeable ceux qui n'ont le temps de rien. C'est à la limite du fascisme et ça se prétend la démocratie.

**Je hais les optimistes et la religion du positivisme
qui compte tant d'adeptes. J'aime les désespérés,
les hommes perdus, les orphelins.
Les gens qui vont bien,
le proclament fièrement sans cesse, me désolent.
Je ne peux leur accorder ma confiance :
ils ont trop à perdre pour être fidèles et honnêtes**

Je trouve réconfortant, réjouissant – épatant, aurait sans doute dit lui-même Jean-Pierre Marielle – qu'un homme appartenant à la corporation du spectacle proclame aussi ouvertement une telle opinion. Lorsqu'on exerce un métier qu'il faut bien qualifier de public on est le plus souvent, pour ne pas dire davantage, tenu – à moins que ce ne soit spontané, ce qui ne vaut guère mieux – d'afficher une attitude de battant, un comportement et des propos qui fleurent bon la réussite. Or, qui dit réussite sous-entend, quand il ne l'affirme pas comme une évidence, positivisme et optimisme. Car enfin, la gloire (aussi modeste soit-elle), le succès, la reconnaissance ne peuvent bien évidemment couronner que des individus très tôt habités par la certitude inébranlable de leur inexorable montée sur le podium. Inexorable parce qu'ils y croient, parce qu'il ne saurait en être autrement, parce qu'il suffit de vouloir pour obtenir. C'est là une appropriation du concept américain selon lequel nous vaincrons parce que nous sommes les meilleurs. Et ce avec d'autant plus de conviction que, par-dessus le marché, si j'ose dire, Dieu est avec nous, vu qu'il est forcément du côté des justes.

S'ils avaient su positiver un peu plus, les Indiens d'Amérique du Nord ne se seraient pas laissés exterminer par l'envahisseur blanc, certes plus nombreux et mieux armé mais avant tout autrement optimiste. Toute la question est donc de savoir, dans un conflit, qui positive le mieux, avec le plus d'efficacité. C'est, en tout cas, forcément le vainqueur.

Il se trouve que ces croyances ne sont plus aujourd'hui réservées aux seuls illuminés du capitalisme, fussent-ils équipés de missiles de dernière génération ou de dollars dorés. Les ex-baba-cool penchés sur leur karma et gouroutisés par quelque Rabindranath Coué y vont eux aussi de leur confiance aveugle en des lendemains qui chantent. Au carrefour du libéralisme et de tous les ismes d'hier et de demain, un seul mot d'ordre : positiver !

Souhaitons donc aux crève-la-faim de Somalie et d'ailleurs, aux familles qui dorment dans la rue été comme hiver dans nos sociétés de nantis insolents, aux irradiés de Tchernobyl et Fukushima, souhaitons-leur ardemment de beaucoup positiver parce qu'ils vont en avoir besoin s'ils veulent vraiment retrouver le sourire. Béat forcément, le sourire.

Tout automobiliste ambitieux est un assassin avec préméditation

Tout commence aux environs de l'année 1800 et, fatalement, les choses n'iront qu'en s'améliorant. Le véhicule conçu par Cugnot (et fabriqué à des fins militaires ainsi qu'il convient à tout progrès humain) fonctionne à la vapeur et ne dépasse guère les quatre kilomètres à l'heure. On voit d'ici le ridicule de la chose. Heureusement, dès 1859 Étienne Lenoir invente le moteur à explosion, fonctionnant dans un premier temps au gaz d'éclairage et ensuite au pétrole. Et c'est ainsi que l'on en arrive un peu plus tard à la guerre du Golfe, grâce aux louables efforts de l'entreprise Bush père & fils.

L'automobiliste est donc un personnage résolument moderne. Au début de l'aventure, son véhicule est ouvert à tous vents. Il porte donc de chaudes pelisses doublées de fourrure, une casquette à rabats pour protéger ses oreilles du froid et de solides lunettes afin de ne point pleurer sous l'effet de la vitesse et pour se prémunir d'une toujours possible intromission d'insectes éventuellement piqueurs à l'intérieur de ses orbites. Les animaux et les enfants, qui alors ignorent tout des cosmonautes et de E.T. en ont peur. C'est au début de ce satané XX^e siècle que les choses commencent à devenir bougrement excitantes. En 1897 on en est encore à flirter avec les soixante kilomètres-heure alors qu'en 1956 on plafonne déjà, sur un circuit adapté, à plus de trois-cents. Dans le même temps, certains esprits rétrogrades s'inquiètent du danger potentiel que peut représenter une vitesse excessive sur les routes ordinaires où circulent encore des cyclistes, divers bovidés, parfois des oies et même, comble de l'aberration, de vulgaires piétons. Les autorités, soucieuses de la bonne santé de leurs électeurs, prennent des mesures radicales. La vitesse sera réglementée, de manière adaptée à chacune des conditions de circulation. On instaure donc des limitations à 120, à 90, à 70, à 45 au gré de la fantaisie des responsables en charge du dossier, comme on dit. Les constructeurs automobiles, quant à eux, continuent de fabriquer des engins dont le compteur enjôleur précise qu'il peut monter jusqu'à 240.

La tentation est grande, la séduction affolante, l'envie irrépressible car l'automobiliste, qui n'est pas une chochette, entend démontrer que la route est à lui et que ce n'est sûrement pas un hérisson, une poule, un chat, un chien ou un marmot sur son vélo à roulettes stabilisatrices qui vont faire la loi.

Et puis quoi, mon vieux, ton Léon Bloy, c'est lui qui t'a raconté ça ? Et il est où, il fait quoi ? Si ça se trouve, il n'existe même pas... Assassin avec préméditation, non mais, préméditation... pour qui il se prend ce type ?

La psychanalyse est cette maladie de l'esprit qui se prend pour sa propre guérison

Comparée à l'invasion d'un carré de pommes de terre par les doryphores, la psychanalyse est encore aujourd'hui privée de tout traitement prophylactique. La victime dispose d'autant moins de ressources pour se prémunir des atteintes du virus qu'elle est, chez la plupart des sujets, consentante. On a certes observé un certain nombre de cas où elle fut conduite et abandonnée aux mains du "praticien" sans qu'elle pût invoquer la légitime défense et s'enfuir. Bien sûr il s'agissait d'enfants en bas âge ou même d'adolescents encore incapables de s'opposer aux diktats de parents eux-mêmes contaminés par les puissances inquisitoriales et culpabilisantes, ou encore de personnes privées de leur autonomie en raison de leur relative déliquescence vis-à-vis desquelles nulle cour de justice, plus ou moins ouvertement complice, n'aurait daigné prêter attention à d'aussi sottes réclamations.

De quelque tendance qu'ils soient – et il en existe autant qu'il y a de théoriciens et/ou praticiens – les psychanalystes se situent tous par rapport à leur bienheureux père, Sigmund Freud, celui que justement il faut tuer. C'est assez dire à quel point il est déconseillé de dénigrer, comme le fit notamment Karl Kraus, toute une corporation d'obéissance freudienne puisque c'est alors prendre délibérément le risque de se voir condamné pour antisémitisme. Il semble que l'une des phalanges les plus à la mode, je veux parler des humoristes lacaniens, soit toujours aujourd'hui placée en tête de la coalition freudienne (le mot coalition n'a de sens que du point de vue des honoraires puisqu'il est impératif de distinguer le courant orthodoxe du courant hétérodoxe – auquel appartiennent les *hilarants* cités plus haut et une multitude de sécessionnistes vaguement regroupés sous l'appellation de *nébuleuse marginale*).

Afin d'être bien compris du lecteur encore ignorant des cotations attribuées par les agences de notation du psychanalysme, il convient de préciser ce qu'il y a lieu de comprendre par phalange. Le Robert propose, notamment, pour définition du mot : *groupe dont les membres sont étroitement unis*. Nous nous en tiendrons à celle-ci, préférant oublier celles qui font référence à l'armée, depuis la Grèce antique jusqu'à Napoléon, ou à cette *organisation politique espagnole inspirée du fascisme italien*. Plus près de nous, il serait tentant d'établir une comparaison avec la manière dont fonctionnent, en interne, les partis politiques majoritaires. Ici, on parle plus volontiers de courants, de mouvements qui se prétendent tous différents les uns des autres mais se rassemblent, certes un peu contraints et forcés mais à peine, lorsqu'il s'agit de faire triompher l'essentiel des intérêts communs et de conserver ou d'obtenir un emploi. On voit par là que les membres d'une phalange ne sont *étroitement unis* que le temps nécessaire à la victoire de leur doctrine et qu'il en va de même chez les psychanalystes pour lesquels il est impératif de se singulariser afin de séduire les curieux toujours avides de nouveauté.

Si ce genre de pratiques n'est guère différent de celles ayant cours dans les cénacles politiques, il est un autre domaine, tout aussi porté sur une prétendue innovation et tout autant accessible à n'importe qui, où elles ont pareillement valeur de déontologie, je veux parler de la philosophie.

À ceci près toutefois que les philosophes sont totalement inoffensifs.

Il faut se vomir sur les autres

Ce n'est pas, en vérité, que ce soit très élégant, mais ça soulage. On se sent plus léger, au moins pendant quelques minutes. Et puis quoi ! les autres, dans le pire des cas, courent prendre une douche et portent à la blanchisserie leur costume signé Giorgio Armani ou acheté à La Belle jardinière, selon la classe sociale dont aiment à se réclamer lesdits autres. Le tour est joué et on n'en parle plus. Et nous voilà bien contents, Léon Bloy et moi.

Sauf que, à peine une demi-heure plus tard, on a l'estomac qui gargouille, on ressent comme un poids qui pèse avec lourdeur, insistance et que... on recommencerait bien. Il ne s'agit nullement – encore que – d'en vouloir aux autres mais il faut bien s'en prendre à quelqu'un, or quelqu'un c'est un peu les autres, alors tant pis !

Ce n'est pas non plus que l'on ait une si grande estime de soi mais l'évidence est là, se vomir sur les autres est, pour soi-même, moins salissant.

D'aucuns, tout embourbés de pusillanimité, estiment que ce ne sont point des façons de faire, que nous sommes des êtres humains et que nous devons nous respecter entre nous. Mais, qu'entendent-ils par entre nous ? On pourrait sans que cela fasse problème se vomir sur les Bulgares par exemple, les nègres, les bougnoules ou les chinetoques, est-ce que c'est ce qu'ils veulent dire, à demi-mots, en douce ? Ah ! les braves gens.

Parfois, assez souvent même – je ne sais pas vous mais pour moi c'est ainsi – j'ai comme une envie dès le matin de me vomir sur les autres. J'ai sans doute dû y penser toute la nuit, pendant les interminables creux d'insomnie et peut-être même inconsciemment. Et alors, dès le réveil, c'est là, qui m'encombre et aussi longtemps que je n'ai pas expulsé, je ne peux rien avaler. J'ai beau regarder avec intensité le soleil qui monte derrière les arbres, écouter attentivement deux rossignols qui se racontent dans la combe des histoires à dormir debout, j'ai beau essayer de penser à n'importe quoi qui soit sans rapport avec l'espèce à laquelle j'appartiens bien malgré moi, je n'arrive pas à y échapper et, bon gré mal gré, il faut que ça sorte.

Vous n'imaginez pas le bien que ça fait. Enfin, je dis ça mais peut-être que si, peut-être que vous connaissez, vous aussi, cette sensation vertigineuse de libération, cette impression de s'être lavé au jet tout l'intérieur, à grande eau, comme on fait pour les pièces carrelées où l'on torture, où l'on tue animaux, hommes, femmes et enfants. On pourrait penser que c'est une belle journée qui commence...

Eh bien non, pas du tout, parce que dans la minute qui suit cet instant miraculeux, alors qu'on s'apprête à se brosser les dents, on découvre dans la glace de la salle de bain, là, juste en face, la gueule de l'autre, toute bouffie de ses pensées putrides et il faut bien y retourner... se vomir sur les autres.

Le plus sûr moyen de cacher aux autres les limites de son savoir est de ne jamais les dépasser

Le problème est que, pour ne pas les dépasser, il faut les connaître. Nul n'est assez fou pour s'être attelé au recensement le plus scrupuleux de ce qu'il sait, en toutes matières, sur tous sujets, en avoir dressé la liste suivant l'ordre alphabétique par exemple, avec les renvois nécessaires, les notes en bas de page et, en fin de volume, un index afin que l'on puisse s'y retrouver sans trop de difficultés. Sans compter qu'il existe des multitudes de choses insignifiantes, dérisoires, peut-être parfaitement inutiles (jusqu'au jour où leur nécessité s'impose subitement comme par exemple le prix TTC de l'Airbus A380 au moment d'en acheter un, ou deux) ou bien essentielles, voire capitales dont on avait oublié qu'on les savait comme, possiblement, la date de la bataille de Marignan alors qu'on s'apprête à passer le concours d'entrée à l'École Nationale d'Administration.

Certes certes, on ne peut pas tout savoir mais l'important est de ne pas passer pour un imbécile. Certaines personnes croient tout savoir de la pomme de terre, le prix au kilo, le rendement à l'hectare, Parmentier, le XVIII^e siècle, les doryphores, en frites, en robe des champs, quand tout à coup elles s'avèrent infichues de se souvenir du nom précis de l'instrument qui sert à les éplucher. On a vu, par un beau matin d'avril, un homme pourtant bien mis de sa personne comme on dit, dont ses voisins de palier soutenaient qu'il aurait pu finir sénateur ou cancérologue mais qui avait choisi plutôt de se consacrer à l'élevage des lapins, on a vu cet homme tranquille, poli, parfaitement pondéré dans ses moindres gestes, toujours prêt à donner l'heure exacte à qui la lui demandait, on l'a vu décapiter son fils unique à coups de bêche parce que le petit Patrick, neuf ans, s'était révélé ce jour-là totalement incapable de lui réciter sans erreur et avec la musique la table de multiplication par sept.

Comment ce gentil garçon, hélas affublé d'un pied bot, aurait-il pu prévoir que sa vie s'arrêterait aussi brutalement sur un malheureux sept fois huit cinquante-deux ? Alors que, quelques minutes plus tôt, il avait expliqué à son père, dans les moindres détails, le principe de la mécanique quantique à laquelle son géniteur ne pigeait strictement rien.

C'est qu'il n'est pas aisé de connaître ses limites, surtout en termes de savoir. Ainsi, la plupart des ivrognes ignorent généralement à partir de quelle tournée ils franchiront les limites au-delà desquelles ils passeront la nuit couchés sur le trottoir. Mais nul ne va se gêner l'existence sous prétexte qu'il est des limites à ne point dépasser.

Giacomo Leopardi connaissait-il celles de son savoir ? J'en doute.

Adhérer ! un idéal de mollusque

Consulter le Dictionnaire historique de la langue française d'Alain Rey n'est pas inutile, du moins pour tout individu un peu soucieux d'améliorer son inculture ordinaire en termes de connaissances zoologiques. On y apprend notamment que le mot mollusque regroupe un certain nombre d'invertébrés, principalement marins, comprenant les gastéropodes, scaphopodes, céphalopodes et lamellibranches. Selon Lamarck – que sa station de métro parisienne associe à Caulaincourt alors que, si le premier fut naturaliste, le second s'illustra en tant que général – on distingue les mollusques céphalés et les acéphalés. Par association d'idées et conformément à l'éthymologie du mot, on qualifie de mollusque toute personne que caractérise sa mollesse, qu'elle soit physique ou intellectuelle. Outre sa mollesse congénitale, une des grandes spécialités du mollusque, sa principale, est de se coller à tout et n'importe quoi. Comme le sparadrap aux poils de l'homme blessé, comme le pneu à la route lorsqu'il ne pleut pas trop, comme la métastase à l'organe encore sain, il adhère.

Adhérer. J'ai tendance à penser que le mot a dû un jour glacer la moelle de Georges Hyvernaud en même temps qu'il lui échauffait singulièrement les oreilles. Car, en dehors du mollusque animal et de quelques accessoires pour bricoleur du dimanche (je passe outre les métastases, que chacun s'en débrouille !), adhérer est la condition première de tout engagement du militant en manque de cause héroïque à défendre. On ne saurait bien évidemment dénigrer cette volonté manifestement altruiste de se réunir à plusieurs afin de combattre, vigoureusement et sans relâche, le vil oppresseur dont le seul but dans la vie est de bien faire comprendre à ses esclaves qui est le maître. Mais on sait aussi combien les défilés syndicaux, mollement soutenus par quelques représentants de partis politiques se disant de gauche, divertissent à peine ceux qu'ils sont censés déranger, voire menacer.

Les premières lignes d'un court texte de Georges Hyvernaud intitulé *Le militant* situent assez clairement l'auteur et ce qu'il pense de la minuscule fissure qui sépare l'engagement de l'embrigadement.

Le militant, c'est quelque chose comme le militaire. En mou. Le militaire-né, bien sûr. Le rempli de vocation. Empressement à obéir. Instinct de discipline et de docilité. Culte de la consigne, du règlement, de l'alignement. Pas une une vertu n'y manque. Les défileurs professionnels des 1^{er} mai et autres commémorations-manifestations-contestations-revendications, programmées conformément à la loi édictée par ceux-là mêmes qu'ils sont supposés contredire, n'émeuvent plus personne. Il suffit d'attendre le lendemain que tout soit rentré dans l'ordre.

J'entends les convaincus (en un seul mot, s'il vous plaît !) trépigner d'agacement à l'idée que de telles idées puissent faire tache d'huile et ruiner ainsi les efforts de ces hommes et de ces femmes qui luttent pour le bien de tous. Militants syndicaux et politiques, incorrigibles optimistes annonceurs des éternels lendemains qui vont chanter un jour, remballez vos banderoles, vos slogans, vos mégaphones et vos musiques, et rentrez chez vous, vous ne leur faites pas peur, ils ont de leur côté toutes les polices et toutes les armées du monde, ils ont le fric qui peut tout, autorise tout et ils ricanent lorsque vous leur demandez, bien poliment pourtant, trois francs six sous d'augmentation pour pouvoir payer le loyer dont ils ont fixé le montant.

Et ne vous en prenez pas à Georges Hyvernaud en le traitant de lâche, de défaitiste, voire d'ignoble pessimiste... commencez par le lire !

Lorsque l'enfant paraît..., je prends mon chapeau et je m'en vais

Il est des rencontres fortuites contre lesquelles on ne peut rien, ou pas grand-chose. Peut-être dois-je une part de ma détestation des voyages à quelques expériences de nature ferroviaire, que je qualifierai sobrement de malheureuses, au cours desquelles j'ai été confronté, pendant un peu moins de huit-cents kilomètres, à la bonne santé d'un bambin dont la propre mère totalement léthargique avait décidé de confier l'éducation et la surveillance à l'ensemble des voyageurs que l'arbitraire de la direction générale des chemins de fer français avaient contraints à demeurer ensemble dans une même voiture de ce que l'on nomme un train à grande vitesse, ce qui, dans certains cas particulièrement critiques, nous incite à exiger la mise en service de trains à très très grande vitesse.

Il se trouve que ce jour-là tous les voyageurs désirant se rendre de Marseille à Paris avaient choisi le même horaire, et donc le même train. Pas une seule place vacante vers quoi se précipiter pour fuir les démonstrations de vitalité d'un marmot probablement dopé aux amphétamines, alors que sa génitrice semblait habitée par une sorte de sérénité bouddhique. L'animal galopait d'un bout à l'autre de l'allée centrale en poussant des hurlements de goret qu'on égorge (alors que ce n'était hélas même pas le cas), s'absentait pendant le temps qui lui était nécessaire pour vérifier le bon fonctionnement des portes à ouverture et fermeture automatiques et revenait nous manifester son attachement avec un enthousiasme débordant. Il faut se réjouir de ce que nul ami de la famille ne lui ait pas offert, pour la durée du voyage, une trompette, voire un pistolet à grenaille. On peut en revanche regretter que ce foutu progrès ait remplacé par un système de condamnation automatique des ouvertures les vieilles portières que les enfants, mus par une curiosité naturelle, étaient souvent tentés de trifouiller au gré de leur inspiration primesautière.

Bien entendu, il s'agit là d'un cas extrême que les conditions de réclusion inhérentes au mode de transport rendent particulièrement insupportables et je ne puis que comprendre le choix qu'avait fait Paul Léautaud de rester chez lui, avec ses chats, ses chiens et sa guenon. Il existe des situations plus ou moins analogues qui diffèrent pourtant de manière très avantageuse dès lors que la fuite est techniquement possible. Il vaut mieux ainsi rater un rendez-vous chez le médecin ou le dentiste, où l'on ne va déjà pas vraiment de gaieté de cœur, et remettre à plus tard des soins peut-être vitaux plutôt que de devoir subir pendant un temps forcément excessif les exubérances d'un avorton hystérique que son père ou sa mère renonce à gifler comme on aimerait le faire soi-même.

Reste le cas quelque peu plus délicat de membres de la famille ou d'amis chez qui l'on est invité à un déjeuner qui va nécessairement durer des heures et qui tiennent absolument à ce que le petit dernier (fut-il celui du fils ou de la fille) nous dévoile l'ampleur de ses talents de chanteur, de lecteur de pôhazie ou de futur violoniste, à moins qu'il ne soit trop heureux de nous faire profiter dans le détail des trois cent quatre-vingt-sept jouets dont il a été gratifié pour son dernier Noël.

Alors, forcément, on se dit : pourvu que ce soit vraiment son dernier Noël !

**Pratiqué avec sérieux,
le sport n'a rien à voir avec le fair-play.
Il déborde de jalousie haineuse, de bestialité,
du mépris de toute règle, de plaisir sadique
et de violence ; en d'autres mots,
c'est la guerre, les fusils en moins**

Toute la question pourrait être de savoir si, oui ou non, le sport est pratiqué avec sérieux, comme le laisse entendre George Orwell. On est en droit de penser qu'il l'est en effet. Il n'est que de voir dans quelle proportion et sous quels auspices (le business le plus crapoteux) il occupe aujourd'hui, soixante ans après la mort d'Orwell, la première place dans les préoccupations des populations et se taille la plus grosse part de ce que l'on nomme, un peu abusivement, l'information.

Si un séisme de magnitude 7 ou un épisode militaro-industriel détruit quelques milliers de vies quelque part sur la planète par un beau dimanche de printemps par exemple parisien, on peut être assuré que c'est quand même la victoire du PSG sur L'OM qui fera la une d'un quelconque journal télévisé. Et la presse (que l'on qualifie exagérément d'écrite) n'est pas en reste sur ce sujet.

Le sport est donc pratiqué avec énormément de sérieux. Il a remplacé, avantageusement, les jeux du cirque chers aux Romains d'antan. Je dis avantageusement parce que les moyens de communication permettent désormais au bouseux le plus inculte retranché à soixante kilomètres de la première librairie de connaître en temps réel le résultat de telle ou telle compétition. Il peut même parier sur son équipe favorite. Car il a une équipe favorite, généralement d'une plus ou moins grande proximité géographique. Son engouement pourra donc être local, départemental, régional ou national mais il peut se trouver plongé dans un embarras dramatique avec la création de ce que l'on nomme les communautés de communes qui menacent de perturber la rigueur admirable de son chauvinisme traditionnel.

Le sport ne peut bien évidemment supporter que l'on y pratique le fair-play puisqu'il est inscrit qu'au terme de toute compétition il doit obligatoirement, en vertu des lois du spectacle et de celles du profit, y avoir un vainqueur et un vaincu. Que ceux-ci soient des individus ou des équipes.

Il me semble discerner dans la conclusion de George Orwell comme un soupçon de regret et je partage avec lui cette frustration. Il faut, sans se voiler la face et sans arguties stériles, donner les moyens aux sportifs d'élever leur discipline au premier rang des activités humaines, il faut sans tergiverser armer ces hommes et ces femmes afin que leur combat ne soit plus jamais vain.

Les sports ont fait fleurir toutes les qualités qui servent à la guerre : insouciance, belle-humeur, accoutumance à l'imprévu, notion exacte de l'effort à faire sans dépenser des forces inutiles, déclarait ce sympathique baron de Coubertin dans ses *Essais de psychologie sportive*. Il est donc temps de réconcilier dans une splendide apothéose la guerre et le sport pour que revive pleinement et se perpétue l'esprit des jeux du cirque.

Un écrivain qui reçoit un prix littéraire est déshonoré

Si l'on en croit Paul Léautaud ils sont un certain nombre à s'être déshonorés depuis l'invention du premier prix littéraire. Et inversement, ils ne sont que bien peu à avoir refusé d'être ainsi consacrés. Il y eut Sartre refusant le Nobel de littérature en 1964, Pasternak contraint de refuser ce même Nobel en 1958 en échange de son droit à demeurer citoyen d'Union soviétique, ce qui signifie que sans conditions il l'eut accepté, et puis Julien Gracq déclinant l'offre des jurés du prix Goncourt en 1951 après qu'il eut expliqué on ne peut plus clairement ce qu'il pensait de l'état de la littérature et de ses compromissions dans un petit livre intitulé *La Littérature à l'estomac*.

Plus récemment, il n'y a guère que trois écrivains à avoir publiquement refusé de recevoir un prix littéraire qui leur était attribué par le pouvoir politique, l'Égyptien Sonallah Ibrahim pour le Prix du Caire pour la création romanesque, le Marocain Ahmed Bouzfour pour le Prix du Maroc du livre et l'Égyptien Baha Taher en 2011 pour le prix Moubarak.

Chacun tirera de ce constat les conclusions qui s'imposent, à savoir que les écrivains honorables se dénombrement aisément sur les doigts d'une seule main et qu'ils sont en revanche pléthore à avoir, sans rechigner, accepté la récompense, laquelle se traduit il est vrai en espèces sonnantes et trébuchantes ainsi qu'en une plausible augmentation du chiffre des ventes de leur ouvrage ainsi sanctifié.

On ne s'étonnera guère de constater que l'actuelle multitude de prix littéraires créés, à la suite du Goncourt notamment pour ce qui est de la France (berceau bien connu de la culture), correspond à une volonté de répartir entre les différents éditeurs – et en fonction de leurs mérites respectifs – le bénéfice médiatique, et donc économique, d'une telle opération.

On comprendra d'autant mieux la position adoptée par Thomas Bernhard à qui l'on a distribué quelques prix littéraires, aussi bien en Allemagne qu'en Autriche. Pour lui, la seule et unique raison pour laquelle il consentait à accepter de recevoir le témoignage d'une certaine reconnaissance de la part d'individus et d'organismes pour lesquels il n'avait que mépris, c'était l'argent. Se déshonorer pour de l'argent est une pratique qui nous est commune et l'on peut même affirmer que le système y conduit tout un chacun depuis que la monnaie fut inventée et que, l'homme ayant admis que toute peine mérite salaire, l'esclavage est devenu une vertu. Dans ces conditions, un écrivain qui ne jouit d'aucune notoriété vraiment importante (ce qui était le cas pour Thomas Bernhard à l'époque) peut-il se permettre de refuser quelques milliers de marks, ou d'euros ? Sans doute que non, surtout si ledit écrivain fournit par écrit les raisons qui ont justifié son accord à recevoir ce prix. En l'occurrence dans un autre petit livre, intitulé lui, *Mes prix littéraires*.

Est-ce à dire que les très nombreux récompensés – il faut savoir qu'il existe aujourd'hui, en France, près de deux mille prix littéraires mais que tous n'ont pas la même signification et les mêmes conséquences – se sont tous déshonorés ? Il aurait fallu pouvoir poser la question à Thomas Bernhard et Paul Léautaud. Mais je suis convaincu que l'un et l'autre auraient pu monter ensemble un formidable numéro de duettistes.

Ce qui n'est pas déchirant est superflu, en musique tout au moins

C'est le mot juste, terriblement exact pour dire ce que doit être la musique. On peut bien sûr, au matin, se rafraîchir la tête en écoutant, par exemple, l'album *Atomic Basie* du grand orchestre de Count Basie et se réjouir de la générosité revigorante, de la pétulante bonne humeur et de la perfection absolue d'une telle musique. Chaque œuvre musicale correspond à un état d'âme et à un moment de la journée, mais ce qui fonctionne idéalement un jour peut parfaitement échouer le lendemain. *Atomic Basie*, oui bien sûr, mais certaines des *Bagatelles* pour piano de Beethoven me font exactement le même effet.

Pourtant, au matin justement, j'écarte bien souvent cette opportunité, comme si je voulais m'interdire toute jubilation après une nuit passée à lutter avec l'insomnie, comme s'il fallait que cette nouvelle journée débute inévitablement dans le droit fil de la nuit qui l'a précédée, avec des questions sans réponse, des doutes envahissants, avec ce découragement pesant qui est là comme s'il n'avait pas bougé depuis la veille, alors même que je n'ai pas encore commencé à me demander s'il est vraiment nécessaire, ou même seulement utile – et pour qui ? – de continuer ainsi...

Si la musique est, comme l'exige Emil Michel Cioran, déchirante, alors tout le reste cesse d'exister, je n'entends plus rien d'autre et s'installe un trouble étrange, fait de plénitude et de douleur, indissociables. Il est particulièrement malaisé de parler de ces choses-là, les mots sont toujours à côté de ce que peut déclencher la musique, on ne peut pas raconter, et moins encore analyser, ce mélange de bonheur énorme qui gonfle dans la poitrine, dans le ventre, monte à la gorge et qui est, en même temps, déchirement en effet, qui nous anéantit, nous détruit et que c'est précisément cette destruction qui nous rend heureux.

J'ignore si ce qui n'est pas déchirant est superflu, peut-être est-ce vrai pour quiconque est capable de supporter la violence d'une telle émotion pendant des heures, ce dont je doute. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si tous les musiciens, compositeurs ou improvisateurs, ménagent des temps d'accalmie, de repos pourrait-on dire, afin que les auditeurs comme les interprètes ne claquent pas comme une ampoule électrique à qui l'on inflige une surtension, même progressive. Je sais parfaitement qu'un adagio ou une ballade ne sont pas souvent des temps de repos et qu'ils peuvent s'avérer tout aussi déchirants que n'importe quel épisode paroxystique et je crois que les musiciens observent tous plus ou moins les mêmes règles, dont l'une constituait d'ailleurs le point central de la méthode du père du jazz moderne, Lester Young, je veux parler de l'alternance tension-détente.

La détente relève-t-elle du superflu ? Peut-être, mais c'est qu'alors le superflu nous est nécessaire, voire vital. Et ce qui nous apparaît comme une évidence en musique fonctionne de manière plus ou moins identique en peinture, au cinéma et même en littérature, où les choses sont peut-être un peu moins aisément et immédiatement lisibles.

Nous avons, j'ai certainement besoin, parfois, d'une petite gorgée de superflu – tant pis pour l'intégrité ! – parce que l'existence ne serait pas tenable si nous limitions nos "plaisirs" à la seule absorption de liquides forts. Il faut, par-ci par-là céder à la facilité d'une liqueur douce, un peu sirupeuse, qui glisse et coule sans que nous nous en rendions vraiment compte. Le déchirant est une drogue dure, ni ma tête ni mon corps ne peuvent la supporter en continu.

Mourir dans l'extase c'est certes finir en beauté, mais c'est d'abord finir...

Oui, oui, je sais, je suis exténuant. Mais tellement plus pour moi que pour les autres...

Sachez encore que vous n'y changerez rien. Et moi non plus d'ailleurs. Que c'est ainsi et qu'il vous faudra faire avec, comme je fais moi-même avec. Et que ce n'est pas une sinécure mais, que voulez-vous, on ne se refait pas. Exténuant en effet, si cela vous agréait, vous pourriez même ajouter, éprouvant, épuisant, éreintant, avant d'aborder les adjectifs en *able*, du genre détestable... Oh ! bien sûr, j'entends dire parfois, avec des gloussements d'admiration suivis de soupirs profonds que Machin ou Truc ont changé, qu'ils se sont améliorés, qu'ils sont devenus agréables à vivre, conciliants, qu'ils ont su mettre au fond du placard où vous cachez vous-même vos tares pas forcément plus reluisantes que les miennes leur intransigeance tout autant que leur déplorable pessimisme (vous rappellerai-je ici, puisque vous m'en offrez l'occasion, que ce que vous appelez avec mépris mon pessimisme – dont je vous assure qu'il n'est nullement ma propriété exclusive et que chacun peut, s'il le souhaite vraiment, accéder à cet état de compréhension du monde dans lequel nous vivons plutôt que de se réfugier dans la sécurisante tanière de l'ignorance volontaire), déplorable pessimisme donc, qui n'est rien d'autre, ne vous en déplaise, qu'une solide lucidité, acquise au fil du temps et chaque jour affinée, confortée, que ce n'est certes pas donné à tout le monde et que je conçois parfaitement qu'à la longue cela puisse vous sembler agaçant quand, à la moindre occasion, j'ai le mauvais goût de vous rappeler combien il m'est pénible, voire douloureux parfois, de devoir vous redire que tous les cons ne sont pas de braves types et que la plupart des modèles de générosité dont vous admirez la brillante réussite sont en vérité de foutues crapules à côté de qui je n'ai nulle envie de m'asseoir, avec qui je n'ai nulle envie de parler, ni de déjeuner, dîner ou souper, que ce n'est pas faire preuve d'ouverture (ah ! le grand mot, le joli mot qui lui-même n'ouvre que sur le vide...), de magnanimité, de compréhension, de tolérance (beurk ! encore un mot d'une obcénité rare, qui me fait venir la bile) que de croire que toutes les opinions sont bonnes à entendre et que mon attitude est inexorablement négative, essentiellement préoccupée de ne découvrir en toute chose que l'aspect négatif, débilitant, désespérant grâce à quoi je m'interdis de contempler la beauté du monde, et là permettez-moi de vous rappeler que c'est précisément cette beauté du monde, réduite à ce ramassis de détritiques, de saloperies et d'ordures, qui me met hors de moi et m'oblige à n'en plus pouvoir voir la beauté, parce qu'on ne peut pas chanter les louanges et se réjouir d'en être arrivés là, parce qu'il n'est pas possible d'avoir assisté pendant tant d'années à une semblable guignolade, d'y avoir vu croître et proliférer autant de haine, d'égoïsme, de mépris et de laideur généralisée pour, au bout du compte, crever content, satisfait du résultat et bougrement enchanté d'avoir été invité à cette petite sauterie et d'être venu me mêler – en toute simplicité, vous pensez bien ! – à cette distribution de compliments enchantés, dans une hystérie d'embrassades dégoûtantes et de congratulations poisseuses, et puis il y a tout le reste aussi, encore, qui ne finit jamais...

Allez, venez Georges Perros, il vaut mieux partir maintenant, on ne peut plus rien ajouter...

L'étranger est traité partout avec une politesse égale et bien rodée

Durant quatre années consécutives, de 1924 à 1928, l'écrivain allemand Kurt Tucholsky a vécu à Paris. Il s'agissait d'un choix délibéré et il y travaillait en tant que correspondant pour une revue de la république de Weimar. Parmi la somme considérable de textes qu'il consacra à la France et plus particulièrement à Paris il est extrêmement rare de rencontrer quelque propos qui ne soit pas admiratif, enthousiaste et le plus souvent contrebalancé par une critique plus que sévère de l'Allemagne et des Allemands. De Paris et des Parisiens il se plait à vanter l'accueil, l'amabilité, la courtoisie, la générosité dont il eut à bien des reprises l'occasion de constater l'authenticité alors que, quand même, il n'est pas certain qu'en ces années-là le citoyen allemand fut, en France, l'étranger a priori bienvenu.

Lorsqu'on lit, aujourd'hui, ces chroniques on est quelque peu tenté de se demander si tous ces individus qu'a croisé Tucholsky ont réellement existé. À moins qu'il ne nous faille admettre que les choses ont depuis bien changé. Lorsqu'il compare le comportement des Parisiens dans les transports en commun, dans les magasins, les restaurants et les cafés, sur les trottoirs ou dans les jardins publics et celui des Berlinoises, on est sidéré. Car la description qu'il fait de l'attitude de ses concitoyens est en tous points identique à celle que l'on peut faire, quatre-vingts ans plus tard, des Parisiens. Et pas uniquement vis-à-vis de l'étranger car, avec l'étranger, nous avons su atteindre des sommets de grossièreté, d'insolence, de mépris, surtout si celui-ci n'est visiblement pas suffisamment riche pour inspirer le respect, sans écarter toutefois la si délicate jalousie.

Non content de préférer, et de loin, la France à l'Allemagne, Kurt Tucholsky s'employa également à promouvoir, avec une abnégation méritoire auprès de ses compatriotes lecteurs, le rapprochement entre les deux pays. Avec le peu de réel succès que l'on sait puisque, une dizaine d'années après, le Boche, le Fridolin s'en allait revenir dans nos campagnes égorger nos fils et nos compagnes. Il est juste étonnant que cet homme, amoureux de Paris, de la France et des Français, si prompt à en glorifier les mérites et les vertus au-delà du raisonnable, ait occulté, semble-t-il, l'existence pourtant active de nos propres nationalistes patriotards, de Charles Maurras à Léon Daudet.

On se demande si le bonhomme ne poussait pas ses parti-pris jusqu'à la mauvaise foi, ce qui, j'en conviens, le rend encore plus sympathique.

La boue du fond des rivières est douce à la plante des pieds, douce et visqueuse de peurs entre les orteils qui se crispent dans l'attente du tesson de verre ou du clou rouillé qui déchirera la chair

Je sais bien que je ne suis pas parfait, et d'ailleurs je ne suis pas le seul à ne l'être point. Oh ! bien sûr, j'en entends qui maugréent, soutiennent que pas du tout, qu'il faut voir en tout homme la part la plus belle, le bon profil et que, en somme, ils ne seraient pas loin, ceux-là, de la perfection. Laquelle, pourtant, n'existe pas, selon certain on-dit. Je ne suis peut-être pas parfait mais j'ai l'œil, je suis attentif, vigilant, je les connais les gentils préventivement ébaubis, les onctueux aux mains toujours pleines de pommade, les tièdes qui vous caressent dans le sens du poil et sans cesse vous sourient, je les connais les huileux aux mains moites et molles qui vous racontent des histoires à vomir debout tellement elles sont jolies, un peu grasses, rubensoïdes pour dire les choses poétiquement, tout enduites de déférence admirative, je les connais les faux culs au verbe rond, glissant, un peu poisseux parfois avec qui on peut être tenté de se laisser aller, de se déboutonner sous l'emprise d'une espèce de confiance imbécile, je les connais, va !

Et je sais que le tesson de verre ou le clou rouillé, ils l'ont dans la main gauche, celle qu'ils ont gardé dans le dos, ou dans la poche, et que je n'ai pas intérêt à m'assoupir, à prêter le flanc, à tourner la tête pour contempler niaisement quelque horreur boréale en me répétant que tout va bien du moment que moi je vais bien. D'autant que je ne suis pas du tout certain d'aller bien, d'abord je ne sais même pas ce que signifie aller bien ni quelle tête on a lorsqu'on va mal. J'ai vu des gens mourir dont on n'aurait pas imaginé la veille... D'autres, si.

Sans doute ne s'étaient-ils pas méfiés du clou rouillé et du tesson de verre, ils ne les ont pas vu venir tandis qu'ils piétinaient la vase et que la surface de l'eau se troublait, ils se régalaient de l'instant et le trouvaient agréable. Ah ! quelle douceur, quel bien-être, se disaient-ils, ils évoquaient, un peu stupidement, le paradis, comme quoi on peut dire n'importe quoi lorsqu'on oublie de se montrer attentif, sur la défensive. On patauge, croit-on, dans la félicité, on emploie des mots comme bonheur sans savoir de quoi on parle, on éclate de rire à propos de rien, on va jusqu'à prétendre que la vie est belle, et puis, d'un seul coup, sans prévenir évidemment, survient l'assaut, l'agression, le meurtre. Et on est mort.

Pourtant, René Pons les avait avertis. Mais ils n'écoutent jamais ce qu'on leur dit, ils ne lisent pas, ou si mal qu'ils ne se souviennent de rien. Je sais bien que je ne suis pas parfait mais, à mon tour je les mets en garde, méfions-nous des rivières dont l'onde est si claire et le fond si doux, si doux...

La science, c'est pour l'école primaire

Comme c'est attendrissant tous ces braves gens – le monde est, le saviez-vous, peuplé de braves gens, on en a même dénombré en quantités impressionnantes qui s'en allaient voter en croyant que leur candidat favori était honnête, d'ailleurs on rapporte, mais ce seraient des on-dit, que plusieurs d'entre eux trouvaient le fascisme avantageux, à cause des autoroutes –, oui, comme ils sont attendrissants lorsqu'ils ont les yeux qui se mouillent de reconnaissance lorsqu'on leur annonce que le professeur Duchmol a reçu le prix Nobel de ceci ou cela, ou que le professeur – ils sont tous professeurs de quelque chose afin de garantir l'avenir de la Science en transmettant leur précieux savoir – Duchmouil vient d'isoler le virus de ceci ou de cela.

C'est que les scientifiques, ça en impose, ça en jette, ce n'est pas rien, ma bonne dame ! La preuve ? Eh bien, prenez n'importe quelle découverte pharamineuse (je trouve que c'est encore plus époustouflant comme on l'écrivait jadis, avec un f c'est assez ordinaire, commun même), vous pouvez être assurée, ma bonne dame, qu'il y a au minimum un scientifique là-dessous, et même plusieurs parce que, étant professeurs, ils ont droit à des grouillots, des qui mettent les mains dans le cambouis mais ne passent pas à la télé tant que le vieux est encore valide.

Qui a découvert l'atome ? Qui a dessiné les plans des bombes A et H, les V1 et V2, le napalm, le gaz moutarde, les mines anti-personnel et n'importe quel engin ou outil destiné à tuer ? À qui doit-on Three Mile Island, Tchernobyl et Fukushima ? Qui se creuse le cigare et dépense des milliards de dollars, de roubles ou d'euros pour envoyer une poignée de gugusses sur la Lune ou sur Mars voir si j'y suis ? Qui tripatouille les bacilles, les virus, au besoin en invente, pour préparer la prochaine guerre bactériologique ?

La taille de leur cerveau doit être phénoménale, leur QI dévastateur car ce sont des gens supérieurement intelligents, des chercheurs, on vous dit. Alors, forcément, le chercheur ça cherche et comme ça contribue au bien-être des populations, mais plus encore à l'épanouissement psychologique des militaires et au développement des profits dans les grandes entreprises qui fabriquent des poisons dûment homologués, le chercheur est très généreusement rétribué. C'est le prix de son silence et de ses mensonges.

En vérité, le chercheur, c'est le criminel de guerre N°1, y compris en temps de paix, comme on disait avec des trémolos dans la voix quand il y avait la guerre chez nous.

Effectivement, Joseph Delteil, la science à l'école primaire c'est une occupation rigolote, en tout cas pour ceux que ça amuse. Ensuite, quelques cas pathologiques finissent par y prendre goût, ce sont ceux-là qu'il faudrait stériliser pour éviter qu'ils ne se reproduisent, avant de les envoyer sur la Lune ou sur Mars voir si, par hasard, je n'y serais pas enfin arrivé.

Les laides, on ne saurait en parler ; c'est assez qu'il y en ait

Préalablement à toute exploration du sujet il convient de mettre les choses au clair. La beauté pour tout le monde n'est certes pas inscrite dans la Constitution et nous savons tous ce qu'il en est des fameux principes de liberté, d'égalité et fraternité, en permanence niés par ceux-là mêmes qui sont censés les promouvoir et les faire respecter. Il est donc admis qu'il peut y avoir des beaux et des vilains, des belles et des laides. C'est ainsi et il n'y a pas à discuter. On se heurte là à des critères assez mal définis parce que variables, soumis aux aléas et fluctuations de la toute puissante mode. Les canons de la beauté, tels qu'ils avaient cours chez les Grecs anciens, sont aujourd'hui dépassés, tout comme le sont ceux du pourtant récent XIX^e siècle. Il arrive que les parents soient tellement unanimement moches que grande est la surprise lorsque le rejeton, ou la rejetone, l'est visiblement moins. À quelques très rares exceptions, le cinéma n'affectionne guère les laides mais quand il y a exception elle est alors monumentale. Chez les mâles, la beauté virile du jeune premier souvent un peu fade s'accommode mieux que chez les représentantes du beau sexe des rides, pattes d'oie, calvitie précoce, voire embonpoint impossible à dissimuler. Une chose est certaine. Que seraient les riches sans les pauvres pour les mettre en valeur ? Que seraient le blanc sans le noir, le sucré sans l'amer, trois cents jours de soleil sans un bon tsunami, Orson Welles sans François Truffaut ou la soixantaine triomphante sans le cancer généralisé ?

Boris Vian soutient que c'est assez qu'il y en ait, mais sans l'aide des laides la beauté des belles s'affadit, s'étirole, perd de son insolence. Il faut protéger les laides avant qu'elles ne disparaissent, comme ont disparu les dinosaures. Dont les photographies montrent assez qu'ils ne correspondaient en rien à l'idée que l'on se fait d'un animal de compagnie, affectueux, qui ne rote pas à table sans s'excuser, vêtu avec recherche et élégance y compris pour passer la tondeuse, en bref séduisant.

Et puis, je pose cette question, qu'en est-il de la beauté intérieure ? Tant il est vrai que nous avons quelque peu tendance à ne nous intéresser qu'aux apparences et à ne vouloir monter que dans des voitures de rêve sans même chercher à savoir quelles sont leurs capacités en montagne, sur une route glissante et leur consommation en régime de croisière. Car enfin, la beauté intérieure, cela compte, ou devrait compter. On raconte que souvent les moches ont une beauté intérieure deux fois plus irradiante que les belles de jour ou de nuit qui en seraient presque totalement dépourvues. Parfois, la beauté intérieure, cela peut accaparer l'esprit toute une nuit, à défaut d'avoir autre chose de plus amusant à faire. C'est du moins ce que certains prétendent, qui préfèrent garder l'anonymat.

Mais comment demander à un prolétariat corrompu par la morale capitaliste une résolution virile ?

Comment demander... ? s'interrogeait Paul Lafargue en 1880. Pourquoi demander ? Quand l'esclave ne s'aperçoit même plus qu'il est esclave, comment peut-on espérer attendre de lui qu'il se révolte ?

Le contrat est rempli. L'homme s'attache à ce travail, n'importe lequel, qui lui permet de se nourrir et de nourrir les siens. Il ne lui vient pas à l'esprit qu'il puisse être un esclave puisqu'il perçoit un salaire. On peut dès lors lui faire des propositions alléchantes : s'il travaille encore davantage, il pourra probablement s'octroyer quelques jours de vacances (afin qu'il nous revienne en bonne santé, apte à travailler encore mieux, encore plus) ou, s'il préfère, conserver ces quelques jours de vacances pour plus tard, et travailler encore un peu plus. Pour gagner plus, en quelque sorte.

Car l'esclave moderne a de grandes aspirations, il veut être, en plus petit certes, en plus minable même mais il n'en croit pas un mot, à l'image de ses maîtres, il veut avoir lui aussi son appartement, sa maison, sa voiture, son réfrigérateur, son téléviseur, son lave-linge, son lave-vaisselle, et un jour, bientôt, il aura lui aussi sa résidence secondaire et il ne serait plus jamais un de ces couillons de prolétaires qui vivent chichement, pauvrement, qui n'ont rien à eux, qui ne se sont pas émancipés (comme on disait jadis des nègres, qui ne s'étaient pas émancipés mais que l'on avait émancipés) et ne font pas envie.

Le droit à la paresse ? Et puis quoi encore, non mais vous rêvez. Et avec quoi je rembourserais les emprunts, les traites, avec quoi je paierais le loyer, le garagiste, le dentiste, vous ne savez pas ce que c'est que de travailler pour vivre !

Et c'est ainsi qu'ils ont appris à vivre pour travailler. Et lorsque l'employeur leur annoncera qu'il a déniché là-bas, à l'étranger, des gens moins exigeants question salaire, moins regardants sur les conditions de travail, ils s'en iront mourir sur le trottoir, avec les autres, ceux-là qui les ont précédés et qu'ils considéraient jusque là comme de vulgaires feignants, qu'ils traitaient, le soir à table en regardant la télévision, de bons à rien, de propres à rien, sans fierté, sans orgueil, des rebuts de la société, des larves, des loches, des assistés !

Un jour, dans le cerveau d'un homme très intelligent, a germé une idée encore plus formidable que le travail. L'intéressement. Une sorte d'actionnariat qui fait du salarié une espèce de simili patron. C'est-à-dire que lorsqu'il faut travailler encore un peu plus pour aider au redressement de l'entreprise et éviter ainsi le chômage, fut-il partiel, eh bien on travaille encore un peu plus, et puis quand l'entreprise connaît de graves difficultés, on se résigne – la mort dans l'âme, évidemment, car on n'est pas des bêtes – à virer celui-ci, celui-là et les deux autres là-bas. Et puis, survient le moment où, compétitivité oblige, on doit se virer soi-même. C'est que, voyez-vous, ce n'est pas si facile qu'on s'imagine d'être intéressé, actionnaire en somme, faut pas croire !

Crétin, ça l'est, facile.

**Je suis assis là à rire et à rire encore.
J'ai une secrétaire, un énorme bureau
et un tas de gens s'inclinent bien bas
sur mon passage, même s'ils détestent tous
cette saleté de Rital que je suis**

On peut en effet s'offrir un joli petit moment de jubilation lorsqu'on n'est qu'un petit émigré – fils d'un maçon italien et d'une mère au foyer pieuse au-delà de ce qu'il est possible d'imaginer – et qu'en tant qu'écrivain jouissant enfin d'une certaine reconnaissance on se retrouve à Burbank, Californie, bien installé dans les studios de la Warner Bros et très convenablement rétribué pour écrire les scénarios de films qui ne seront, pour la plupart, jamais tournés.

John Fante s'adresse ici à H.L. Mencken, son idole. Un homme d'une importance considérable pour ce qui touche à la littérature américaine, qui édita les premiers textes de Fante et fut pour lui un conseiller, et même davantage, pendant vingt ans, sans qu'ils se soient rencontrés une seule fois.

Certes certes, l'esprit de revanche n'est pas une vertu très recommandable et ce n'est, je crois, guère chrétien d'en faire preuve et sans doute encore plus coupable de s'en réjouir, mais bon, même les émigrés italiens sont des hommes comme les autres et ils ont bien le droit, eux aussi, de s'offrir un petit plaisir lorsque l'occasion se présente.

D'autant qu'à l'euphorie de la découverte succédera, inévitablement, la déception. Encore que ce soit un peu inexact puisque, dès le départ, Fante savait très bien que son rôle à Hollywood allait être soumis aux sautes d'humeur de l'un ou l'autre, aux enthousiasmes débordants comme aux revers capricieux. Il n'empêche que la séquence fut suffisamment longue pour que, parallèlement, se construisit une œuvre de romancier particulièrement originale et attachante, à laquelle Bukowski reconnaît devoir énormément.

Et puis, nous ne le savons que trop, on est assez facilement le youpin, le bougnoule, le négro ou le rital (la liste n'est pas close) de quelqu'un, ou plutôt de quelques-uns, dès lors qu'il devient indispensable de trouver un bouc émissaire. L'étranger, fut-il originaire du patelin d'à côté, est forcément la cause de tous nos malheurs, surtout si les malheurs en question s'appellent licenciement, chômage et donc porte-monnaie brutalement anémique. John Fante à Hollywood, à quelques différences (de taille) près, c'est un peu Jean Malaquais (juif polonais) en Provence, quand on n'était pas trop regardant sur les origines de la main-d'œuvre (des sans-papiers déjà) chargée d'aller extraire le charbon dans les mines de l'arrière-pays mais qu'on le devenait tout à coup si une impérieuse nécessité l'exigeait.

Il est juste amusant de noter que cette saleté de Rital qu'était Fante avait débarqué sur un territoire dont tous les indigènes n'étaient en vérité rien d'autre que des immigrants.

On est cons, mais pas au point de voyager pour le plaisir

C'est vrai, ça ! On dit toujours que les voyages forment la jeunesse, mais j'ai remarqué que ceux qui voyagent beaucoup ne sont plus très jeunes, qu'ils sont plus déformés que formés, mais peut-être est-ce dû au fait que formés très tôt ils se sont plus rapidement que d'autres détériorés, comme les vieilles valises qui, ayant beaucoup voyagé, sont craquées de partout, rayées, griffées et qui ferment mal, ou plus du tout, obligeant leur propriétaire à les entourer d'une ceinture ou d'un morceau de ficelle. La mort de la valise survient immédiatement après la démission, un peu lâche, de la poignée.

Bon. Voyager pour le plaisir, je connais des gens qui s'en vantent, mais je ne sais pas si c'est pour le plaisir de se vanter ou pour de vrai. On croit parfois bien faire en mentant, au début juste un peu, presque accidentellement, et puis, à la longue, cela devient une seconde nature, voire la première en cas de récides obsessionnelles. Voyager pour le plaisir, si l'on est un tant soit peu sain d'esprit, ce n'est tout bonnement pas possible. Non, il faut être un peu dérangé pour éprouver du plaisir en de telles circonstances. Passe encore que l'on fasse des projets de voyages, que l'on occupe son temps à consulter des listes d'hôtels, à comparer des itinéraires, des prix, à noter des adresses, à regarder des images de lieux prétendument enchanteurs, mais il ne faut alors avoir vraiment rien de plus intelligent, ou intéressant à faire, il faut s'emmerder bougrement. Mais ce sont des choses qui arrivent, pas forcément à des gens très bien, juste à des désœuvrés, prêts à se précipiter sur n'importe quel dérivatif pour tuer le temps alors que c'est pure absurdité puisque c'est lui qui nous tue en nous regardant nous détériorer plus ou moins rapidement.

Admettons donc l'idée du voyage en tant que perspective illusoire, c'est l'occasion de boire deux ou trois verres ou, mieux, une bonne bouteille de chablis par exemple. On s'offre une soirée pas désagréable, on s'endort sur le canapé et on finit par se réveiller à trois heures du matin, parce qu'il fait froid et qu'on a attrapé un lumbago. Le lendemain, on prend de l'aspirine ou on obtient un rendez-vous avec l'osthéo-pathe. Pour le mois suivant. Mais cela reste néanmoins la partie la plus agréable du voyage que l'on a failli entreprendre.

Partir, c'est quand même une autre affaire. D'ailleurs, certains ne sont jamais revenus. Probablement morts pendant le transport. Quand ils meurent durant le trajet vers l'aéroport, par exemple, le corps est immédiatement rendu à la famille – s'il y en a une, sinon il est détruit – mais dès qu'ils ont dépassé les frontières de leur territoire national tout peut arriver. En mer, la tradition veut que le commandant du navire observe le rituel de la marine et que le défunt soit jeté à l'eau, mais en avion il n'est maintenant plus possible d'ouvrir la porte et de pousser négligemment le cadavre pendant le survol d'un océan quelconque. Autant dire que c'est s'exposer à finir au fond d'une assiette creuse dans un restaurant asiatique. En train, c'est un peu le même problème désormais mais plus personne ne se risque aujourd'hui à voyager de cette façon, et moins encore à prétendre y trouver quelque plaisir.

Même à pied, voyager est une activité dangereuse. Quel plaisir a bien pu éprouver Samuel Beckett le soir du 7 janvier 1938 lorsque, non loin de la station de métro Alésia, Robert Jules Prudent lui perfora le poumon en le poignardant ? Lorsqu'il demanda à son agresseur la raison de son acte, celui-ci déclara : *Je ne sais pas Monsieur, je m'excuse...* Certes, la réponse peut éventuellement provoquer un modeste plaisir, outre le fait d'être encore vivant celui que procure la réponse délicate de ce brave monsieur Prudent.

NB. Michele Recalcati tient à préciser que la citation ci-dessus est généralement attribuée à Samuel Beckett tandis que d'autres sources prétendent que, sous une forme légèrement différente, elle serait due à Gilles Deleuze : *On ne voyage pas pour le plaisir. On est con, mais pas à ce point-là.*

**C'est le commencement qui est le pire,
puis le milieu, puis la fin.
À la fin, c'est la fin qui est le pire**

C'est terriblement vrai, mais c'est loin d'être inintéressant. Au début, on se dit ouyouyouye, en espérant que ça ne dure pas, et puis ça dure. Alors, on pense que c'est comme une sorte de test, une mise à l'épreuve, pour voir si on résiste. Après tout, il paraît que des personnels qualifiés testent les voitures pour vérifier si elles tiennent pas trop mal le coup. Ou les mixeurs afin de s'assurer qu'ils ne vont pas s'expatrier vers le paradis des mixeurs en trois-cents morceaux dès la première carotte.

L'homme est plutôt curieux de nature, et donc il persévère. Il se répète que ce n'est sans doute qu'un mauvais moment à passer et qu'ensuite ça ira mieux, qu'il y aura forcément une amélioration, parce que, non content d'être curieux, l'homme est assez stupide. Et tellement crédule qu'il gobe tout ce qu'on lui raconte, les histoires de progrès, d'avancées scientifiques, la nécessité de se montrer optimiste, on lui cite des exemples particulièrement édifiants où des loques humaines ont réussi à surmonter les pires difficultés et, à force de volonté, en positivant un maximum, sont devenus plus forts, plus grands, plus beaux. Des héros, en quelque sorte.

Non seulement il est curieux, crédule et stupide, l'homme, mais il est également prétentieux, il s' imagine que là où les autres ont échoué lamentablement, lui, il va réussir. On lui dirait, pour chatouiller son orgueil, qu'il n'est même pas capable de traverser le périphérique à six heures du soir en marchant à quatre pattes déguisé en rhinocéros, qu'il le ferait. Ou de proposer à sa voisine de palier, qui est plus moche que sa propre grand-mère, d'aller voir avec lui un film de Luc Besson, qu'il le ferait tout autant. Et elle aussi d'ailleurs.

Des gens qui se disent bien intentionnés lui proposent des médicaments (précédemment testés sur des rats et qu'ils ont déjà essayés sur eux-mêmes), d'autres suggèrent le psychologue, le chiropracteur ou l'oncologue de proximité, dont la carrière a fait un bond spectaculaire au cours de ces dernières années. À la longue, comme on dit, il s'habituerait presque, à cause de ce qu'il voit autour de lui et partout dans le monde, ça ne le reconforte pas mais ça le calme un peu dans la mesure où, parfois, il arrive à se sentir moins seul. À défaut de positiver farouchement, il relativise. Sauf qu'il en arrive quand même à cette douloureuse constatation qu'en vérité les choses empirent chaque jour davantage. Il acquiert la certitude qu'à ce régime-là il ne résistera pas très longtemps. Alors qu'il n'est qu'à peine à la moitié du parcours.

Et puis un beau jour, comme disent les non-voyants, il réalise que tout se délite comme jamais auparavant, qu'il ne sera bientôt plus que décrépitude honteuse, déliquescence humiliante et ruine complète. Que chaque tour d'horloge devient une circonstance aggravante et que la condamnation est sans appel. Dans son coin, Samuel Beckett ricane, il avait prévenu que ce serait épouvantable...

Un jour, je commencerai à écrire une *Esthétique de l'inachèvement*, et, comme il se doit, je ne l'amènerai jamais à son terme

Il est une coutume dont raffolent, en période qualifiée de pré-électorale, les individus qui se targuent de vouloir œuvrer pour le bien public alors même qu'ils ne visent qu'à transférer vers leur bien privé ce qui ne leur appartient pas encore. Cette coutume se nomme promesses.

Loin de moi l'idée d'identifier peu ou prou René Pons et l'un ou l'autre de ces politicards assoiffés de pouvoir et d'argent car l'ami Pons – qui n'est pas mon cousin – manque par trop d'ambition pour s'intéresser un tant soit peu à ce qui fait courir la plupart de ce qu'il faut bien appeler, faute de pire, ses concitoyens.

Loin de moi certes, mais il s'agit quand même bien d'une promesse que nous fait l'écrivain en nous annonçant qu'un jour, il commencera à écrire une improbable *Esthétique de l'inachèvement*. Nous savons, par expérience, que les promesses sont rarement faites pour être tenues et nous en connaissons des histoires qui commencent par *Un jour, je...*, nous en connaissons tellement que nous les prenons pour ce qu'elles sont, des contes de fées pour enfants sages ou de foutus bobards.

René Pons, qui est plus futé que son cousin ne l'était, choisit pour thème l'inachèvement et nous met en garde illico en nous annonçant, alors même qu'il n'en a pas écrit une ligne (*Un jour, je...*), qu'il ne l'amènera jamais à son terme. Et pour se prémunir d'un éventuel reproche venant d'un quelconque qui s'étonnerait de ne voir toujours point venir l'ouvrage annoncé, il glisse en douce, entre deux virgules, *ce comme il se doit*, qui excuse tout puisqu'il semblerait qu'il en soit ainsi depuis la nuit des temps, constitutionnellement en quelque sorte, puisque je ne crains pas l'incongruité.

Quiconque se réclame d'une cohérence absolue est tenu d'admettre que l'inachèvement ne peut tolérer qu'il y ait un terme. Dans *Bartleby et compagnie* (entre autres) Enrique Vila-Matas explore, et s'attarde avec délectation sur ces auteurs d'un seul livre (comme il existe des cinéastes d'un seul film : Charles Laughton et Peter Lorre par exemple), sur ces obsédés du pseudonyme (Pessoa, modèle du genre), sur ces livres inachevés ou inachevables dont celui que nous promet René Pons serait en somme le parangon et la synthèse.

Et l'auteur de hausser les épaules, définitivement rassuré de n'avoir pas eu à écrire le dernier mot...

Le bonheur de boire s'apparente au bonheur de lire, en ce qu'ils sont tous deux fondés sur le besoin de connivence naturelle à l'honnête homme

Foutue époque que celle qu'il nous faut vivre aujourd'hui, où les hommes acceptent sans broncher ni même relever la tête tous les diktats énoncés par un pouvoir qui a décidé – pourquoi pas en effet – de se mêler de ce qui ne le regarde pas. Interdire, sanctionner, punir et – finalité conforme à la doctrine – condamner à l'amende quiconque refuse ou bien oublie de marcher au pas cadencé là où on lui a dit de marcher.

Côté bonheur de lire et bonheur de boire, Jean-Claude Pirotte sait de quoi il parle. Il est de ceux qui sont convaincus qu'il faut, pour écrire, commencer par lire. Pour ce qui est de boire, il cite volontiers Raymond Dumay : *Conduire un homme vers un bon vin n'est pas l'encourager à boire plus. Les régions des grands crus sont celles qui comptent le moins d'alcooliques... Et si l'alcoolisme est un fléau, quel nom donner au tiercé ?* Mais le vilain mot est lâché : boire. Quelle horreur, pensez donc ! boire, est-ce que cela ne vous évoque pas instantanément l'ivrognerie, la quantité, le vomi, la cirrhose et donc, irrémédiablement, le cancer du foie, la mort dans d'atroces souffrances et la honte se répandant comme le contenu d'une fosse d'aisances sur le reste de la famille ?

On nous dit qu'entre boire et conduire, il faut choisir. Pourquoi conduire ? Est-ce qu'il existe, en dehors de la guerre, des maladies et des centrales nucléaires, quelque chose de plus dangereux pour la santé que conduire ? Mais il faut bien que je rentre chez moi, répliquait Jean Carmet. C'est vrai et ça ne l'est pas, c'est en tout cas excessif, on peut parfaitement dormir sur place, que ce soit à trois heures du matin ou de l'après-midi. Il suffit de prendre le temps, comme on prend son temps pour boire, comme le vigneron prend son temps pour faire son vin. Il faut abandonner aux buveurs de bière (ah ! Bukowski...) le goût pour la performance, d'autant qu'il existe, à l'instar de la Fête de la musique, du cinéma, du livre et j'en passe, une Fête de la bière où l'on peut avaler ses dizaines de litres et, élégamment débraigué, se vider sous la table, sans quitter son banc. Je me demande d'ailleurs toujours comment, en une telle occurrence, font les dames...

Boire un vin n'a rien à voir avec ce sport de militaires en goguette un soir de retour de permission, boire un vin c'est s'offrir un moment de plaisir et d'émotion. Il me semble que le moment sera plus intense s'il y a partage, connivence comme dit Pirotte. Sans aller pour cela jusqu'à réunir vingt ou trente personnes, je suis d'ailleurs persuadé qu'il n'est guère possible de trouver dans son entourage vingt buveurs qui sachent ce que boire veut dire. Au-delà de deux... disait Brassens.

Dispensons-nous d'invoquer la convivialité, ce mot détestable qui pue l'affectation et l'hypocrisie. Connivence convient idéalement. C'est dans la connivence que naissent l'émotion et le plaisir, sans lesquels boire un vin n'est que boire du vin. Sans connivence on ne partage qu'en apparence, et c'est valable pour une musique, un texte, un repas, un vin. J'ai failli écrire une femme, mais c'est quand même beaucoup plus difficile.

Mais, comme pour parler d'une musique, d'un plat ou d'une femme, méfions-nous des doctes spécialistes qui diluent leur prétendue et prétentieuse connaissance des vins dans un ratafia d'expressions et de mots qu'ils croient savants parce que soit-disant professionnels, auxquels on va jusqu'à prêter des vertus poétiques à grand renfort de métaphores fruitières et dont ils se gargarisent à la manière de ces

garagistes qui nous bassinent avec leurs vis platinées, chambre de compression et différentiel.

Comme le reste, tout le reste hélas, le vin est devenu une affaire de spécialistes diplômés qui, en dehors de leur préoccupation première axée sur l'accès à de nouveaux marchés, tiennent un langage d'ingénieurs chimistes, d'exploitants agricoles, d'empoisonneurs patentés pour qui tout n'est qu'affaire de profits. Les appellations, les terroirs, les cépages deviennent des marques, tout comme l'amateur de vins est devenu un consommateur pour qui on fabrique et trafique des produits qui correspondront à ce qu'il attend. Sans qu'il sache lui-même ce qu'il attend. Mais on va très vite le lui expliquer.

Et le plaisir, et l'émotion dans tout ça ?

Vous radotez, mon vieux, vous voilà reparti dans le passé, la nostalgie. Alors, à quand l'éclairage à la bougie et le poste à galène ? Et pourquoi pas l'honnête homme, tant que vous y êtes !

Il y a deux façons d'enculer les mouches : avec ou sans leur consentement

Boris Vian avait prévenu les amateurs de poésie. Dans son célèbre recueil intitulé *Je voudrais pas crever* il recense, sans qu'une absolue exhaustivité soit ici prouvée, ces menus plaisirs de la vie, ces petites découvertes, exotiques ou non, dont il eut aimé jouir avant de passer l'arme à gauche (alors qu'il était plutôt pacifiste) le 23 juin 1959, sans en avoir même été informé auparavant.

Certes, il évoque bien le désir de mettre, comme il dit, son *zobe dans des coinstots bizarres*, mais il ne précise nullement qu'il pourrait s'agir du trou du cul des mouches. Chacun sait combien concrétiser un tel projet n'est pas, si je puis dire, une mince affaire.

Naturellement, tout dépend de la personnalité de chacun mais, pour un individu normal, il est vivement recommandé d'opter pour la première des solutions proposées, laquelle n'est néanmoins pas à la portée du premier venu. Quand je parle d'un individu normal, je veux dire quelqu'un qui ne soit pas pervers, car le pervers choisira immédiatement la seconde façon, qui correspond mieux à son goût assez prononcé pour la difficulté, y compris si celle-ci semble, à première vue, insurmontable.

En pareil cas, le consentement préalable est en effet toujours préférable, les personnels chargés d'extorquer par tous les moyens au présumé coupable des aveux soutiennent que les consentements rétroactifs sont le plus souvent entachés d'irrégularités. Outre les désagréments inhérents au passage à l'acte proprement dit, avec le consentement préalable on s'épargne des déconvenues ultérieures, des récriminations quand on n'est pas confronté à d'éventuelles actions en justice pouvant entraîner une condamnation par les tribunaux, des dommages et intérêts, voire une pension à vie pour invalidité.

D'autre part il convient de prendre en compte le fait que, si en France la sodomie est couramment admise puisque le pouvoir politique en reconnaît le bien-fondé et ne s'en interdit nullement l'usage, il en allait tout autrement aux États Unis jusqu'à ces dernières années et qu'il est certaines contrées où la chose est toujours mal vue. Il est donc sage de savoir où l'on met les pieds.

Enfin, rappelons à toutes fins utiles que la mouche dite domestique ne permet pas des liaisons durables puisque le mâle ne vit que dix-sept jours et la femelle seulement vingt-six. Ce qui ne laisse guère le temps de s'attacher.

L'espoir est une vertu d'esclave

Que celui qui a bien perçu l'évidence d'un tel propos (dont l'auteur est l'exquis Emil Michel Cioran) aille immédiatement se pendre à la plus haute branche du chêne où un rossignol chantait, qu'il courre se jeter par la fenêtre de son appartement – principalement s'il est situé au-dessus du sixième étage et donne sur la cour de récréation de l'école communale –, qu'il se procure sans tarder chez son droguiste habituel une boîte de mort-aux-rats et en avale sans barguigner le contenu en faisant glisser avec de l'eau de Javel, qu'il se jette sous le métro à la station Gaîté – de préférence à une heure de grande affluence parce que ce n'est pas une raison pour se priver d'un ultime petit plaisir –, qu'après avoir pris soin de fermer toutes portes et fenêtres il ouvre le robinet du gaz et au bout d'une demi-heure allume la dernière cigarette d'un paquet sur lequel on a écrit en très gros caractères que fumer tue, qu'il se précipite dans la cour du palais de l'Élysée armé d'un pistolet à amorces en hurlant *où il est, où il est ?* que, toutes affaires cessantes, il s'offre comme cobaye aux chercheurs du CNRS désireux d'expérimenter en temps réel un nouveau cancer foudroyant... car cet homme (la femme est généralement moins encline à accepter l'incontournable renoncement, persuadée qu'en toutes circonstances il importe de copieusement positiver), car cet homme donc n'a plus désormais absolument aucune raison de s'obstiner à poursuivre une existence pareillement lamentable dès lors qu'il a parfaitement compris et assimilé tout le ridicule de la risible condition humaine.

Bien entendu, pour parvenir à un semblable degré de lucidité il faut au préalable avoir pris pleinement conscience de son état d'esclave. Tous n'y parviennent pas, il s'en faut d'ailleurs de beaucoup. D'aucuns persistent à s'imaginer qu'ils sont des individus exemplairement libres, qu'ils sont maîtres des décisions qu'ils croient prendre et que ce n'est pas demain qu'ils renonceront à leur formidable indépendance. Ceux-là n'ont aucun besoin d'espoir puisqu'ils ont tout.

Mais les loches, les larves, qui n'ont rien ou à peine le strict nécessaire, sont toujours tentées de penser qu'un jour ça ira mieux. Oui, ça ira, ça ira... Ils veulent y croire, ils s'efforcent, ils ont bien du mérite car leur persévérance ne les empêche pas de toujours retomber à plat, quelquefois encore un peu plus bas que là où ils étaient la veille, ils ont l'espoir chevillé au corps et jusqu'au dernier moment ils demeureront persuadés que ça va s'arranger et que ça ira, ça ira... Évidemment ça ne s'arrange pas, mais ils repartent de plus belle (c'est une façon de parler, parce qu'il y a lurette que plus rien n'est beau ni même piteusement joli dans leur saleté d'existence), ils repartent comme en quatorze – c'est eux qui le disent, en rigolant pour se convaincre que c'est drôle – pour la der des ders, pendant qu'on y est.

Ah ! c'est que de l'espoir il leur en faut pour tenir le coup. Parce que, malgré cette volonté de voir la vie en rose, eh bien ! force est de reconnaître qu'elle est quand même un peu grise, la vie, pour ne pas dire carrément moche, surtout quand, alors que tout s'est déjà ligué contre eux, la santé se délabre et qu'il leur faut bien admettre qu'avec l'âge tout ça finira mal. Mais ça ne fait rien, demain ils joueront au tiercé, et si ça se trouve...

En son temps, Louis-Ferdinand Céline avait jeté les bases d'une pensée réaliste : *Espérer quoi ? que la merde se mette à sentir bon...* Certains sont convaincus qu'en mangeant bio, c'est possible ! D'autres font provision d'aérosols au parfum de lavande, mais rien n'y fait, c'est à l'intérieur que ça pue...

La vie est courte, et l'éternité m'emmerde

Prenons un exemple, voulez-vous (ce *voulez-vous* n'est évidemment pas une question, juste une manière qu'a l'auteur de manifester un semblant d'empathie, un simulacre de complicité avec un lecteur qui n'existe nullement à l'heure où le plumitif en est encore à tout ignorer de ce qu'il va bien pouvoir écrire). Prenons pour exemple – puisque vous avez accepté de jouer le jeu – cet individu dont nous dirons arbitrairement qu'il se nomme Marcelle Proust, ce qui nous incite fortement à déduire qu'il pourrait bien s'agir plutôt d'une individuue. Si le mot existait. Or, le cas n'a pas été envisagé où l'individu en question pourrait être de type femelle. On voit par là combien nos académiciens, sous des dehors prétendument progressistes, s'avèrent fâcheusement sexistes.

Marcelle Proust donc a pris rendez-vous pour quinze heures trente chez son coiffeur. Ou peut-être plutôt son dentiste, puisque ce détail est totalement dépourvu d'intérêt. Elle est présentement assise sur un siège plus ou moins inconfortable, occupée à lire avec énormément d'attention l'un ou l'autre de ces magazines rédigés, illustrés et imprimés à l'intention de ces quelques milliers de personnes qui ont choisi de venir passer un moment dans une salle d'attente en compagnie de congénères pareillement préoccupés par l'état de leurs molaires.

Il est maintenant seize heures vingt-sept et, s'il elle a bien compté, Marcelle Proust sait qu'il reste encore neuf personnes avant elle. Elle n'ignore désormais plus rien du fibrome de cette célèbre actrice dont le dernier film vient tout juste de sortir sur les écrans, elle sait également tout ce qu'il y a à savoir des amours tumultueuses de tel secrétaire d'État avec une lanceuse de javelot ukrainienne, mais comme le temps passe assez lentement tandis que des trombes d'eau s'abattent avec une violence inouïe sur ce quartier pourtant parfaitement sécurisé, elle commence à s'ennuyer quelque peu.

Et elle se prend à songer à l'éternité. Au bout d'un court moment, elle sent monter en elle comme une énorme inquiétude, qui vire très vite à l'angoisse. L'éternité, l'éternité, sans coiffeur, sans dentiste, sans magazines... et comment fait-on alors pour passer le temps, pour le perdre quand on est là à ne jamais rien faire d'intéressant, privé(e) d'activités enrichissantes, de rencontres, de discussions, d'occupations diverses... comment peut-on vivre sans voyager, sans manucure et club de gym, sans vernissages ni ateliers d'écriture, sans cocktails et dîners en ville, quelle horreur, mon dieu quelle horreur !

Marcelle Proust succombe en un rien de temps à une crise cardiaque, son dentiste la recouvre d'un drap et la fait sortir prestement de la salle d'attente afin de ne point indisposer le reste de la clientèle.

Joseph Delteil, qui passait justement par là, s'arrête un instant, sort de sa poche un carnet, l'ouvre et note quelque chose, puis s'en va. Tout en marchant, il se dit qu'il aurait dû plutôt écrire : *La vie fut courte, et l'éternité m'emmerde à un point que vous n'imaginez pas.*

J'ai toujours rencontré si peu d'esprit autour de moi qu'il a bien fallu que j'utilise le mien

Il est des gens dont on se dit qu'ils auraient tout intérêt à se taire, et ce sont précisément ceux-là qui se croient tellement drôles qu'ils ne ratent pas une occasion de faire goûter aux autres toute la ronde saveur, toute la joviale truculence de leur esprit, tant ils s'imaginent qu'il est affiné – comme le sont les camemberts coulants – voire aussi affûté que la lame d'un opinel avec lequel on tranche le lard. Ce sont évidemment les mêmes qui ignorent jusqu'à l'existence de Paul Léautaud et proposeront, en avouant qu'ils ne sont pas très pointus en politique, qu'il soit peut-être ministre, ou sénateur, à moins qu'il ne soit tout bonnement chef dans un grand restaurant. Pourquoi pas, en effet. Ou garagiste, ajoute encore le prototype, en précisant avec un large sourire de candidat électoral : léautautomobile.

Écrivain, vous dites écrivain ? Comme Frédéric Béglédé ? Ah ! oui, bien sûr, mais je ne les connais pas tous, vous savez, je n'ai pas que ça à faire. Des amis – enfin, des copains – au bureau, pour me faire une farce je crois bien, m'ont acheté le dernier... un Allemand, ou un Anglais peut-être... Well... oui, c'est ça, Wellbeck. J'ai lu le résumé sur la couverture, mais ça ne m'a pas emballé, d'ailleurs j'ai oublié le titre. Écrivain, et vous m'assurez qu'il est rigolo ? Ha ! et pourquoi ce ne serait pas le mot qui convient ? Parce que, selon vous, rigolo est un peu péjoratif, mais vous voulez dire quoi au juste ? Moi, mes amis – enfin, mes copains – me trouvent rigolo et tous les lundis, en arrivant au boulot, je leur raconte mon week-end et les blagues que j'ai entendues au café, à la radio ou à la télé... Ah ! ben évidemment, s'il ne passe ni à la télé ni à la radio votre Léautautomobile, comment voulez-vous que je le connaisse... d'ailleurs, je vais vous dire, prenez dix personnes ici, dans ce restaurant, et demandez-leur si elles le connaissent votre Léautauto, vous verrez ! C'est trop facile de prendre des inconnus pour faire le malin... ha ! et il est mort en plus, non mais, vous vous rendez compte qu'ils sont au moins une cinquantaine d'écrivains vivants, en ce moment dans le monde... vous dites davantage ? oui, peut-être, alors raison de plus pour ne pas aller perdre notre temps avec des types que plus personne ne connaît aujourd'hui, des hazebines que même le président de la République, si ça se trouve, il ne sait pas qu'ils ont existé.

Rentré chez moi, je me suis dit qu'il n'était pas très honorable de dénigrer ainsi mon semblable, après tout qui suis-je pour faire mon intéressant, moi qui n'ai même pas lu Wellbeck.

Le mauvais riche, c'est celui qui donne, parce qu'il gâche le métier

Que Léon Bloy se rassure, s'il y a eu un jour un cas isolé – ce dont je doute, mais c'est évidemment toujours possible puisqu'on a bien vu, récemment à Fukushima, des lapins sans oreilles – cela ne se reproduira plus. Le riche est fier de lui, sûr de lui, il ne s'abaisse jamais à donner. Tout au plus dépose-t-il assez ostensiblement une poignée de billets dans la corbeille du cureton de Saint-Honoré d'Eylau pour s'assurer quelques indulgences et une place sur le canapé de velours pourpre qui lui est réservé, de père en fils, au paradis des crapules. Mais cela ne s'appelle pas donner, c'est juste investir. Et c'est là une pratique consubstantielle au riche, car le pauvre ne peut évidemment pas investir, sinon cela voudrait dire qu'il est riche.

Le mauvais riche n'existe pas. Mais le riche est mauvais par nature, ce qui n'est pas la même chose. C'est qu'il faut bien comprendre le processus. S'il n'était pas mauvais par nature le riche serait depuis longtemps rayé de la carte des espèces protégées (bien que ce soit lui qui rédige ladite carte), il aurait signé son propre arrêt de mort, par faiblesse, par manque de rigueur et d'exigence, car le riche est droit, inflexible, impitoyable, c'est un homme – ou une femme, le sexe importe peu quand on parle de pouvoir – droit qui possède (posséder est le maître mot de sa déontologie) toutes les qualités requises pour devenir encore plus riche, toujours plus riche.

Comparons un riche et un pauvre. Le pauvre creuse un petit trou dans la terre qu'il loue à un riche, il y dépose quatre haricots qu'il recouvre ensuite de cette poignée de terre qu'il avait pris soin de conserver à côté de lui. Ensuite, il arrose et il attend. Quand la plante finit par sortir de terre, il l'arrose encore et il attend, encore. Jusqu'au moment où la plante se met à grandir et à fructifier. Au moment venu, le pauvre récolte le fruit de son travail, par exemple, si c'est une bonne année, cinq cents grammes de haricots. Qu'il va porter au larbin du riche pour payer la location de la terre. De son côté, le riche, qui n'a strictement rien à faire de cinq cents grammes de haricots, plante mille milliards de dollars ou d'euros et récolte, en arrosant lui aussi qui il faut, cent mille milliards de dollars ou d'euros. Qu'il ne va surtout pas porter à qui que ce soit, puisqu'il est riche. Il les garde donc pour lui.

Le pauvre donne ses haricots au riche parce qu'il est obligé, puisqu'il est le pauvre. Tandis que le riche ne donne rien puisqu'il n'est obligé à rien, vu qu'il est le riche.

Le riche répète à qui veut, ou ne veut pas, l'entendre que c'est un dur métier que le sien, qu'il a d'énormes responsabilités, que son temps est précieux (puisque c'est de l'argent, ainsi qu'il aime à le rappeler en parlant la bouche pleine) et qu'il est sur terre, monsieur le président, pour tuer des pauvres gens, parce que les états d'âme c'est bon pour les pauvres qui n'ont que ça à penser et rien d'autre à faire d'intelligent que de regarder pousser leurs trois minables haricots.

Le riche, lui, il a oublié d'être con.

On a découvert que les enfants à deux têtes sont loin d'avoir autant d'esprit que ceux qui n'en ont qu'une

Je ne sais pas s'il faut se réjouir d'une telle découverte ou s'en inquiéter. Je me demande. Et il me semble remarquablement prémonitoire que Georg Christoph Lichtenberg se soit intéressé en son temps à cette question. Je n'ignore pas que chercheurs convenablement appointés et scientifiques de tout poil ont pu voir là une ouverture considérable dans un domaine où de nombreuses avancées sont toujours envisageables, je n'ignore pas qu'ils puissent trouver dans cette observation des débouchés fantastiques vers des avènements toujours plus radieux et qu'il ne faut jamais s'avouer battu, mais le fait est là, dont la brutalité est terrible : le progrès n'est pas toujours où on l'attend.

Nous savons également, et c'est pourquoi il ne faut jamais désespérer, que l'esprit peut s'avérer positif pour l'humanité ou dangereusement néfaste, selon qu'il se développe au sein d'un corps dont on ne sait pas encore s'il sera plus tard celui d'un homme à poigne capable de diriger le monde vers des lendemains qui chantent ou dans celui d'un rêveur idéaliste, incapable de formuler des certitudes, d'avoir une vision globale du futur, un anarchiste pour tout dire.

Deux têtes peuvent en effet constituer un avantage dès lors qu'il n'y a qu'un corps à nourrir, à habiller et à loger. Mais si ces deux têtes sont vides, ou presque, on se dit que le gain est modeste, presque inexistant et que le produit n'est pas vraiment viable. C'est sans compter avec le génie humain de ceux qui n'ont certes qu'une tête mais dont le contenu est riche d'idées innovantes. Sachant que deux têtes ne consomment pas davantage qu'une seule et qu'elles ont moins d'esprit qu'une seule, on peut dès lors envisager avec sérénité l'exploitation du produit ainsi conçu de manière avantageusement économique. Le corps fournit une énergie comparable à celle disponible chez n'importe quel sujet similaire, mais la différence vient de ce que, les deux têtes pensant moins qu'une seule, la main d'œuvre ainsi créée se révèle plus souple, plus malléable et donc moins apte à se rebeller.

D'où il ressort que la chimie et la physique nucléaire sont des domaines dont il convient d'encourager le développement et cesser de brandir régulièrement la menace de soi-disant maladies, malformations et autres épouvantails tout juste bons à terroriser les populations. Reconnaissons que les explosions de centrales nucléaires, nonobstant leur formidable radicalité, ont l'inconvénient de générer de la méfiance et qu'il faut plutôt privilégier la fuite sournoise, le rejet régulier dont l'efficacité ne saurait être mise en doute et qui offrent l'avantage ô combien substantiel de la discrétion, écartant ainsi tout risque de panique dont l'impact est forcément toujours négatif. En associant un tel potentiel à celui des industries agro-alimentaires, dont il faut savoir reconnaître les mérites à leur juste hauteur, parions sur le moyen terme plutôt que sur le court terme. C'est le choix de la sagesse, l'avenir le prouvera.

C'est la faiblesse de presque tous les écrivains qu'ils donneraient le meilleur d'eux-mêmes et ce qu'ils ont écrit de plus propre pour obtenir un emploi de cireur de bottes dans la politique

Mais est-ce vraiment une faiblesse quand ce qu'ils sont prêts à donner, fut-ce le meilleur d'eux-mêmes et le plus propre de ce qu'ils ont écrit, se résume en vérité à bien peu de choses. S'ils échangent aussi volontiers ce petit paquet d'inconséquences contre un emploi de serviteur auprès d'un quelconque monarque (éventuellement au petit pied) c'est en effet que leur orgueil d'écrivain ne pesait pas bien lourd dans la balance. Ils seraient donc faibles et il faudrait les en absoudre, pourquoi pas et peu importe d'ailleurs puisque, agissant ainsi, ils ont cessé d'être écrivains, s'ils l'ont jamais été.

Ce qui est intéressant dans cette réflexion de Marcel Aymé c'est la modération qu'introduit l'usage de l'adverbe *presque*. Car ils ne sont en effet que quelques-uns à accéder au statut de courtisan (éventuellement lettré) pour cette bonne raison qu'il existe là aussi la loi de l'offre et de la demande et qu'il n'y a pas quirielle de postes à pourvoir. Ce que nous ne savons jamais exactement c'est quels furent, dans le détail, les postulants, combien furent écartés qui, pourtant, avaient de sérieuses dispositions, un CV prestigieux et, parfois, des antécédents significatifs, voire révélateurs.

Louer l'employeur, lécher les bottes que l'on vient de cirer, courber l'échine sous l'insulte plus ou moins déguisée, accepter le mépris pour parvenir, pour entrer enfin dans le cercle du pouvoir, se contredire peut-être, se renier éventuellement, bien que cela soit rare puisque le plus souvent il n'y a rien à renier, c'est après tout un métier comme un autre, et donc pourquoi pas comme celui d'écrivain, ou prétendu tel.

J'ignore s'ils sont *presque tous* aussi peu respectueux d'eux-mêmes, mais j'en connais quelques-uns dont je ne doute pas de l'intransigeance. Il est vrai que la plupart sont morts et que les survivants ne sont guère nombreux, voire carrément rares. Mais qui se soucie de ceux-là que le prurit de la notoriété ne semble pas avoir beaucoup démanagé, au point d'écarter d'un haussement d'épaules la "nécessité" de s'aller vendre à vil prix et au plus offrant l'idée que l'on se fait de son talent.

Que trouverait à dire Marcel Aymé aujourd'hui, alors qu'ont passé plus de soixante-dix ans et que l'emploi de ce *presque* n'est désormais plus vraiment de rigueur. Alors que nos soi-disant élites intellectuelles sont asservies à un point jamais jadis égalé, alors que leurs représentants (de commerce) ne se courbent plus mais s'aplatissent et rampent, tel le lierre qui s'accroche à tout ce qui fait office d'escabeau, non pour mieux voir mais pour briller, comme le disait à peu près Friedrich Nietzsche.

On peut certes comprendre le désir de briller à tout prix qu'ont ces gens-là, ne serait-ce que le temps d'un septennat, voire d'un quinquennat, c'est que la vie est brève et qu'il faut se hâter d'en profiter. Réussir à se persuader que l'on est écrivain quand on n'est que larbin c'est, en somme, entrer de plain-pied dans le domaine de l'imaginaire et du romanesque, pour un peu ce serait *presque* être écrivain.

Accepter l'idée qu'on peut être matraqué, c'est déjà se reconnaître coupable

Certes certes, mais Maurice Raphaël aurait dû se souvenir de ces quelques rudiments d'éducation religieuse auxquels il n'a probablement pas échappé, fut-ce en termes de dommages collatéraux. La culpabilité est un vieux concept et la culpabilisation de l'individu une méthode quasi infallible permettant de le réduire à l'état de larve soumise. Il se trouve que l'écart est bien mince entre doctrine religieuse et doctrine politique puisque l'objectif en est identique, asservir et soumettre. C'est le credo de tout homme de pouvoir sans lequel détenir un pouvoir ne servirait à rien.

Bien sûr qu'on peut être matraqué, n'importe où, n'importe quand puisque des hommes ont le pouvoir d'en décider, quand ça leur chante et qu'ils ne sont même pas tenus d'en fournir la raison. On peut même être matraqué chez soi, dans sa cuisine ou dans son lit, tandis qu'on est en train de savourer sa boîte de raviolis dans sa cuisine ou dans son lit, ou encore occupé à relire *Mein Kampf* confortablement assis sur la cuvette des waters.

Tous coupables ! proclamait sentencieusement le vénérable inspecteur général de la police, en s'adressant à Bourvil, dans *Le Cercle rouge* de Melville. Peut-être même, voire probablement, se considérait-il lui-même comme coupable puisque nous le serions tous, sans exception.

En vérité, et sans céder aux accusations dogmatiques des intégristes ensoutanés, nous ne sommes coupables que parce qu'une personne, éventuellement inconnue de nous, en a décidé ainsi. Une fois cette culpabilité prononcée, il ne reste plus aux nervis de service qu'à exécuter les ordres. S'il faut matraquer, on matraque, et s'il faut tuer, on tue. La vie est d'une simplicité que l'on ne soupçonne pas quand on choisit de regarder ailleurs.

Je n'accepte pas vraiment de gâité de cœur l'idée d'être matraqué mais je n'écarte pas la possibilité de l'être, bien que je ne me sente coupable de rien. Même pas d'être né puisque je n'y suis pour rien également.

Mais ne pas même y songer n'empêche pas de l'être, matraqué. C'est ce qui contribue au charme de nos belles démocraties.

Toute confiance exige d'être méritée

Mon voisin le plus proche – qui se nomme Robert, soit dit en passant, et à qui je demande parfois conseil sur un point de sémantique par exemple – soutient qu'une confiance est la *communication d'un secret qui concerne soi-même*. Dès lors, on voit clairement la différence qui existe entre une confiance et un ragot, lequel vise bien évidemment tout individu autre que soi-même puisqu'on n'a jamais vu personne révéler à son confident quelque détail particulièrement désobligeant le concernant lui-même. Le ragot est destiné à être colporté, à voix basse comme la confiance mais avec pour objectif d'être diffusé assez largement, son but étant de nuire.

Le point commun essentiel, primordial qui unit la confiance et le ragot, c'est le secret. Qui, dans le cas du ragot, est destiné à ne plus en être un tandis que pour la confiance il peut, éventuellement, le demeurer. Tout dépend de l'importance du secret, des conséquences possibles générées par sa divulgation et des intentions plus ou moins putrides du confident.

Mais le secret est également commun à l'aveu. Lequel peut être effectué volontairement ou sous la contrainte. L'aveu volontaire n'est pas sans analogie avec la confiance, dans la mesure où il ne révèle que des faits ou des intentions sans réelle gravité. Nul n'ira avouer spontanément à l'objet de son amour le plus sincère qu'il a prélevé dans sa poche ou son sac à main quelques billets de banque à seule fin de ne pas apauvrir inutilement son propre compte. Ce sont là des aveux auxquels il n'est pas recommandé de s'abandonner. D'aucuns pratiquent volontiers une forme d'aveu volontaire sans même y avoir été invités. C'est une variante de l'aveu que l'on appelle délation. On peut ainsi, sans le moindre risque, et même avec quelque contrepartie, dénoncer le juif, l'arabe, le terroriste, le sans-papiers, le pauvre ou l'anarchiste.

L'aveu sous contrainte est évidemment le cas de figure le plus intéressant puisqu'il permet d'obtenir des informations d'une personne qui, parfois même, les ignore. L'imagination de tout homme normalement constitué est telle qu'il est capable d'inventer toutes sortes de procédés lui permettant d'extorquer les révélations qu'il attend de sa victime. Le tortionnaire n'est pas nécessairement violent ou brutal, il peut tout aussi bien se montrer raffiné, subtil dans sa manière d'obtenir des aveux. C'est un individu doté d'une capacité d'espérance souvent inouïe qui, si elle est associée à un fort potentiel de patience, peut donner d'excellents résultats. Le risque, en pareil cas, est de tomber entre les mains du tortionnaire sadique pour qui le plaisir personnel passe avant le souci du travail bien fait. Ce sont là des gens qui gâchent un peu le métier.

On peut parfaitement comprendre l'exigence de Jean-Claude Pirotte de voir le confident suffisamment digne de confiance et particulièrement désireux de recueillir l'information que s'appête à lui livrer son interlocuteur, on peut comprendre qu'il attende de lui attention soutenue et juste appréciation de l'honneur qui lui est fait au moment de partager un secret, mais faut-il pour autant vouloir saluer un tel mérite chez le tortionnaire qui vient, au terme d'un interrogatoire de plus de dix heures, d'arracher à la pauvre mère Denis la formule de sa célèbre lessive ?

La lucidité, ça n'a jamais fait de bien à personne. Ça rend la vie encore plus difficile

Ah oui ! être idiot... Quel délice ce doit être. Baigner constamment dans la félicité, jouir de tous ces instants qui, forcément, ne peuvent être que merveilleux, porter le joli nom provençal de lou ravi et s'en aller ici ou là, peu importe puisque tout ici-bas n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté, ne croiser, ne rencontrer que des individus affables, prévenants, des gentils en somme, ne voir jamais que des films délicieux, n'entendre que des musiques sublimes, ne lire que des livres épatants, ne déguster que des mets et des vins enthousiasmants...

Ah oui ! comme tout devient alors facile, on prend la vie du bon côté, ou par le bon bout, selon la préférence de chacun, laquelle, dans un cas comme dans l'autre est naturellement la meilleure. On n'imaginait pas que ce pouvait être à ce point magnifique et force est de constater qu'il eût été dommage de passer à côté d'une aussi belle vision des choses, alors qu'il suffit tout bêtement d'y mettre un peu du sien.

Faut-il être stupide pour se demander, comme le font certains névrosés, à quoi sert la vie, et pourquoi la mort, et est-ce que ce n'était pas mieux avant ? Alors que tout est si simple, l'évidence même, qu'il n'y a qu'à se laisser aller et profiter de tout ce bonheur qui ruisselle partout sur la Terre, la Terre qui est si belle elle aussi, se laisser aller et embrasser ardemment, pleinement l'instant présent sans se préoccuper du lendemain qui sera inévitablement encore bien davantage débordant d'allégresse.

Car enfin, n'est-il pas navrant – et quelque peu indécent, mais si mais si ! – de s'apesantir lourdement sur le malheur des autres quand nous avons à portée de main tout ce qui est nécessaire au bonheur des hommes, en tout cas de nous-même. N'est-il pas ?

Raymond Carver n'aurait-il pas été plus heureux s'il ne s'était, non sans une certaine complaisance, vautré dans la plus malsaine lucidité ?

Ah oui ! être idiot... et sourire sans cesse, à la nature, aux pissenlits et aux doryphores, à la vie et à l'humanité tout entière, au cancer du duodénum ou de la prostate, sourire à l'huissier, au flic qui lève sa matraque, au pape qui urbit et orbise, sourire comme un con...

**"Au-revoir, P'pa. Merci pour tout."
Il m'a vraiment dit ça. Merci pour tout.
Merci pour l'avoir engendré
sans lui demander la permission**

Merci, oui. Bien sûr que ce serait plus correct de demander la permission, mais puisque ce n'est pas possible alors, une fois qu'on est là, autant faire contre mauvaise fortune bon cœur, comme on dit.

Bon cœur, c'est vite dit. Par contre, côté mauvaise fortune, les promesses ont été tenues. Oh oui ! sur le registre des doléances, il y aurait quelques remarques à noter, des pertinentes et d'autres un peu amères, mais on ne peut pas dire... c'était intéressant à voir, la vie.

Une vraie curiosité, n'est-ce pas, John Fante.

Le temps d'arriver au bout du séjour, on se remémore quelques instants auxquels, rétrospectivement, on trouve bien du charme, voire de la séduction. Certains individus, qui savent ne se souvenir que des bonnes choses, clament volontiers qu'ils n'ont en fin de compte jamais connu d'horreurs, d'abominations qui vaillent qu'on ne les oublie pas. Ou bien c'est qu'en effet ils les ont oubliées, tout simplement. Dès lors qu'on a survécu et qu'on est là pour en parler (ou pour éviter d'en parler), on peut s'estimer heureux, même si le mot est un peu excessif. Le fait de ne vivre qu'une seule vie compte beaucoup dans la mansuétude dont nous nous croyons obligé de faire preuve. Lorsqu'on ouvre une bonne bouteille pour constater que le vin en est bouchonné, on se dit qu'il y en a une autre à la cave, tandis que la vie...

Alors, évidemment, on est facilement tenté de passer l'éponge afin de laisser l'endroit aussi propre que l'on aurait aimé le trouver en entrant. Et donc, nous minaudons, nous évitons de regarder trop dans les coins où s'accumulent la saleté, la crasse et les cochonneries, celles qu'on y a soi-même déposées comme celles dont d'autres, au passage, nous ont gratifiées.

Comment, dans ces conditions, en vouloir à ceux qui nous ont abandonné, sans défenses, au beau milieu de cette pétaudière où, c'est vrai, tous les vieillards et toutes les fleurs ne sentent pas obligatoirement mauvais, où il arrive qu'il pleuve sans que cela déclenche un glissement de terrain ou une inondation emportant un village entier, où l'on peut parfois voir un homme tendre la main gauche à un enfant sans qu'il ait automatiquement une machette dans la droite, mais où, quand même, les puissants disposent (et c'est bien normal puisqu'ils sont les puissants) de tous les pouvoirs – y compris celui de laisser vivre ou non – tandis que les faibles n'en ont aucun.

Quand même, si un jour ma fille me dit *Merci pour tout*, j'aurai certainement bien du mal à ne pas me reprocher de ne pas lui avoir demandé la permission de l'avoir engendrée.

**...les goinfres avaient mitraillé les cochons,
leur coupant ensuite la tête à la scie, à la hache,
au canif, la jetant avec les autres dans le purin,
comme ça, pour jouer au sauvage
et s'aiguiser l'appétit**

Ah Dieu ! que la guerre est jolie, en effet, puisque tout y est permis et qu'il faut bien que, de temps en temps, le corps de l'homme exulte. En temps de paix, comme on dit, le désœuvrement est tel qu'il ne lui reste que la chasse pour s'exprimer, mais seulement six mois par an. Et puis, ce n'est quand même pas tout à fait aussi gratifiant. Certes, on peut poursuivre, traquer et tuer légalement, on peut même s'acharner un moment sur un sanglier qui agonise, mais ça ne dure pas bien longtemps alors qu'en temps de guerre, lorsque l'ennemi fait temporairement défaut, l'occupant – fut-il celui de son propre pays – peut tout à loisir découvrir et répéter jusqu'à plus soif les exaltants rituels du pillage, du saccage, du vol, du viol, de la barbarie qui sont, en somme, les petits à-côtés plus ou moins réglementaires sans lesquels le glorieux combattant tendrait à se ramollir et, pour tout dire, à s'ennuyer.

C'est là une sorte de poésie virile qui s'écrit au quotidien, riche d'images, de sons et d'odeurs, une poésie vraiment populaire, débarrassée de ces préciosités qui couramment rebutent l'homme simple, ordinaire, peu enclin à s'émouvoir de mots qu'il ne comprend pas toujours.

On dit volontiers qu'en ces circonstances ce vil soudard – la veille encore discret employé de bureau, tourneur-fraiseur syndiqué ou fringant militant des jeunesses catholiques – n'est plus alors digne de son brillant statut d'homme et se trouve rabaissé au rang de bête. À cette différence près toutefois que la bête ne rit pas, ne braille pas quand elle tue. Pour se nourrir.

Car, il ne faudrait tout de même pas l'oublier, ce qui distingue principalement l'homme de la bête, c'est son intelligence, sa sensibilité, sa capacité à être ému... et son rire dont on dit, fort justement, qu'il lui est propre.

Mais rassurons-nous, tout ceci n'est qu'histoire ancienne et les souvenirs qu'évoque Claude Seignolle remontent quand même à 1939, or nous savons bien évidemment que de telles péripéties n'ont plus cours aujourd'hui. D'autant que, en responsables soucieux de l'avenir de nos enfants, et même au-delà, nous avons, en créant cette belle et noble institution qu'est l'Europe, définitivement éradiqué un mal qui nous gâchait la vie depuis bien avant Vercingétorix. C'est assez dire à quel point le discret employé de bureau, le tourneur-fraiseur syndiqué et le fringant militant des jeunesses catholiques s'emmerdent quelque peu et dépriment en ce début de vingt et unième siècle tellement vertueux lorsque, bridés, frustrés par une réglementation par trop contraignante en période de chasse autorisée qui leur interdit, implicitement certes mais quand même, de donner libre cours à leurs pulsions créatrices en donnant l'assaut à une ferme isolée en Lozère ou en rasant au mortier un bourg du Jura sans même l'appui tactique des forces aéroportées, ils doivent se résigner au morne visionnage d'images aseptisées d'un conflit qui se déroule à des milliers de kilomètres de leur camp retranché.

Quelquefois, il leur arrive d'écraser un lièvre, un chat ou un hérisson en rentrant, de nuit, d'un repas d'anciens combattants, mais le cœur n'y est plus, la guerre n'est désormais que le bon souvenir d'un temps qui a disparu. Irrévocablement.

Là, ils rencontrent un groupe de trisomiques que, selon le témoignage de ces derniers, ils saluent aimablement

Il n'est pas anodin de savoir que les principales trisomies concernent les chromosomes 21, 13, 18, et 9. Les numéros 13 (syndrome de Patau) et 18 (syndrome d'Edwards) ne laissent pratiquement aucune chance de survie aux enfants qui en sont atteints mais il est important de noter qu'en raison de sa rareté la trisomie 13 est un cas d'étude particulièrement intéressant. La trisomie 9 (syndrome de Warkany) peut être mosaïque ou complète, dans le premier cas – et contrairement au second où elles sont totalement nulles – le sujet possède des chances de survie sensiblement égales à celles d'un sujet atteint de trisomie 21 (syndrome de Down), qui est le modèle le plus répandu. Il existe par ailleurs trois autres types de trisomie qui ne concernent que les chromosomes sexuels, à savoir le syndrome Triple X, le syndrome de Klinefelter (XXY) et le syndrome de Jacob (XYY).

Au vu des conclusions publiées par les différents chercheurs, nous sommes tenté de penser que le groupe de trisomiques rencontré par les personnages qu'évoque Marie-Hélène Clément devraient être de type 21 ou, sous toutes réserves en raison de la relative rareté de celui-ci et uniquement s'il est à caractère mosaïque, de type 9. Les numéros 13 et 18 étant exclus d'office puisque tout laisse croire que le groupe concerné était composé d'enfants ou d'adultes (cette précision n'est pas fournie par l'auteur) supposés viables, du moins jusqu'au jour où se situe la scène.

On peut néanmoins s'interroger sur la fiabilité du témoignage fourni par ce groupe d'individus puisque nous savons que la trisomie, quel qu'en soit le numéro, est une maladie qui peut affecter notablement les facultés intellectuelles du sujet qui en est atteint. Il semble d'autre part quelque peu étrange que ledit groupe, dont entre parenthèses nous ignorons de combien de sujets il est constitué, ne soit visiblement accompagné d'aucune autre personne qu'une religieuse (dont on sait le peu d'attachement que ces gens-là portent aux choses terrestres), adulte et en bonne santé, qui serait chargée de veiller sur chacun de ses membres et d'en garantir la sécurité. Interrogeons-nous longuement quant à la légèreté des parents de cette brochette de mongoliens qui se désintéressent visiblement du sort réservé au(x) fruit(s) de leur déraisonnable copulation.

Enfin, d'aucuns ne manqueront pas de s'étonner de la frivolité de ce couple qui abandonne sa voiture sur un parking pour se rendre à pied possiblement jusqu'à Port-Royal-des-Champs, où il n'y a depuis lurette strictement plus rien à voir, hormis quelques ruines, un musée ridicule et un pigeonnier.

Que l'on n'ait jamais retrouvé nulle trace de ces deux imbéciles ne milite pas en faveur de toute promenade pédestre, ô combien irresponsable, en dehors des agglomérations urbaines convenablement balisées.

**Une de mes particularités en tant qu'écrivain,
et une de mes difficultés,
c'est que je ne veux rien élaguer.
Je ne peux pas oublier que j'ai eu une raison,
une sensation, pour écrire cela,
et je ne veux pas couper, pour rien au monde**

S'il est une tradition tenace, vivace, coriace dans le domaine de la création (ou de ce qui prétend s'en réclamer) c'est bien celle qui affirme haut et fort qu'il faut faire simple, concis, épuré. Au nom de quoi, en littérature, le dogme exige de l'auteur qu'il passe l'essentiel de son temps à rogner, raccourcir, élaguer, supprimer. Autant dire que la phrase se doit d'être brève, que l'usage des adjectifs est formellement interdit et celui des parenthèses, tirets et crochets à proscrire vigoureusement.

Bien avant que ce ne fut le mot d'ordre des chefs d'entreprise en mal de compétitivité, le terme de dégraissage avait déjà valeur de doctrine parmi les adeptes de la concision. Voire de la circoncision.

Eugène Delacroix, dans son *Journal*, écrivait : *Il y a deux choses que l'expérience doit apprendre. La première c'est qu'il faut beaucoup corriger ; la seconde, c'est qu'il ne faut pas trop corriger.* J'ajoute que corriger n'est pas nécessairement supprimer et que relecture(s) et corrections sont en effet plus que nécessaires. Et à ce propos Montesquieu, dans ses *Cahiers*, notait : *Quand il suffit de corriger, il ne faut point ôter.* Il me semble donc tout à fait opportun de rappeler ici ce que Raymond Chandler, qui n'était pas, loin s'en faut, un petit auteur de romans de gare à intrigue vaguement policière, pensait de cette marotte – très contemporaine – de l'élagage que l'on devrait ne réserver qu'aux seuls arbres dits d'ornement.

Je n'ignore pas l'attention qu'apportait Raymond Carver à débarrasser ses nouvelles de tout ce qui ne lui paraissait pas indispensable, et j'aime ce qu'à écrit Raymond Carver, mais je dénie à quiconque le droit de faire du choix d'un seul la règle commune à tous les autres. La phrase devrait impérativement être courte. Pourquoi pas en effet, mais si tel auteur décide que la sienne sera longue et sera, libre à lui. Un certain Thomas Bernhard en a brillamment justifié l'usage.

Il n'y a pas si longtemps (cinquante ans quand même !) on enseignait dans les écoles d'art qu'en peinture les masses sombres devaient obligatoirement se situer dans le bas du tableau, ceci afin de l'asseoir. On a depuis aisément constaté qu'il était tout à fait possible de procéder autrement et que la toile n'en basculait pas pour autant. C'est l'une des découvertes que l'on doit à l'abstraction.

Je suis bien persuadé que, dans le cadre des fameux ateliers d'écriture qu'ils animent à l'intention d'une clientèle frustrée de n'avoir (peut-être) pas le talent de quelque Angot ou Nothomb, des écrivains qu'une ingrate non-gloire contraint à ce type de besogne "enseignent" à leurs charmantes élèves la nécessité de la phrase courte et la prohibition de l'adjectif afin que les charmantes sachent enfin que la littérature ce n'est pas n'importe quoi, qu'il existe des règles et que n'est pas Marc Lévy qui veut. Non mais !

Qu'au nom d'une tendance, forcément momentanée, quelques individus à la mode énoncent des diktats en matière d'écriture, pourquoi pas en effet, puisqu'il faut bien que ces gens-là trouvent le moyen d'exister d'une façon ou d'une autre. Que leur parole soit prise au sérieux est en revanche des plus regrettable car il se trouvera, hélas inévitablement, des lecteurs (plus ou moins innocents) pour gober leurs sornettes et ainsi croire que tout bon écrivain se reconnaît à ses phrases courtes privées du moindre adjectif.

Adolf Hitler ne soutenait-il pas que *le succès est le seul juge ici-bas de ce qui est bon et mauvais ?*

Être heureux, ce n'est pas bon signe, c'est que le malheur a manqué le coche, il arrivera par le suivant

On dira ce qu'on voudra, qu'il n'est par exemple pas sain du tout de regarder en arrière, qu'il faut vivre avec son temps le front nationalement tourné vers l'avenir. Sauf que jadis, ou même naguère pour les moins radicaux, on prenait le temps. Quiconque avait manqué le coche attendait le suivant, qui passerait le lendemain, ou la semaine suivante. Les horloges n'étaient pas électriques ou à piles, il fallait penser à les remonter afin d'éviter que le balancier ne suspende brusquement le temps, car le temps suspendu a une fâcheuse tendance à nuire au progrès. Je me suis laissé dire qu'il existe aujourd'hui des horloges atomiques, c'est dire si les choses se sont considérablement aggravées. Celle qui se trouve à Londres serait, dit-on, la plus précise au monde, offrant une marge d'erreur d'une seconde tous les cent trente-huit millions d'années, mais ce ne sont là que supputations de savants fous, personne n'a jamais pu vérifier.

Marcel Aymé, qui n'était pas un homme du futur (on le traitait volontiers d'anarchiste de droite, ce qui pousse encore aujourd'hui les anarchistes à sourire), est né dans le Jura et ce n'est qu'après ses vingt ans qu'il débarque à Paris où il découvrira, plus tard, le métro, les bus et tous ces moyens de transport collectif qui relèguent le coche d'antan au rang des antiquités.

Désormais, nul n'a de temps à perdre. Le pittoresque train à vapeur a laissé place au train à grande vitesse et quiconque veut voyager loin sans se soucier de ménager sa monture prend l'avion.

Fatalement, le malheur arrive plus rapidement.

Mais comme nous n'avons plus temps d'être heureux, personne ne s'en aperçoit.

Quand j'ai compris que l'art restait sans prise sur la réalité, j'ai éprouvé une cruelle déconvenue. Mais c'est ainsi

Il ne fait bien entendu aucun doute qu'il y eut, qu'il y a et qu'il y aura, aussi longtemps que l'homme n'aura pas réussi à réduire à néant ce qui lui permet de vivre, de braves gens pour croire, et professer, que l'art va sauver le monde. L'art ne sert strictement à rien, et sa seule vocation est d'être superbement inutile. Et c'est très bien comme ça et c'est tant mieux qu'il en soit ainsi. Je parle ici de tout ce que des personnes, éventuellement bien intentionnées, tiennent à regrouper confortablement sous le terme d'art. Qu'il soit beau, qu'il soit laid, qu'il soit magistral, étonnant, ridicule, inepte, abject, immonde ou tout bonnement d'une nullité confondante, l'art – s'il s'agit bien de cela – est totalement dépourvu de fonction.

Qu'ils aillent voir des expositions ou des films, qu'ils lisent des livres ou écoutent de la musique, et sans que nul critère de qualité ou de médiocrité n'entre en ligne de compte, les milliards d'individus qui grouillent un peu partout à la surface du globe n'ont jamais été, ne sont pas et ne seront jamais modifiés, transformés par ce qu'ils auront vu, lu ou entendu. Oh ! certes, il se produit parfois un court moment d'émotion durant lequel tel ou tel autre s'attendrit, s'enthousiasme, s'insurge, devient sensible et vivant, mais cela ne peut pas durer et cela ne dure pas. C'est que la vie ordinaire, quotidienne n'a rien à voir avec ces instantanés d'abandon, ces petits plaisirs ridicules qui font de cet homme, de cette femme, quelqu'un de tragiquement vulnérable que l'on a brutalement, ou délicatement, détourné de sa vraie vie.

Que l'art se prétende engagé politiquement, d'État ou révolutionnaire, religieux, mystique, patriotique, nationaliste, international, mondialiste ou planétaire (on peut tout oser !), indépendant ou même – comble du non-sens – libre, il cesse de facto d'être de l'art dès lors qu'il choisit ou accepte de servir. Si l'art est réellement libre, il ne sert personne, pas même une cause, aussi noble soit-elle.

Lorsque l'art sert quoi que ce soit c'est qu'il est fonctionnel, utilitaire, comme le sont les disciplines regroupées sous le qualificatif d'arts appliqués (ce qui n'exclut nullement le talent) ou encore l'architecture, considérée à tort comme un art majeur alors qu'il ne s'agit en vérité de rien d'autre que d'un art décoratif et/ou fonctionnel.

Que Raymond Carver ait été cruellement déçu en découvrant que l'art – quel qu'il soit, j'insiste – n'avait aucun pouvoir sur la vie telle que nous la vivons au quotidien n'est pas surprenant. C'est le contraire qui le serait. Si les artistes, au sens le plus largement ouvert du mot, avaient une quelconque influence sur la réalité la plus laide, la plus injuste, la plus monstrueuse, alors, et c'est une évidence, les hommes et les femmes de pouvoir auraient depuis longtemps mené à son terme l'extermination totale desdits artistes. Lesquels courent toujours...

Empoisonner les enfants, c'est cruel. Mais il faut bien en faire quelque chose

Il est exact que c'est là faire montre d'une attitude quelque peu cruelle, surtout de la part de parents dont on attend plus généralement qu'ils soient à l'écoute des problèmes et des frustrations de leurs enfants. Mais l'existence n'est pas tendre, y compris à l'égard des très jeunes générations et nous savons nous-même, aujourd'hui, ce que nous laissons en héritage à nos propres enfants, voire à nos petits-enfants s'ils ont un jour le temps de naître. C'est dire combien le sort des enfants des autres ne peut, à juste titre, que nous laisser indifférent.

Certains laissent entendre qu'empoisonner est lâche, c'est en effet peut-être le cas mais on empoisonne bien les rats, les souris et les loirs pour s'en débarrasser et nul n'y trouve à redire. Sans compter tout ce qu'on empoisonne sans même en être vraiment conscient. Par ailleurs, est-ce que les égorger, les éviscérer, les trucider à l'arme à feu, les pendre ou les noyer enfermés dans un sac de toile de jute comme on fait pour les chats est préférable ? Il est si facile de dénigrer sans cesse ce que font les autres. Dès lors qu'ils ne disposent pas de systèmes sophistiqués tels que la chaise électrique, il leur faut se débrouiller avec les moyens du bord. Et le poison en est un, qui ne coûte guère de surcroît.

Se pose maintenant la question de l'usage des enfants. Que faut-il en faire ? Jadis, on les envoyait dans les mines au motif que leur petite taille leur permettait d'aller creuser là où les adultes n'avaient pas accès, la chose est désormais interdite, du moins dans nos civilisations occidentales démocratiques et soucieuses de rentabilité car, ne nous leurrions point, l'enfant, même au-delà de six ans, demeure un peu chétif et devient de ce fait très rapidement improductif. Il faut donc le remplacer souvent, ce qui nuit à l'efficacité. Or, l'enfant privé de travail s'ennuie presque immédiatement et nul ne peut passer son temps, par ailleurs précieux, à lui raconter des histoires idiotes ou à lui chanter des chansons débiles. D'où cette initiative, courageuse et, malgré tout ce que l'on pourra en dire, douloureuse de les empoisonner. D'autant que c'est, en fin de compte, leur rendre service.

Daniil Harms demeure aujourd'hui encore en France *notoirement méconnu* (comme disait Vialatte de lui-même). Écrivain russe victime du stalinisme – il est mort en détention en 1942 –, Harms, né Iouvatshov, est un brillant virtuose de la forme courte et sa prose scintille de petits bijoux, souvent hilarants pour qui goûte son sens de la dérision et du tragique.

Sans lequel la vie pourrait bien n'être qu'un long fleuve tranquille, mortellement empoisonnant, comme aimaient à dire nos parents en nous gavant de petits pots de farine Jacquemaire.

Boire aux dames, c'est consacrer une absence réciproque, ce n'est pas boire à la sienne, sinon pour l'oublier, c'est boire aux autres

Bien sûr que c'est ainsi faire preuve d'un optimisme débordant, tellement débordant que c'en est quelque peu obscène, mais bon ! vous avez sans doute raison Jacques Busse, montrons-nous magnanime. Pour une fois. Pour une fois parce qu'une fois n'est pas coutume et qu'il ne faudrait surtout pas y prendre goût et replonger, sans même s'en apercevoir, dans un tel engourdissement de la lucidité et sombrer à corps perdu dans la confiture poisseuse des béatitudes imaginaires. Qui sont quand même bougrement délectables, soit dit en passant et sans doute au même titre qu'un bourgogne, fut-il d'une année médiocre.

Soit ! buvons aux dames qui nous resteront inconnues, c'est sans aucun doute ainsi leur garantir l'impunité, leur conserver toutes leurs chances de n'être jamais détestables, leur épargner d'être laides. Buvons à celle-ci, invisible, dont la voix grave et l'accent italien nous ont bercé pendant toute la durée d'un voyage entre Paris et Marseille, buvons à celle-là, croisée dans une librairie, qu'il eut fallu conseiller alors qu'elle hésitait entre une réédition de Louis Calaferte et un quelconque prix littéraire de l'année, buvons à cette autre dont nous n'aurons jamais connu autre chose que la nuque émouvante et cette grappe de cheveux blonds retenus par un peigne dans l'obscurité d'une salle de cinéma, buvons à ces deux-là, assises à une terrasse de café, qui offrent leurs jambes au soleil oblique d'une fin d'après-midi d'automne, buvons à toutes celles qui conserveront tout leur mystère, leur quant-à-soi sans avoir à trahir des promesses intenable, buvons parce que l'ivresse – même modeste – interdit la mise au point sur l'image de l'autre, là, en face, dans la glace de la salle de bain, avec sa gueule de pauvre type suffisamment floue pour qu'il soit quand même possible de s'endormir plus tranquillement qu'une bête.

Quels que soient l'heure, le jour, le mois, et même l'année quand elle compte double, c'est le réveil qu'il faut redouter. Toujours.

Un presbyte devrait surveiller de près sa prostate

La mise en garde de Maurice Roche ne doit évidemment pas inquiéter outre mesure tous les presbytes de la terre, en tout cas ceux qui auraient lu ou projettent de lire Maurice Roche. La presbytie n'entraîne pas nécessairement une hypertrophie prostatique mais il est en revanche vivement recommandé de consulter son ophtalmologiste habituel, ou n'importe quel ophtalmologiste qui pourrait éventuellement proposer une consultation dans un délai inférieur à six mois, afin de déterminer s'il est ou non souhaitable de changer de lunettes puisque, pour lire Maurice Roche, nul ne saurait se satisfaire d'une vue approximative et moins encore déficiente. Il va de soi que les myopes n'ont, quant à eux, nul souci à se faire pour ce qui concerne leurs lectures tandis que leur incapacité à voir plus loin que le bout de leur nez n'est pas sans conséquences au niveau de leur avenir plus ou moins immédiat.

Dès lors qu'il est équipé de lunettes capables de compenser avantageusement l'habitude qu'il a prise d'éloigner à bout de bras son journal quotidien pour en lire les gros titres, le presbyte ne peut pas pour autant déterminer lui-même s'il s'avère indispensable de pratiquer l'ablation des adénomes prostatiques ou, dans le pire des cas, de la prostate elle-même à laquelle il était malgré tout assez attaché, sans même au demeurant en avoir jamais pris pleinement conscience. Car il lui faut alors obtenir un rendez-vous auprès d'un urologue, au risque de devoir attendre la saison des pluies durant laquelle ces praticiens sont en principe rentrés des Maldives et pas encore partis à Gstaad.

Évidemment, il peut se faire que le diagnostic soit tellement réservé que le fin spécialiste choisisse de prévenir la famille, sans en informer le patient qui continue de croire qu'il fêtera le prochain Noël avec ses petits-enfants. Si nous évoquons ici les petits-enfants du cancéreux c'est qu'il en va de la prostate comme de la presbytie, ce sont principalement les vieillards qui en font les frais.

On voit par là que, même avec ses nouvelles lunettes, le prostatique a bien peu de chances de lire jamais Maurice Roche et qu'il vaut mieux, pour ce faire, commencer jeune.

Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps, et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes

Et comme le dit si justement, si simplement Étienne de La Boétie (qui n'avait alors que dix-huit ans), ce maître, qui n'est en rien supérieur à nul autre, ce maître décide de ce qui est bon ou mauvais pour les autres. On peut certes comprendre qu'à l'époque (1576) où parut ce *Discours de la servitude volontaire* les populations avaient admis, de gré ou de force, qu'il était vain de prétendre contester le pouvoir d'un seul homme, étant entendu que l'exercice de la monarchie s'apparentait en quelque sorte à une décision de droit divin au nom de quoi il y avait d'un côté les maîtres et de l'autre les esclaves, qu'il en était ainsi et en serait ainsi jusqu'à la fin des temps.

Mais La Boétie avait remarqué qu'il est quand même singulier qu'un seul homme puisse imposer ses quatre (et même davantage) volontés à des milliers d'autres sans que ceux-ci, pourtant fort nombreux, ne songent même à s'y opposer.

Soyez résolus à ne plus servir, et vous voilà libres, leur disait-il, mais personne n'osait relever la tête de crainte d'aller en prison ou même qu'on lui ôtât la vie. Personne n'avait, semble-t-il, envie d'être libre et chacun s'accommodait de son rôle de serviteur, quand bien même il lui fallait aller combattre un ennemi dont il ignorait ce qu'il aurait eu à lui reprocher, si l'occasion lui en avait été offerte.

La monarchie donc, pouvoir totalitaire par excellence. Que le monarque en question soit roi, empereur, führer, duc, petit père des peuples, sultan, ayatollah ou conducator (mille excuses à ceux dont j'aurais pu omettre la qualification) ne change strictement rien à l'affaire, il s'agit dans chaque cas d'une forme plus ou moins élaborée, plus ou moins extravagante de dictature.

C'était sans compter avec le génie des hommes pour qui l'exercice du pouvoir est une sorte de vocation, lesquels inventèrent une forme infiniment plus subtile de totalitarisme, la démocratie dont la trouvaille essentielle est de faire croire au "peuple", comme on dit, que c'est lui qui décide de la manière dont l'État doit être conduit. Le "peuple" en question s'imagine donc que, en plaçant un bulletin dans l'urne, il est le maître (c'est bien son tour, quand même !) de son destin.

Son esclavage, le voilà qui y consent, il l'approuve électoralement et cela change tout, forcément ! On voit par là toute l'ampleur du progrès accompli puisque le fameux "peuple" se mêle désormais de politique. Il choisit les hommes (ses semblables, croit-il) qui vont forger les lois par lesquelles ces heureux élus s'accorderont le droit de l'exploiter, de l'humilier, de le punir et ce sera bien évidemment avec son accord. Mais comme le "peuple" vit dans une démocratie, il en est tout ému. Et il en oublie complètement qu'il est encore plus nombreux qu'au bon temps de La Boétie et qu'il pourrait, s'il le voulait... Mais voilà, il semble bien qu'il ne veuille pas !

**Plus bête que les bêtes, plus moutonnier
que les moutons, l'électeur nomme son boucher
et choisit son bourgeois.
Il a fait des révolutions pour conquérir ce droit**

En son temps, de Gaulle traitait ses électeurs et les autres – pour qui il n'avait, sans discrimination aucune, que mépris – de veaux, tandis que guère plus tôt Pétain ne manquait pas de rappeler à ces mêmes veaux combien ils avaient la mémoire courte. On sait que le bétail ne cultive pas davantage que les positivistes au front résolument tourné vers demain, voire après-demain, le jardin potager aux souvenirs où croissent pourtant joliment les radis noirs, un peu piquants, de l'Histoire.

Évidemment que le constat effectué par Octave Mirbeau est cruel et que l'amère boulette est difficile à avaler mais quoi ! la démocratie a permis à l'homme français (pour autant qu'il puisse justifier de sa nationalité) et à la femme française (pour autant également... mais nettement plus tardivement) de choisir son boucher et celui qui le mangera. Et les ardents défenseurs de ce droit obtenu par la force ne manquent jamais de rafraîchir notre mémoire (tellement prompte à l'oubli) en nous signalant que ce privilège justifie à lui seul que l'on s'en aille, le jour dit, plébisciter – dans l'allégresse ou la résignation, selon la vigueur de notre crédulité – telle ou telle autre crapule et lui permettre de jouir, à son tour, des pouvoirs qui lui seront conférés et de ceux qu'elle s'octroiera au gré de sa fantaisie mais surtout de ses appétits.

Car la femme et l'homme français sont désormais très attachés à cet autre pouvoir – assez factice, celui-là et nettement moins rémunérateur – grâce auquel ils sont persuadés qu'en glissant une enveloppe dans une boîte transparente ils vont peut-être faire partie, si la chance est de leur côté (un peu comme quand ils jouent au Loto), des cinquante et un pour cent qui feront mordre la poussière aux quarante-neuf du camp adverse. Ce pourrait être charmant, voire attendrissant, ce n'est que consternant.

En 1928, le journaliste Louis Latzarus écrivait : *La politique est l'art de faire croire au peuple qu'il gouverne*. Quatre-vingts ans plus tard, sa croyance demeure vigoureuse, même si l'on constate un réel et salutaire essoufflement. Peut-être qu'à force d'avoir été tant de fois roulé dans la farine, le bon "peuple" finit par réaliser qu'en cuisine c'est le chef, et non le filet de merlu, qui dresse la carte.

Ce droit à donner son avis, aussi fièrement et vigoureusement qu'il ait été acquis, n'est qu'un leurre. Lorsque l'on interroge le "peuple" et que sa réponse n'est pas conforme à celle que l'on attendait, le mieux est encore de ne tenir aucun compte de ladite réponse.

Il y a, nous dit-on, des limites à tout. Y compris à la démocratie ?

Après avoir été simplement un alcoolique, voilà que j'étais maintenant incapable d'être autre chose

Il existe une image folklorique, qui amuse et séduit, de l'écrivain alcoolique qu'un certain nombre d'ivrognes notoires et conjointement auteurs célèbres ont rendu extrêmement populaire. D'Ernest Hemingway à Charles Bukowski, en passant par Malcolm Lowry, la liste est longue et brillamment illustrée. Elle est d'ailleurs assez comparable à celle que l'on s'est délecté de dresser concernant les musiciens de jazz drogués, lesquels ne s'interdisaient pas pour autant d'être alcooliques.

L'avantage qu'il y a avec l'écrivain alcoolique, par rapport au non-écrivain alcoolique, c'est le degré élevé de lucidité qu'il est capable d'atteindre et la faculté dont jouissent quelques-uns des meilleurs spécimens d'en tirer une nouvelle, voire un roman.

Je ne connais pas d'autoportrait d'un écrivain alcoolique plus cruel et pathétique que celui que s'est confectionné Jim Thompson dans cette petite nouvelle intitulée *Un alcoolique se regarde*, un des nombreux textes demeurés inédits à la mort de l'auteur. Je n'ignore pas que de vifs esprits – bien intentionnés, cela va de soi – se sont empressés de dénoncer l'inadmissible exhibitionnisme, la complaisance éhontée d'un individu qui tire de sa propre expérience matière à racoler le lecteur. Que de belles et nobles personnes répugnent à dire *je* quand ce n'est pas pour glorifier la personne humaine, cela peut sans doute se concevoir mais, étant donné que la personne humaine mérite plus que rarement d'être glorifiée, il conviendrait alors de n'autoriser à s'exprimer que les très subtils enchanteurs enchantés dont l'œuvre ô combien admirable clapote mollement sur les fonds baptismaux de l'église Saint-Sulpice (je pense ici à un certain Bobin dont la prose épanouie continue d'émerveiller les adorateurs et surtout adoratrices de sa très vertueuse nullité). Lesquel(le)s oublient peut-être un peu trop souvent, ainsi qu'on leur a pourtant appris, de tendre la main au pauvre pêcheur... Et se retrouvent soudain tout bouleversé(e)s, mais si mais si, de découvrir que *...l'amour donné un jour, c'est pour toujours qu'il est donné*. J'ajoute que tout écrivain, et tout artiste donc, qui choisit l'esquive et se résigne à, ou choisit de ne surtout pas parler de lui-même, ne doit pas avoir grand-chose de bien intéressant à nous raconter.

J'étais un romancier, maintenant. On allait se presser pour sortir mon livre au début du printemps. Les studios d'Hollywood viendraient frapper à ma porte dès qu'ils verraient la première épreuve.

Avant de retourner en Californie, évidemment, il fallait bien que je fête mon triomphe. J'ai fait trois ou quatre bars sur le chemin de ma chambre.

J'ai également acheté une bouteille d'un demi-litre de whisky pour prendre quelques verres avant le dîner.

L'heure du dîner est arrivée, la bouteille était vide et j'étais incapable d'avalier quoi que ce soit. J'ai acheté une bouteille de trois-quarts de litre et je l'ai presque vidée avant de m'endormir.

Reconnaissons au moins la pertinence de l'intention qui veut qu'une bonne nouvelle, ça s'arrose...

Tous les mots doivent être obligatoires

Oui, je suis absolument totalement d'accord avec Daniil Harms, tous les mots sans aucune exception doivent être restitués à leurs propriétaires, hommes, femmes et enfants, et même les vieillards pourquoi pas, depuis trop longtemps déjà privés, amputés de leur bien patrimonial le plus précieux, tous les mots disons-nous, y compris dans un premier temps, mais sans tarder pour autant, asclépiade, bilharziose, chiropographique, déhiscent, ectropion, fidéicommiss, grènetis, hirudinées, inchoatif, jargonaphasie, kératocône, litispendance, morganaïque, nictitation, ouaouaron, percnoptère, quebracho, ripuaire, sélaginelle, tautomère, uxorilocal, viscacha, wyandotte, ximénie, ytterbium, zeuzère.

Et que l'on ne vienne point, sous quelque prétexte fallacieux, prétendre maintenir dans l'obscurité délétère ces mots somptueux, magnifiques dont il est infiniment regrettable qu'ils fussent jusqu'ici comme interdits de séjour dans le langage courant de l'homme de la rue qui s'en va, par un clair matin de novembre, faire provision de médicaments et de papier toilette en prévision d'un hiver qui s'annonce particulièrement rude pour les personnes que l'on dit âgées, menacées par tous les maux de la Terre dont l'oubli des mots n'est, hélas, précisément pas le moindre. Invoquer la difficulté d'usage, de prononciation ou je ne sais quel autre argument imbécile n'est pas autre chose qu'une nouvelle tentative visant à dépouiller de son savoir ancestral l'humanité tout entière et plus particulièrement les peuplades du Poitou septentrional déjà précédemment sévèrement touchées par le phylloxéra et la grippe cambodgienne.

Tous les mots doivent être obligatoires et c'est aux hommes et aux femmes de lettres de donner l'exemple en adoptant enfin une autre attitude que celle affichée jusqu'ici non sans une certaine arrogance. Parce qu'il est en effet plus rapide, plus facile et donc plus immédiatement rentable de limiter son vocabulaire à une petite soixantaine de mots particulièrement courants dont même un agrégé d'histoire de l'art ne connaît pas toujours le sens exact, nos élites contribuent à l'appauvrissement intellectuel des populations aussi bien urbaines que rurales. Pas un seul de nos distingués chercheurs légiond'honorés ne sait aujourd'hui le sens du mot mendélévium ni même comment cela s'écrit ou se prononce, pas une seule de nos vénérables sages-femmes ménopausées n'est capable de traduire à l'intention de son obstétricien tout engorgé de félicitations hyperboliques à destination de son amorphe parturiente la signification du mot relevailles.

Les mots ne veulent plus rien dire, on les ignore. Seuls les chiffres comptent désormais, et pas pour du beurre.

Ma peau était moite et j'avais dans la bouche le goût brun foncé d'un gant de mécanicien

Il arrive quelquefois que des personnes extrêmement compétentes, des professionnels de la profession comme disait en des temps nouvellement vagues un cinéaste tellement dans le vent qu'il en fut quelque peu déplumé, il arrive donc que ces personnes hautement pointues en la matière déclarent solennellement et en présence de doctes admirateurs que tel recueil, tel film voire telle œuvre de plasticien notoire sont empreints d'une poésie particulièrement... poétique. Pourquoi pas en effet, qui veut trouver de la poésie dans un abattoir en trouvera à coup sûr puisque nul ne sait précisément, exactement ce que c'est donc que la poésie. On a longtemps cru qu'un poète c'était un individu bizarre, envoppé dans une cape, un grand chapeau sur la tête et une écharpe longue, très longue, négligemment (pas tant que ça d'ailleurs) jetée par-dessus l'épaule. Le bonhomme était, à l'instar de l'artiste peintre, tuberculeux (on disait plutôt phytysique, qui sonne plus joliment) et maudit car aux âmes bien nées la gloire ne saurait être que posthume, et il lisait, devant un public acquis d'avance puisque rare, des vers dont l'écriture lui avait déchiré le cœur, tout là-haut dans sa mansarde glaciale où sa muse l'attendait en lui tricotant des chaussettes pure laine mélangée coton.

Là-dessus, débarque un type qui se faisait appeler Paul Éluard (physiquement pas du tout le genre décrit plus haut mais plutôt tendance employé du gaz) et qui déclare que *la poésie doit être faite par tous. Non par un*. Et donc, fatalement, tout le monde s'y met. On trouve des poètes dans tous les coins, y compris là où nul n'avait eu l'idée d'imaginer qu'il en poussât. Tout un chacun poétise à tour de bras, les éditeurs (spécialisés, bien entendu) plaquettent à mort et tout ce joli monde se retrouve et boit des coups ensemble à l'occasion de journées, de foires, de marchés, de colloques, symposiums et autres séminaires où la poésie est faite plus ou moins par tous et achetée par seulement quelques-uns.

Si bien que, adeptes des symposiums et séminaires mis à part, nul ne sait, encore aujourd'hui et alors même que l'homme a marché sur la lune (amie des poètes d'antan) sans prendre les patins, à quoi l'on reconnaît sans le moindre risque d'erreur que l'on se trouve en présence de vraie de vraie poésie authentique. Certes, des noms circulent, mais dans les banques également et cela ne prouve nullement qu'il s'agisse bien de poètes garantis et de poésie certifiée.

Je ne crois pas que Maurice Raphaël ait jamais obtenu son diplôme de poète (peut-être qu'il n'a même pas fait les études idoines), d'autant qu'il a eu le mauvais goût d'écrire des romans et, ce qui est plus rhédibitoire encore, des romans que l'on peut qualifier de noirs, le commun les adjectivant péjorativement de l'épithète policiers. Or, il se trouve qu'il y a de ça de longues années j'avais relevé dans un livre dudit Maurice Raphaël cette phrase que j'avais trouvée superbe, tout en me demandant alors si, par hasard, ce ne sera pas un peu ça la poésie. Et je crois que oui, n'en déplaise...

Il vaut mieux qu'il y ait beaucoup de dupes que beaucoup de fripons

Mais dites-moi, Joseph Joubert, et s'il n'y avait autant de fripons que parce qu'il y a beaucoup de dupes, tout ne serait-il pas d'une logique imperturbable ? Et dès lors, faut-il se réjouir qu'il y ait autant de dupes puisque, à l'évidence, le nombre de fripons augmente à proportion de ce que celui des dupes s'accroît. Évidemment ce n'est qu'une hypothèse de travail mais, supprimons les dupes... et les fripons cesseront d'exister.

Cela ressemble d'ailleurs à s'y méprendre à un autre cas de figure, remplaçons dupes par pauvres et fripons par riches et nous pourrions rapidement constater que, sans les pauvres, les riches n'ont aucune légitimité. Pas même une minuscule raison de vivre et de se reproduire. L'ennui aurait vite fait de les terrasser.

Il est maintenant nécessaire d'ouvrir une parenthèse afin de bien préciser un point de sémantique qui nous semble capital avant que d'entrer de plain-pied dans le champ métaphysique proprement dit, pour parler comme le camarade Bourdieu. Les académiciens ont eux-mêmes admis l'existence de la friponne, version féminine du fripon. Pour ce qui concerne le mot dupe, force est de reconnaître qu'il n'existe qu'au féminin, la dupe pouvant néanmoins être mâle. Certes, il y a là une ambiguïté bien embarrassante mais nous sommes contraints de devoir faire avec. D'autant que, et nous le vérifierons plus loin, le pauvre est ouvert aux deux sexes, au même titre que le riche ou la crapule, qui peut être indifféremment mâle ou femelle.

La dupe et le pauvre (ce sont en général les mêmes puisque la dupe ne peut en aucun cas être riche, il - ou elle - n'en est pas capable) ont été inventés pour que les fripons et les riches (ce sont en général les mêmes puisque le riche ne peut être riche que parce qu'il est d'abord fripon) puissent jouir de leur supériorité.

Ce qui fait toute la saveur de notre époque par rapport à celle où vécut Joseph Joubert réside dans la disparition du fripon et son remplacement par la crapule, dont le pouvoir de nuisance est tellement supérieur que nombre d'individus plutôt perspicaces tentent régulièrement de passer du statut de dupe à celui de crapule. La conversion est difficile, car il faut pour y parvenir posséder dès avant la naissance du projet de solides prédispositions qui font que la dupe n'est, en pareil cas, pas véritablement dupe. La dupe authentique, certifiée de souche, n'est absolument pas en mesure d'ambitionner devenir un jour fripon, et moins encore crapule. Cela ne lui vient pas à l'esprit, si j'ose dire. La dupe garantie sur facture est ce que l'on nomme vulgairement un con (ou une conne), c'est assez dire qu'il n'y a rien à attendre de lui (ou d'elle) en termes de réflexion qui puisse déboucher sur une reconversion. Réciproquement, on n'a jamais vu un fripon devenir, même malgré lui, une dupe. Génétiquement, pourrait-on dire, la chose est impossible.

La quantité de dupes, ou de cons selon que l'on se cache ou non derrière son petit doigt, ne cesse de grossir tandis que le nombre de fripons de son côté s'étoffe et acquiert une belle ampleur, surtout depuis la mutation du fripon en crapule.

On voit par là que l'avenir n'est pas rose pour les dupes et qu'il est de beaucoup préférable de naître fripon, ou crapule si l'on veut vivre avec son temps.

Après tout, si un jour je ne dois plus voir, je le verrai bien ; j'en ai vu d'autres...

À partir d'un certain âge, mais plus cruellement encore à partir d'un âge certain, nous devons porter des lunettes pour, ensuite, périodiquement en changer au profit (surtout celui des fabricants) de plus efficaces. Porter des lunettes pour voir de près, pour voir de loin, jusqu'au moment où il devient préférable – raisonnable, diront les sages – de rester dans son fauteuil (peut-être roulant) à baver sur son peignoir en pilou, gris ou beige parce qu'on y voit moins les taches.

Mais il ne faut pas voir (c'est le cas de le dire) dans le fait de devenir plus ou moins aveugle – penser à remplacer par malvoyant ou non-voyant afin de ne pas humilier inutilement, car il faut se réserver pour les grandes occasions le plaisir ô combien suave et délicatement chrétien d'humilier utilement – que l'aspect négatif. Lorsqu'on est myope, on peut sans complexe se permettre de ne pas reconnaître une personne qui circule sur le trottoir d'en face et que l'on préfère éviter. Le presbyte, quant à lui, a le pouvoir de déclarer – certes, à qui veut bien l'entendre – qu'il ne parvient pas à lire le mode d'emploi et les contre-indications d'un médicament figurant en jaune sur le fond beige de l'emballage et en caractères aussi minuscules que les conditions générales inscrites au dos d'un contrat d'assurance. C'est là un plaisir un peu dérisoire, et qui peut conduire, dans certains cas et plus vite que prévu, au trépas – accidentel, bien entendu – du vieillard cacochyme obstinément accroché à son magot.

Aveugle, c'est une tout autre affaire. Avec une canne blanche, tout est permis. Non sans risque, cela va de soi, c'est quand même s'offrir de bien belles joies que de traverser, en dehors des passages prévus à cet effet, une avenue ou un boulevard à une heure de grande circulation. On peut bien sûr aussi distribuer des coups de canne dans les jambes des passants qui baguenaudent sur les trottoirs. On peut, malencontreusement, renverser intégralement sur les genoux d'un couple de touristes, russes par exemple, tout ce qui occupe la surface d'une table de bistrot installée en terrasse. Il n'est pas interdit non plus, lorsqu'on est invité à dîner chez des amis très chers, de confondre la porte des toilettes et celle du réfrigérateur, mais c'est un divertissement que l'on ne peut, généralement, s'offrir qu'une seule fois en raison de la méfiance qu'il suscite à l'avenir.

On le voit (décidément !), perdre la vue n'a pas que des inconvénients, principalement pour qui sait se montrer imaginatif et un rien facétieux. Évidemment, il existe dans la corporation des handicapés de détestables grincheux, des jamais contents chroniques, des atrabilaires, des caractériels qui n'ont aucun sens de l'humour, pour qui l'existence n'est pas une fête de tous les jours, des pessimistes que rien jamais n'amuse et qui ne manquent pas une occasion de rappeler à leur entourage qu'une émission de télévision sans l'image ce n'est rien de plus que de la T.S.F.

L'homme, moderne particulièrement, veut voir, tout voir. Persuadé que voir c'est savoir, il s'imagine ne rien ignorer de la théorie de la relativité depuis qu'il a vu, dans un téléfilm, Albert Einstein jeune interprété par le fils aîné de Raymond Poulidor.

Tandis que Maurice Roche, visiblement, s'en fout, soutient qu'il sera toujours temps de voir. Et ricane. Une telle sérénité impressionne, on se dit que, lorsqu'il voyait encore parfaitement, il a dû lire dans les *Pensées* de Joseph Joubert : *Ferme les yeux et tu verras*. Voilà qui est foutrement rassurant.

Il ne fait aucun doute qu'il existe un monde invisible. Mais on peut se demander à quelle distance il se trouve du centre ville et jusqu'à quelle heure il est ouvert

Depuis que Herbert George Wells et ses collègues de bureau ont décidé de nous raconter des histoires à dormir debout sur l'au-delà transplanétaire, quelques gros malins se sont dits qu'il y avait là un bon filon à exploiter, susceptible de générer des profits grassouilleux. Le départ de la course vers l'inconnu fut rapidement donné et chacun, bricolant dans son coin, s'efforçait d'être le premier qui s'en irait découvrir toute la vérité sur l'existence des petits hommes verts, ou bleus, ou rouges.

Le 30 octobre 1938, un certain Orson Welles réussit à faire croire à une grande partie des Américains qui écoutaient la T.S.F. que les Martiens avaient débarqué et osaient fouler le sol de l'amère patrie. On a, depuis, transposé ce fantasme en images animées, bientôt en Technicolor puis désormais de synthèse et/ou en 3D avec son Dolby Surround. Nous sommes passés de l'imaginaire au virtuel. À une dizaine d'euros la place.

Tandis que le cinéma n'en finit d'aller voir ailleurs s'il y a quelqu'un qui y est, les savants fous continuent de bidouiller des vaisseaux spatiaux pour vérifier si, par hasard, tout ce qu'on nous raconte ça n'existerait pas pour de vrai. On s'interroge sur le fameux trou noir et les maniaques du télescope tout électronique découvrent tous les trois ou quatre jours une nouvelle planète qu'ils baptisent illico d'un nom ridicule.

Du coup, le monde invisible ne l'est plus vraiment. Et les poètes passent pour des andouilles avec leurs histoires d'amour au clair de lune sous un ciel étoilé que sillonnent, au même rythme que les métros de la ligne Vincennes-Neuilly aux heures de pointe, Boeing 787 et Airbus A350. Sans compter la multitude de satellites et autres déchets abandonnés qui tournent inlassablement, comme les manèges de la Foire du Trône pendant les mois d'avril et mai.

Que Woody Allen patiente encore un peu, plusieurs projets sont à l'étude qui devraient se concrétiser très rapidement. À l'instar des autres parcs d'attractions, le Monde Invisible ouvrira prochainement ses portes à la périphérie des grandes capitales internationales. Ouvert jour et nuit sept jours sur sept, trois cent soixante-cinq jours par an et trois cent soixante-six les années bissextiles, le Monde Invisible sera bientôt visible, sans lunettes anaglyphes polarisées passives et, moyennant l'achat d'un pass dont le prix ne devrait pas dépasser les trois mille yuans, le visiteur pourra y admirer un certain nombre de tableaux vivants parmi lesquels figureront principalement, nous assure-t-on, le Bonheur, la Liberté, la Justice, l'Amour (sous réserve de l'obtention de l'accord des associations de parents d'élèves) et le Droit à conduire en état d'ivresse, qui serait distinct – ce que l'on comprend mal – de ceux de la liberté et de la justice.

Les grands studios hollywoodiens songeraient déjà à une reconversion dans le secteur de l'agro-alimentaire.

Tant qu'on y va au couteau, c'est qu'il reste de l'amour

Rien n'est en effet pire, plus méprisant que l'indifférence. Une certaine violence dans les rapports qui unissent un couple ne démontre-t-elle pas qu'il existe encore, à l'évidence, une volonté de communiquer, d'échanger qui est, qu'on le veuille ou non, le témoignage manifeste d'un intérêt pour l'autre.

En examinant avec attention le comportement humain on observe assez couramment chez la plupart des sujets une facilité à s'abstraire, à prendre leurs distances vis-à-vis d'un événement ou d'une situation dont on sent bien qu'ils ne souhaitent pas que cela les concerne.

Lorsqu'un homme – ou une femme – croise sur le chemin qui le conduit, par exemple, chez son psychanalyste un individu de sexe indéterminé occupé à agoniser sur le trottoir, il n'éprouve à aucun moment le besoin de lui demander, ne serait-ce que pour rire de l'imbécilité prévisible de la réponse, s'il va bien. Il – ou elle – marque ainsi son indifférence à l'égard d'une personne, pourtant encore partiellement vivante, avec qui il n'a jamais entretenu de lien particulier et pour qui il n'a donc aucune raison de se soucier de ce qui va vraisemblablement lui arriver dans les quelques minutes qui suivront cette ébauche de rencontre.

On imagine sans peine le désarroi de ce même homme – ou de cette même femme, car il convient de ne surtout point prêter le flanc à la moindre accusation de sexisme – face à l'indifférence désobligeante, car cela est fort désobligeant, de sa partenaire habituelle qui le découvre au lit avec la sœur d'icelle. L'indifférence est une insulte, elle écarte délibérément toute tentative de discussion, voire de compréhension, elle décourage instantanément chez l'autre toute tentative de fourberie, elle le nie.

On ne peut qu'admirer et saluer bien bas le courage, la détermination de quiconque ose le crime passionnel, au risque de se voir probablement accusé de tous les maux alors qu'il n'a fait que dévoiler la force et la grandeur de son amour. Que n'aurait-on pas dit s'il avait passé outre son légitime ressentiment pour étaler ensuite de la plus obscène manière son insolente indifférence en allant au cinéma ou en changeant instantanément de voiture. Quel eut été le désappointement de l'autre, constatant que l'on fait aussi peu de cas de sa personne, quelle douleur aurait alors envahi tout son être face à ce qui est pire que du mépris.

Il est réconfortant de constater qu'il existe encore aujourd'hui des personnes capables d'une aussi belle et noble intégrité que Norman Mailer, capables de s'engager pleinement, totalement, avec passion alors qu'il est si facile et si courant de s'abandonner à la complaisance, au compromis mou, à la lâcheté pour tout dire.

D'autant que, contrairement à l'emploi de la mine anti-personnel, l'usage du couteau est une preuve d'amour supplémentaire dans la mesure où il respecte le face à face de l'ultime corps à corps, l'implication de chacun dans une œuvre commune et à jamais unique.

Le monde appartient à ceux qui ne ressentent rien. La condition essentielle pour être un homme pratique, c'est l'absence de sensibilité

Heureusement, la nature est bien faite et les hommes pratiques sont les moins nombreux. Faute de quoi, leur vie serait un enfer puisque le monde ne serait pas assez vaste pour que tous, multitude vibrionnante, y puissent s'épanouir avec efficacité. Je suis certain que Fernando Pessoa en avait pleinement conscience et qu'il avait parfaitement compris que dans le cas où le rapport des forces serait inversé la quantité de doux rêveurs, fragiles, émotionnellement instables, s'avèrerait insuffisante pour en permettre une exploitation réellement profitable.

Les chefs n'accèdent à cette distinction qu'en raison de la maîtrise absolue d'éventuelles tendances, aussi faibles soient-elles, à l'empathie. Quelques cas, que nous qualifierons de mineurs, ont été observés ici ou là qui ont trouvé rapidement une solution qui soit satisfaisante pour la famille.

Car il est proprement impensable qu'un chef, aussi petit soit-il, s'abandonne, ne fut-ce qu'un court instant, à de regrettables penchants vaguement altruistes pouvant le conduire à commettre des actes que la morale (nous parlons ici de celle qui guide le pouvoir) ne peut que réprimer. Et réprimer. Il va de soi que diriger, gouverner est impossible à quiconque risque de se laisser corrompre par la tendresse, la compassion ou n'importe quelle sorte de sentimentalisme ridicule. Ridicule et dangereux.

Imaginons un instant le pire. Un chef de haut niveau – comme il y a des sportifs semblablement distingués – se laisse surprendre à pleurnicher comme une fillette de douze ans alors qu'il est en train de regarder une version remasterisée de *Bambi* sur son ordinateur de poche. Sa secrétaire, qui s'est introduite (indûment, cela va de soi) dans son bureau à ce moment comme l'aurait fait n'importe quel petit subalterne de rien du tout qui aurait tout oublié des consignes de sécurité et de leurs conséquences, sa secrétaire est instantanément et définitivement exclue de l'entreprise car ce serait mettre en péril tout l'édifice que vienne à circuler au sein de la hiérarchie une rumeur selon laquelle un chef de haut niveau pourrait se laisser aller à de semblables accès de faiblesse.

Pourquoi pas, dans ces conditions, avoir l'idée saugrenue de demander au garçon d'ascenseur des nouvelles de sa vieille mère cancéreuse. Ou irait-on ?

Le monde appartient – et ne continuera d'appartenir – aux hommes pratiques qu'aussi longtemps que ceux-ci sauront se tenir à l'écart du moindre relâchement, de la plus minuscule tentative d'attendrissement. L'émotion tue le pouvoir et ne pas en tenir compte c'est s'exposer au communisme... Au moins.

Faut-il réagir contre la paresse des voies ferrées entre deux passages de trains ?

C'est en effet inadmissible, inconcevable et bien peu à l'image de ce siècle dynamique que semblable désinvolture soit pareillement tolérée. On constate, ici encore, une volonté délibérée d'en faire le moins possible, de se limiter strictement au cahier des charges et aux termes du contrat sans même se poser la question de savoir s'il ne serait pas possible, souhaitable et utile à la communauté de s'occuper à quelque tâche, certes annexe mais nécessaire néanmoins plutôt que de rester là à bâiller aux corneilles, à préférer l'inertie dégoûtante et à se vautrer ainsi dans la paresse.

On voit bien que cet esprit rebelle, foncièrement anarchiste, envahit doucement et contamine de manière, semble-t-il, inéluctable les différents secteurs de la société. Prenons par exemple les bovidés, et plus particulièrement les vaches puisque, une fois que le bœuf a donné sa viande on ne peut exiger de lui qu'il la donne une seconde, puis une troisième fois. Prenons donc les vaches, qui fournissent plus ou moins volontiers leur vingt à trente litres de lait en deux traites quotidiennes, une le matin et la seconde en fin de journée. Tout cela est bel et bon mais, entre ces deux moments où elle se rend utile, que fait la vache ? Rien. Elle broute, se promène un peu si elle est en liberté conditionnelle, rumine, rêve éventuellement au taureau, compte les trains qui passent (quand elle a la chance de résider à proximité d'une ligne de chemin de fer) et fait la sieste. Autant dire qu'elle est, la plupart du temps, résolument improductive, ce qui ne constitue pas le moins du monde un exemple à donner aux jeunes générations qui ont déjà suffisamment tendance à opter pour le moindre effort.

Observons, a contrario, le cas des feux de circulation. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ils passent du vert à l'orange puis au rouge et recommencent, inlassablement. Il arrive que, pour des raisons particulières qu'il ne nous appartient pas d'examiner, on ait décidé de les programmer de telle façon qu'ils clignotent à l'orange en continu, eh bien que font-ils ? Ils clignotent à l'orange en continu, sans exiger syndicalement une petite pause pour fumer une cigarette (dont nous savons maintenant la dangerosité) et combattre un prétendu stress. Sans invoquer une quelconque pénibilité à des fins de retraite anticipée à taux plein. On croit rêver !

Que monsieur Marcel Duchamp s'interroge à propos de l'attitude entachée de laxisme qu'affichent les autorités compétentes à l'égard des voies ferrées nous semble parfaitement légitime. Est-ce que l'on voit nos rivières et a fortiori nos fleuves décider de ne couler que toutes les deux heures ou seulement un jour sur trois ? Prenons le soleil, la lune, les étoiles, on dit un peu stupidement qu'ils se couchent, mais c'est faux. Ils s'absentent temporairement pour aller briller ailleurs. Vingt-quatre heures sur la brèche, sans vacances d'été, d'hiver, de Pâques, sans congés de maladie ou de maternité, sans RTT ni trente-cinq heures...

Alors, pourquoi faudrait-il accepter un tel laisser-aller de la part des voies ferrées sous le fallacieux prétexte qu'elles ne rentrent jamais à la maison, qu'elles passent toute leur foutue vie sur leur lieu de travail ?

Ne serions-nous point en train de nous laisser submerger par le corporatisme et le droit-de-l'hommisme le plus abusif tandis que s'étend, tel un drap de bain posé sur mon stylo à plume en or à jamais perdu dans le sable de la plage de Deauville, l'ombre tentaculaire de l'hydre rouge et noire de la chienlit. Je me le demande.

Là où ça sent la merde, ça sent l'être

Eh oui, c'est ainsi, il nous faut nous y accoutumer, l'être pue. On le voit bien – et on le sent encore davantage – là où l'être est, ça schlingue ! Et si, non content d'être, l'être hait, eh bien ça schlingue encore plus que davantage. Et tout cela est bien naturel, car l'être, surtout l'humain, n'est rien d'autre qu'un organisme qu'il faut nourrir, qui digère et produit des déchets, lesquels, comme tous les déchets – sauf les nucléaires, n'est-ce pas – ne sentent pas très bon (j'ai une passion pour les euphémismes). Le révérend-père Riquet ne disait-il pas, trois jours après avoir débarqué au cœur des vertes montagnes de Mauthausen, *putaing cong !* (bien qu'il fut parisien) *j'aurais dû penser à emporter mon déodorant !* À moins que ce ne fut Jean-Paul Sartre tandis qu'il griffonnait *L'Être et le Néant*.

Blague à part, quiconque a voyagé en métro (surtout à l'époque terrible des troisièmes classes) à l'heure où les pauvres voyagent, eux aussi, ne peut ignorer combien l'être, dès lors qu'il s'agglomère, trognote sévèrement. Le poète (Lamartine, pour qui a quitté l'école après le C.P.) a écrit *Un seul être vous manque et tout est dépeuplé*, oui, peut-être, mais c'est surtout que, si ça ne sent pas meilleur ça sent moins mauvais. C'est mathématique. Plus on est d'êtres, plus ça empeste.

L'être vivant pue, mais mort il ne pue pas moins, bien au contraire, c'est en tout cas l'avis des croque-morts (un bien curieux métier, soit dit en passant) et des nécrophiles, qui sont un peu leurs confrères en quelque sorte. Je me souviens de l'enterrement d'un vieillard, au demeurant charmant et discret tant qu'il était vivant, mortellement décédé depuis plus de quinze jours selon l'officier diplômé de la police judiciaire qui l'avait découvert sur dénonciation de son voisin de palier, plus dérangé par l'odeur que par le bruit, évidemment. Et c'est vrai que cela sentait assez mauvais dès le rez-de-chaussée, alors que le cadavre habitait au sixième étage.

En résumé, on peut, sans crainte de beaucoup se tromper, souscrire à cet apophtegme d'Antonin Artaud selon lequel quand ça sent l'une, ça sent l'autre. Chacun aura à cœur, ou non, d'en vérifier par lui-même la pertinence en s'en allant humer, ici ou là, à droite ou à gauche, de bas en haut ou de haut en bas, avec toute la discrétion qui s'impose car il faut savoir se garder de toute indécatesse, l'essence de l'être dans toute sa complexité.

Après tout, depuis toujours semble-t-il, les chiens eux-mêmes ont pris l'habitude de se reniffler réciproquement l'anus. Que d'aucuns répugnent à s'y soumettre ne doit nullement empêcher les autres d'y prendre plaisir.

Les amis font toujours plaisir, si ce n'est pas quand ils arrivent, c'est quand ils partent

Il est naturel que l'être humain recherche la présence et l'affection d'un certain nombre de personnes avec lesquelles il se sent quelques affinités. Le plus souvent, au début, on parle de relations et puis, parfois, au bout de quelque temps car les sentiments exigent patience et respect de l'autre, les relations se transforment en amis. La mayonnaise, comme on dit un peu trivialement, ne prend pas obligatoirement. On déjeune, on dîne ensemble, quelquefois même on part en vacances, toujours ensemble, et il peut même se faire que, en toute discrétion bien sûr mais tout finit par se savoir, la femme de l'un soit soudainement et irrésistiblement envahie de pulsions sexuelles en direction du mari de l'autre. En semblable circonstance il est coutumier de déclarer que l'amitié doit prévaloir.

Et puis le temps passe, l'enthousiasme s'affaïsse, à chacun ses priorités... On invite moins, on sort moins, on trouve les plaisanteries de Patrick beaucoup moins drôles et Geneviève passablement agaçante avec ses histoires de coucherries. Il est alors temps de réagir.

L'usage de cet aphorisme d'Alphonse Karr est particulièrement recommandé durant la période des fêtes dites de fin d'année. Recopié avec soin, lisiblement et sans ratures, au verso d'une carte de vœux par exemple, il peut permettre à l'expéditeur de rayer de son carnet d'adresses avec une quasi certitude les noms de ses meilleurs et fidèles amis à qui il vient de l'envoyer.

La carte elle-même n'a nul besoin de briller par son originalité, par son format (gigantesque ou minuscule), par l'élégance de sa typographie et de son illustration (l'emploi du père Noël parcourant la campagne enneigée sur son traîneau ou de toute autre image censée symboliser, éventuellement, un quelconque attachement au destinataire n'est pas d'une nécessité absolue). Son efficacité est essentiellement garantie par ces quelques mots.

Il n'y a pas de mal à se faire plaisir, comme l'affirme un dicton populaire.

Le jour où personne ne reviendra d'une guerre, c'est qu'elle aura été bien faite

Qu'il nous soit ici permis de nous étonner. Depuis le temps quand même fort lointain que l'homme s'emploie, avec une constance qu'il convient de saluer en témoignage de notre admiration béate, à tenter d'occire son voisin – que celui-ci soit Moldave, Somalien ou Berrichon, il ne devrait rester aujourd'hui que le vainqueur définitif, celui qui pourrait, enfin, se glorifier d'avoir absolument, intégralement tout exterminé.

Or, il n'en est rien. Et Boris Vian se trompe. Une guerre ne saurait être déclarée bien faite si nul n'en sort gagnant. Toute compétition exige qu'il y ait un vainqueur et un vaincu, et s'il y a plusieurs vaincus c'est bien sûr encore mieux. Que constate-t-on, aujourd'hui que la surpopulation menace et qu'il n'est plus possible de s'en aller dîner en ville, dans n'importe quelle ville, sans tomber sur un ou plusieurs individus à la mine résolument patibulaire qui, de surcroît, ne sont visiblement pas du coin ? Ça regorge d'humanité un peu partout et chacun est amené à constater que toutes ces dernières guerres ont bel et bien été baclées.

Et, du coup, nous voilà tenté de subodorer quelque coup fourré. Une sorte de plan truqué qui, dès le départ, aurait été destiné à permettre à toutes ces belles entreprises florissantes de continuer à fabriquer de l'armement, à le perfectionner, à le bichonner, mais pas trop quand même vu qu'il serait à tout le moins stupide de couper le cou à la poule aux œufs d'or. Un excès d'efficacité nuit à l'avenir du produit, comme disait à peu près l'inventeur du couteau suisse. Le mieux est l'ennemi du bien.

C'est que, voyez-vous et tous les syndicats et syndiqués vous le diront, il s'agit, dans le même temps, de sauvegarder des emplois. Et même d'en créer. Imaginez donc un peu le désastre si, comme ça, du jour au lendemain, on décidait de ne plus produire le moindre bombardier et les bombes qui vont avec, aucun char ni mine antichars, aucun canon, aucun obus, aucune mine antipersonnel, aucune mitrailleuse, mitrailleuse ni fusil, imaginez un instant la tête de la mère de famille, entourée de ses six enfants, qui voit rentrer tout penaud son tendre époux, la queue entre les jambes parce que dans ces cas-là on ne pense guère à la bagatelle, lequel époux lui annonce tout de go et sans ambages que c'est fini, qu'il est jeté à la rue comme un malpropre à cause que le patron, dit-il en reniflant, a décidé de se reconverter dans l'action humanitaire, la vraie, c'est-à-dire qu'il a choisi de fermer boutique et de s'en aller pêcher la brême et cueillir la girolle... Imaginez l'horreur.

C'est en somme une vision d'apocalypse qu'il nous faudrait alors évoquer, tous ces emplois sacrifiés, toutes ces machines encore neuves ou presque désormais bonnes pour la ferraille, toutes ces usines affreusement silencieuses vidées de leur âme, comme abandonnées sans aucune perspective d'avenir et ces ouvriers, ces cadres que l'on verrait errer, désespérés, obligés de se remettre à boire et à fumer pour tromper leur désespoir, eux qui, au prix d'efforts surhumains et ô combien méritoires, s'étaient faits sevrer dans l'espoir d'une vie longue et prospère, remplie d'amour et de bonheur obscène...

Et nos généraux, nos colonels et leurs vaillants pioupious en treillis réglementaire et rangers bien cirés, contraints de se réinsérer dans le vie civile, sans aucune expérience en dehors de la belote et de la masturbation, que deviendraient-ils, ne risqueraient-ils pas de sombrer dans l'ennui stérile, la dépression, voire le meurtre gratuit ? Eux qu'exaltaient formidablement la neutralisation patiente du rebelle, la pacification au lance-flammes d'un village de terroristes, le désherbage au napalm des forêts où se

cachent les insurgés, en seront-ils réduits pour survivre à pratiquer la dégradante mendicité ?

Mais l'erreur serait de croire que la guerre, ça ne concerne que les militaires et les marchands d'armes, c'est en vérité toute une économie qui vacille et s'effondre, c'est le P.I.B. anéanti, réduit en cendres.

Songeons par exemple à ces hommes et ces femmes du bétépé, brutalement privés de reconstruction, tout un secteur économique soudain rayé de la carte, sinistré, sous prétexte que la guerre est finie, faute d'ennemi. Songeons au terrible chômage technique qui viendrait à gagner le secteur hospitalier, les laboratoires pharmaceutiques, les fabricants de prothèses, les entreprises de pompes funèbres, les fleuristes, les marbriers, les crématoriums dont les fours, à l'instar des hauts fourneaux de la sidérurgie, qu'on est obligé de laisser s'éteindre la mort dans l'âme, toutes ces activités humaines à jamais réduites à néant, c'est le pessimisme à la portée de chacun.

Non, ce serait une folie sans précédent que de sacrifier ainsi l'espérance des jeunes générations, ce serait leur saboter dès maintenant, égoïstement, par pure fanfaronnade, leurs ambitions les plus légitimes en ne voulant voir et promouvoir que la réussite immédiate. Il faut que la guerre vive, les champs de bataille ne manquent pas qui n'ont presque jamais servi, on ne peut pas de manière aussi irresponsable tirer un trait sur des siècles de culture, ce serait criminel.

Partir est le rêve de tout bon projectile

Paul Morand nous rappelle opportunément que les mots veulent dire quelque chose et qu'ils ne sont pas seulement un assemblage plus ou moins gracieux de voyelles et de consonnes destiné à la fabrication de rengaines que s'en viendront ânonner ou braire les prétendus héritiers ingrats de nos ménestrels d'antan.

Quand me cueille au débotté un collègue de comptoir pour me confier, la mine tout enchafouinée, que Lucien est parti, ma première réaction est de me demander où, et pour quoi faire, alors que la période n'est pas spécialement propice aux vacances réglementaires et que le temps n'incite nullement à consulter bison pas si futé que ça. Évidemment, au bout de quelques minutes et de deux ou trois *Remettez-nous ça, patron !* l'accoudé au zinc m'explique avec les circonvolutions oratoires prétendument d'usage que Lucien est passé. Toutébaubi, je lui demande s'il y a longtemps parce que depuis deux heures et vingt-huit pastis que je suis là je ne l'ai pas vu et je me dis qu'il est peut-être entré par la porte du fond et ressorti sans même me saluer, ce qui serait pour le moins inélégant de sa part.

Tu le fais exprès ou quoi ? me réplique l'autre, qu'on dirait incrédule. *Parti, passé, décédé en somme, ou si tu préfères cané, clamsé, mouru, bouillu-foutu, non ça c'est le café !*

Histoire de faire le malin, j'ajoute en pouffant : *...et le défunt sera mis en bière et inhumé quand ?*

Rentré chez moi, j'ai voulu demander à Paul Morand s'il pensait vraiment que Lucien était un bon projectile, mais Paul Morand était parti...

Bienheureux ceux qui savent rire d'eux-mêmes, car ils n'ont pas fini de s'amuser

Bienheureux, bienheureux, c'est un peu vite dit. Rire des autres est à la portée de tout le monde. Dans la mesure où chaque individu est unique et où chacun s'estime encore plus unique que son voisin, rire de soi pourrait bien être un exercice périlleux. On ne peut faire l'économie du constat le plus affligeant qui soit : les tares des autres sont aussi les nôtres. Oh ! certes, nous y apportons nos petites originalités, des coquetteries en somme, mais le fond est bien le même, notre individualité ne pèse pas lourd dans la balance. On ne rit de soi-même qu'en riant des autres et j'ai plutôt tendance à penser que, pour cette raison, on rit de moins en moins. Car cela exige un fastidieux travail d'identification, de comparaison au terme duquel il ne nous reste guère de motifs de réjouissance.

Les gens qui savent rire d'eux-mêmes sont des exceptions, on n'en rencontre que fort peu, et rarement, autant dire presque jamais. Ah ! pour rire des autres, oui, là ils sont nombreux, ils se marchent sur les pieds, se bousculent, ils n'ont qu'une idée en tête, être le premier, le meilleur, celui qui rira, et fera rire le plus fort le plus grand nombre.

Cela ne part pas forcément d'une mauvaise intention, il n'y a pas nécessairement volonté de nuire, de rabaisser, d'humilier, mais enfin on observe que celui qui est l'objet du rire est toujours absent ce jour-là. On est tenté d'en déduire que, s'il était là, peut-être ne trouverait-il pas ça aussi drôle, et peut-être qu'alors son peu d'enthousiasme à participer à la rigolade, quasi générale moins un, déclencherait une hilarité plus grande encore. Le rire est quelque chose de très subtil dans sa motivation et d'assez gras dans sa pratique.

Alors, bien sûr, pour rire de soi on est en somme avantagé, on a le sujet à portée de regard, mais le rire n'est pas franc, on ne rit pas de bon cœur, on ricane. Et pour ricaner de moi je n'ai besoin de personne. Il n'empêche que cela ne m'amuse guère et qu'au bout du décompte j'ai le regret de vous dire, Maurice Roche, que je n'y prends aucun plaisir. Dire que cela me navre, me consterne, ah ça oui ! Voilà, le regard que je porte sur moi-même et sur cette existence que je traîne derrière moi comme un sac poubelle rempli de déchets aux odeurs fétides, ce regard est un modèle de consternation. Une bonne raison de rire, ce serait quand même le minimum que nous puissions attendre de cette chienne de vie... Eh bien non, juste un petit ricanement de temps à autre, pour faire bonne figure quand il y a du monde et qu'il faut donner l'impression d'être un peu sociable, avant le dernier rictus.

Il faut écrire les vers de telle manière que, si l'on jette la poésie contre une fenêtre, la vitre se brise

Les vitriers vont encore se plaindre que le chômage les guette, pour peu que l'on soit attentif aux risques de courants d'air, que l'on interdise aux marmots de jouer au ballon dans l'appartement ou que l'on ait pensé à fermer les volets à l'annonce de la prochaine déclaration de guerre.

Quelles que soient les intentions du poète, il n'est ni convenable ni prudent de jeter de la poésie n'importe où, ce sont là des méthodes de soudard, des procédés de portefaix mal élevé. Surtout aujourd'hui que le double-vitrage est inscrit dans la Constitution pour cause d'économies d'énergie.

Et les intentions du poète, parlons-en. Qu'espérait-il obtenir comme effet en prétendant lancer ses bouts-rimés contre les fenêtres du Conservatoire de la poésie contemporaine ?

Au moins tout autant et, si possible encore davantage que la littérature dans son entier, la poésie ne sert à rien, il eut fallu vous en convaincre, Daniil Harms ! L'usage des pierres lui-même – regardez en Palestine – n'impressionne plus personne depuis longtemps, il faut désormais dégoupiller les grenades, manier avec talent les explosifs, attaquer au mortier de 120 millimètres et nettoyer les nids de résistance au lance-flammes avant de terminer à l'arme blanche si nécessaire. Alors, pensez donc, la poésie...

On peut, à la rigueur, l'imprimer sur papier, à quinze exemplaires que l'on rangera soigneusement sur un rayonnage prévu à cet effet parce que la poésie ne se mélange pas. Certains la confient avec d'innombrables précautions à des artistes-plasticiens bien connus des cénacles afin que ceux-ci y déposent de la couleur, sous forme de taches, rayures, traces, traînées ou projections, pour faire joli, et c'est d'ailleurs quelquefois très joli. D'autres s'enhardissent (ce sont le plus souvent les auteurs eux-mêmes, que l'on nomme pôhaites sur leurs cartes de visite) et vont jusqu'à en lire en réunion de longs lambeaux entre la poire et le fromage, en prenant toutefois le temps de se désaltérer avant chaque nouvel épisode.

La poésie c'est, dans le meilleur des cas, à peine plus qu'un plaisir solitaire. Mais il ne faut point s'en offusquer, sa place n'est pas dans les défilés de mode ni sur l'estrade des bateleurs. La poésie se vend certes mal, ce n'est toutefois pas une raison pour tenter de casser les vitres du prolétaire que davantage émoustille la chansonnette.

**L'acte même de vivre équivaut à mourir,
puisque nous ne vivons pas un jour de plus
dans notre vie sans qu'il devienne,
de ce fait même, un jour de moins**

L'existence fait de nous des comptables. Un jour supplémentaire vécu, un jour de moins à vivre. C'est en effet ainsi que les choses se passent, Fernando Pessoa. Vous avez pu le vérifier. On a beau se cacher derrière une poignée de pseudonymes, cela ne change rien, la calculatrice additionne et soustrait. Une colonne pour les moins, une colonne pour les plus. Les forts en maths soutiennent que un plus et un moins ça s'annule, pas si sûr que ça en l'occurrence. Je hais les comptables et la comptabilité. Les débits et les crédits, les entrées et les sorties, les profits et les pertes sont les mots d'une langue de boutiquiers, de négociants préoccupés par la seule idée qu'ils pourraient ne rien gagner et qu'ils doivent gagner.

À ceci près qu'avec la vie on ne peut que perdre, à tous les coups, que c'est inscrit dans la règle du jeu et répété dans le règlement intérieur. Nous avons notre paquet de jetons en main et nous misons. Là-bas, près de la porte, les videurs attendent.

Je n'ai pas la passion du jeu, mais puisque nous sommes entrés il ne nous reste plus qu'à jouer. Dans ma jeunesse j'ai plusieurs fois entendu dire que la curiosité serait un vilain défaut. Sans un soupçon de curiosité on a vite fait de s'ennuyer, au milieu de tous ces gens qui ont l'air de s'amuser. Quelques-uns boivent du champagne, changent souvent de table tandis que d'autres, subitement s'affaissent, que l'on sort plus ou moins discrètement sur une civière. Tout cela est un peu convenu et désagréablement répétitif, mais c'est la vie, n'est-ce pas !

Arrive un moment où il ne nous reste plus qu'un seul jeton, on hésite, faut-il le jouer ici, ou là ? Quelle importance, puisque c'est toujours, tôt ou tard, le banquier qui gagne. Untel se vante de l'efficacité de sa martingale, cet autre choisit de faire confiance à ses grigris. On dit d'ailleurs que la chance y est pour quelque chose, certains soutiennent même que c'est elle qui fait le gagnant, sauf qu'il n'y a que des perdants au moment où l'on ferme.

Vienne la nuit sonne l'heure. Les jours s'en vont je... Non non, voici l'erreur, car ici nul ne demeure. Il est temps de passer la main, nombreux sont ceux qui attendent la place, nous nous sommes certainement trompés dans nos calculs. N'est pas comptable qui veut !

Celui qui voit un film par jour peut-il prétendre à une double vie ?

Écartons d'emblée l'aspect vaudevillesque que le terme double vie fait tout naturellement germer dans l'esprit de quiconque voit comme l'accomplissement de ses fantasmes les plus libidineux le fait d'ajouter une maîtresse à son train de vie ordinairement matrimonial. C'est quand même afficher un goût particulier pour les complications dès lors qu'il faut mentir deux fois au lieu d'une. Oublions donc cette forme de masochisme et négligeons également au passage la double vie des espions – qui n'est d'ailleurs pas si différente de celle de l'époux (ou de l'épouse, car il ne faudrait tout de même pas s'imaginer que seul le mâle est doté d'appétits extra-conjugaux) – qui constituent eux aussi une source d'inspiration commune, et rentable, aux auteurs et scénaristes.

Une vie ! Est-ce qu'il n'est pas déjà amplement suffisant de devoir en vivre une pour s'en aller tenter d'en mener, simultanément, une seconde ? Il me semble que nous pouvons lire des livres et voir des films sans pour autant courir le risque de nous prendre pour des héros, fussent-ils aussi imaginaires que Tarzan, Superman ou Terminator.

Quoi qu'en pense, fort brillamment d'ailleurs, Woody Allen, les personnages des films ne sortent jamais de l'écran et ne viennent en aucun cas finir la nuit dans notre lit, même s'il est des cas (Kim Novak plutôt que Bette Davis par exemple) où j'aurais pu accepter de déroger à mes principes.

À l'époque où aller souvent, voire énormément, au cinéma n'exigeait pas encore du cinéphile qu'il soit l'héritier direct de la dynastie de Wendel, je voyais plus de trente films par mois, ce qui signifie parfois, et même davantage, de trois à six films par jour. Je découvrais principalement le cinéma américain, en version originale, au prix très raisonnable de deux francs cinquante la séance comportant deux films.

Est-ce que je menais alors une double vie ? Certes, en sortant du cinéma La Pagode après une première projection en V.O. sous-titrée de *Singin' in the Rain* j'étais encore sous le charme, mais même sous des trombes d'eau ce soir-là je ne me serais certainement pas imaginé être Gene Kelly. D'autant que je préfère Fred Astaire et que Cyd Charisse n'était pas sortie de la salle en même temps que moi.

Maintenant que j'ai vu, revu et rerevu presque tout ce que le cinéma mondial compte d'œuvres inoubliables – ainsi que quelques navets mémorables – je m'enthousiasme certainement moins facilement et m'ennuie ou m'agace plus souvent. C'est sans doute que la prétention répugnante des uns et la nullité crasse des autres m'ont peu à peu gâché le plaisir de la découverte, et que j'ai, mon cher Jacques Laurans, définitivement passé l'âge de mener une double vie.

**Nous avons amené la torture, les bombes
à fragmentation, l'uranium appauvri,
d'innombrables assassinats commis au hasard,
la misère, la dégradation et la mort
au peuple irakien, et on appelle ça apporter
la liberté et la démocratie au Proche-Orient**

Certes certes, vous avez sans doute raison, Harold Pinter, mais il faut bien que tout le monde vive, surtout nous, les démocrates et puis n'oubliez pas qu'il nous a fallu nous faire violence, que nul ne fait le bonheur d'un peuple sans casser des œufs, ou autre chose qui serait plus ou moins à côté des œufs (on appelle ça un dommage collatéral). Vous parlez de la torture, c'est vrai que ce n'est pas toujours efficace, mais pour savoir où sont cachés les œufs il faut bien poser la question, non ? Quant aux bombes à fragmentation et à l'uranium appauvri, sur qui voulez-vous qu'on en teste l'efficacité, sur nous-mêmes peut-être ? Pour le reste, n'est-ce pas, vous savez aussi bien que nous qu'on ne fait pas la guerre de gâité de cœur, ni même pour s'amuser, ou si peu, et vous ne pouvez ignorer qu'il faut parfois, souvent même, presque toujours en fait, forcer quelque peu les gens à découvrir la vraie liberté dont, en vérité, ils ignorent de quoi elle est faite et à quel prix elle se négocie.

Contrairement à ceux qui invoquent je ne sais quels principes un peu rigides, il n'est de l'intérêt de personne, et surtout pas du nôtre, vous vous en doutez bien, de sous-estimer l'impact économique d'une telle entreprise. Bien sûr, liberté et démocratie sont, partout où nous allons, notre principale préoccupation mais il ne faut point pour autant négliger l'aspect formateur, pédagogique en somme, sans lequel notre contribution manquerait singulièrement d'ambition et négligerait sa mission humaniste. Sur ce point notamment, nos efforts n'ont pas été vains et ils portent leurs fruits, principalement en Afrique. Au Proche-Orient, cela nécessitera vraisemblablement davantage de temps et d'encouragement mais... Paris ne s'est pas fait en un jour, comme on dit.

Et puisque vous nous parlez du Proche-Orient justement, n'est-il pas réconfortant, gratifiant de constater combien est grande la détermination d'Israël et admirable la volonté de ses dirigeants de combattre le terrorisme en s'opposant fermement à l'intégrisme musulman. C'est là un magnifique exemple de ce à quoi peut parvenir la démocratie lorsqu'elle s'en donne les moyens. D'autre part, permettez-nous de vous rappeler que, dès lors que Dieu est avec nous, forcément nous vaincrons.

Un jour, n'en doutez pas, monsieur Harold Pinter, les Irakiens comme les Palestiniens nous en remercieront. Non mais, sans rire !

On n'a jamais vu quelqu'un dormir sur la route qui le mène de la geôle au gibet

Sans doute la route était-elle d'une exceptionnelle beauté, traversant des paysages parfois majestueux, d'autres fois humbles mais au cœur desquels on aurait tout autant volontiers fait halte, peut-être même aurions-nous été tenté de descendre dans cette petite auberge de campagne pour y goûter une cuisine familiale accompagnée d'un vin certainement un rien trop violet, ce qui ne l'empêchait pas d'être honnête. Après quoi il eut été sage d'y faire un somme, en prévision de la longue route à venir, dans un lit haut sur pattes et sous un édredon de duvet d'oies.

On aurait aussi, le lendemain probablement, là, tout au bord de la route, aperçu et cueilli une demi-douzaine de coulemelles, d'une majesté insolente d'ombrelles sur leur haute tige plus fragile qu'un roseau et la patronne d'une autre auberge, le soir même, nous les aurait cuisinées, sans surtout y ajouter quelque inutile accessoire que ce soit. Et puis, en plein après-midi, on se serait trempé les pieds, jusqu'aux mollets, dans l'eau glacée d'un torrent avant de s'autoriser une sieste bien méritée dans l'herbe grasse toute crépitante de sauterelles excitées.

Une autre fois, dans un bois que les bucherons ont éclairci un ou deux ans auparavant, framboises sauvages, mûres et peut-être bien quelques fraises se seraient laissées goûter sur place tandis qu'un peu plus loin, à moins que ce ne soit pas le même jour, en bordure d'un champ de luzerne fraîchement coupée, c'est un pommier qui nous aurait offert ses pommes, encore un peu vertes.

Les saisons, ça ne voulait plus rien dire puisqu'on pouvait choisir, à volonté, le meilleur moment, passer du chaud au froid, du brouillard matinal au soleil couchant, de la canicule enchanteresse à l'averse revigorante aussi facilement qu'il était possible de quitter l'ombre fraîche d'une forêt du Jura pour l'aridité venteuse d'un haut plateau des Causses. Non, ça ne voulait plus rien dire car rien désormais n'obéissait aux règles imbéciles inventées par l'homme pour lui rendre la vie impossible, invivable.

Pourtant.

Parti du point A pour rejoindre le point B, l'homme ne risquait pas de s'endormir, oh ! que non, il y avait tant de choses à voir, à écouter, à goûter, à connaître, tant de choses belles ou moches, peu importe finalement, tant de choses auxquelles il aurait aimé s'intéresser, ici, là, à côté, à gauche, à droite, en haut, en bas, devant, derrière, tant de choses...

Mais la route n'attend pas, il faut filer, droit devant, comme s'il y avait urgence, comme si, là-bas au bout, il nous fallait être à ce rendez-vous fixé à notre insu car les saisons existent bel et bien, car le temps est compté et qu'il n'est pas question de s'imaginer faire demain ou après-demain ce qu'on n'a pas réussi à faire aujourd'hui. On peut certes s'enorgueillir d'avoir, avec même un soupçon d'arrogance, voluptueusement perdu son temps, l'espace d'une heure ou deux tel jour de tel mois en telle année mais, tout étant comptabilisé, ce temps magnifiquement perdu viendra en déduction. Tout est toujours à déduire. En effet, John Donne, on n'a jamais vu quelqu'un dormir sur cette bon dieu de route où nul n'est autorisé à faire halte. On regarde de loin, en passant, on renifle une odeur connue, on se demande... c'était où, c'était quand, c'était quoi ? Mais il est déjà trop tard, là-bas derrière, c'est déjà oublié, déduit. Les poches de la mémoire sont percées, il était temps que naisse Aloïs Alzheimer. Le 14 juin 1864...

Après tout, l'art est une forme de divertissement, aussi bien pour ceux qui le créent que pour ceux qui le consomment

Divertissement. 1. Détournement par un copartageant (cohéritier ou conjoint) d'une partie de la succession ou de la communauté. L'art, c'est vrai et l'ami Robert le confirme, est un détournement permanent de tout ce qui existe et précède la création de l'œuvre nouvelle (ou supposée telle en tant qu'œuvre comme en tant que nouveauté). J'ai néanmoins tendance à penser que ce à quoi pensait Raymond Carver en formulant cette réflexion relevait, à l'évidence, davantage de la seconde définition du mot divertissement : 2. Action de divertir, de se divertir > amusement, distraction.

Peindre *Guernica*, écrire *Au-dessous du volcan*, composer *Das Lied von der Erde* ne seraient donc rien de plus que le résultat d'une bonne journée de rigolade, la conclusion d'un moment bienvenu passé à s'occuper les mains et/ou la tête pour ne pas trop penser à la prochaine facture d'électricité. Picasso, Malcolm Lowry, Gustav Mahler et quand même quelques autres ne seraient donc que des amuseurs, certes doués d'un certain talent, pour qui l'existence n'aura été qu'une plus ou moins longue récréation. Voilà qui viendrait contrarier cette autre vision des choses selon laquelle l'art est rigoureusement dépourvu de la moindre utilité et, cette vision étant mienne (nonobstant le fait que je la partage avec énormément de plaisir avec Fernando Pessoa), je m'en trouve, vous pensez bien, doublement contrarié. Car s'amuser et amuser, se distraire et distraire, c'est, de la part des faiseurs d'art, se livrer à une activité plutôt utile, fonctionnelle. Et probablement profitable tout autant à l'amuseur qu'à l'amusé.

Or, il se trouve qu'au moment même où je proclamais (envers et contre tous ?) la formidable, l'exemplaire inutilité de l'art, celle grâce à quoi il est débarrassé de quelque but que ce soit, je revendiquais (pour mon propre compte puisque je me garde bien de penser pour autrui, d'autres y excellent fort brillamment et même trop souvent bruyamment) le droit à pratiquer tel ou tel art simplement pour passer le temps, ce qui constitue, d'un côté un délit de diletantisme, ou pire d'amateurisme, et de l'autre un fâcheux penchant pour ce que d'aucuns nomment le divertissement. On voit par là que je suis bien mal parti.

Il me semble que la controverse naît de la connotation résolument péjorative dont on a habillé, pour l'hiver à venir et les suivants, le mot divertissement. Un mot forcément suspect, pour ne pas dire répugnant dès lors qu'il évoque la société du spectacle, honnie par Guy Debord mais pas uniquement, dès lors qu'on l'associe à frivolité, à populaire voire à populiste, voire à vulgarité et donc à tout ce qui manque singulièrement d'ambition, d'originalité, de sérieux.

Je me méfie énormément de l'ambition et de l'originalité en ce qu'ils sont la justification d'une prétention à être quelqu'un de différent, cette différence justifiant à son tour une réussite évidemment inévitable. Pour ce qui concerne le sérieux, je m'en méfie bien davantage encore. Les gens sérieux qui tiennent des propos dont ils revendiquent le sérieux dégageant instantanément, eux-mêmes et leur propos, un irrésistible ennui, lequel peut conduire l'ennuyé jusqu'à des limites extrêmes d'où le crime n'est pas à exclure.

Nul ne peut contester le fait que l'art soit aujourd'hui devenu un bien de consommation, une source de profit et de spéculation. Il est donc parfaitement légitime qu'il soit, pour cette excellente raison, admis à figurer au rang des divertissements. Ici comme ailleurs, on trouve le pire et le meilleur. Ici comme ailleurs, se fait rare le meilleur.

Noël au scanner, Pâques au cimetière

Certes certes, mais avant de songer immédiatement aux réjouissances des fêtes dites de fin d'année il est quand même recommandé de ne pas négliger celles de la Toussaint, ne serait-ce que pour venir s'assurer de ce que la place est prête, l'environnement immédiat convenablement désherbé et les boîtes de raviolis pour cantines et hôpitaux débarrassées des vieilles fleurs en plastique décolorées de l'an passé rendues aptes à recevoir une nouvelle décoration harmonieusement disposée en quinconce afin de faire volume mais également gentiment coquet. La Toussaint, que l'on a toujours un peu facilement tendance à confondre avec le jour des Défunts – car, à l'instar des malentendants et des techniciens de surface ayant avantageusement remplacé sourdingues et femmes de ménage, on ne dit plus le jour des Morts –, la Toussaint donc est l'occasion rêvée de se souvenir qu'il serait peut-être temps d'aller confier ses douleurs au médecin de famille qui n'en peut mais, bien sûr, mais ne saurait pour autant refuser d'en toucher deux mots à un confrère spécialisé dans un truc ou un autre. La machine est lancée, ses possibilités sont immenses et l'on peut déplorer qu'une vie ne soit pas assez longue pour explorer en totalité le champ considérable des investigations mises à notre disposition, alors même qu'il est déjà un peu (trop) tard.

Le cancer est une maladie assez répandue, on en rencontre qui sont de nature différente sans que pour autant une telle diversité nuise à la pertinence du diagnostic final. Car le cancer est, d'une manière générale et sans s'attarder à analyser toutes les nuances possibles, irrémédiablement mortel.

Au-delà de leurs différences, auxquelles ils sont parfois très attachés, les cancéreux constituent une grande famille. Encore qu'il ne faille ici prendre en compte que les cancéreux encore plus ou moins vivants, puisque le cancéreux mort, jusque dans les statistiques du ministère de tutelle comme on dit, compte pour du beurre. Nombreux ils sont, encore plus nombreux ils seront. Aucun pavillon, fut-il d'inspiration soviétique, ne sera jamais assez vaste pour les accueillir tous. Plus nombreux que les Chinois, c'est assez dire, d'autant que les Chinois ont leurs propres cancéreux dont ils se servent, eux aussi, pour mener à bien – c'est du moins ce que tous les scientifiques du monde prétendent – des expériences. Cette belle fraternité n'est hélas qu'un leurre, car la promiscuité est ici aussi très mal vécue. N'oublions pas qu'il existe des cancers plus dégoûtants que d'autres et des cancéreux plus répugnants que d'autres, qu'il convient de tenir à l'écart afin de ne pas affecter le moral des cancéreux en tout début d'incubation.

Bien sûr, pour l'heure en tout cas et en l'absence d'accès aux programmes en cours, nous ne naissons pas tous cancéreux mais quand on le devient, on le reste et on meurt, selon la coutume, cancéreux. Ainsi que d'autres, moins nombreux que les cancéreux, meurent intelligents, ou clercs de notaire. Car, à l'image du chien abandonné recueilli un jour d'hiver par un homme qu'avait profondément meurtri l'attitude assez peu sociale de son voisin de palier durant l'Occupation, le cancer est d'une fidélité exemplaire, il s'attache.

Comme certaines personnes déclarent qu'elles n'auront jamais de chien parce qu'elles sont contre, Pierre Desproges avait le sien, auquel il avait fini par s'attacher.

**La poésie servirait seulement à apprendre
aux enfants à se rapprocher de la prose future ;
car la poésie, sans nul doute,
est quelque chose d'infantile, de mnémonique,
d'auxiliaire et d'initial**

Chacun de nous a pris soin, un jour, de soigneusement ranger au fond d'un placard sombre, dont la clef est dissimulée sous la troisième marche de l'escalier qui descend à la cave, un certain nombre de choses ou d'idées auxquelles il est, à titre personnel, particulièrement attaché et à propos desquelles il a décidé, une bonne fois pour toutes, qu'il ne transigerait jamais. Nous savons tous qu'il ne faut justement jamais dire à la fontaine que nous ne boirons pas de son eau, mais bon, c'est ainsi et, sous réserve d'un brusque ou sournois changement d'avis motivé par, éventuellement, une question de vie ou de mort, nous respectons peu ou prou nos convictions les plus profondes.

Rares sont ceux qui, par exemple et y compris parmi les pires fascistes, condamnent la liberté (dès lors que celle du voisin ne se mêle pas de venir menacer la leur). Concernant l'égalité et la fraternité – je choisis ici deux concepts gravés jadis et en toutes lettres dans la pierre, quelque peu friable il est vrai, de certains de nos bâtiments publics – les choses sont moins immédiatement enthousiasmantes car seuls ceux qui n'ont rien sont à même d'approuver l'idée selon laquelle il serait souhaitable qu'ils soient égaux à ceux qui ont tout. Quant à la fraternité, disons qu'elle s'accommode assez volontiers d'un flou artistique bienvenu tant qu'il n'est pas question d'en concrétiser l'usage.

Parmi ces mots que leur vertu universellement reconnue rend intouchables (au sens premier du mot et non comme on l'emploie en Inde) il en est un dont on respecte, d'assez loin généralement, et glorifie, quand l'occasion se présente, le mystère et la grandeur, je veux parler bien sûr de la poésie. On ne touche pas à la poésie, et il est vrai que dans un certain nombre de cas une interdiction stricte aurait été profitable pour tout le monde, on ne touche pas à la poésie car la poésie est au-dessus des hommes, au-dessus des choses communes du quotidien. La poésie réclame, exige, impose le silence et les bavards incontinents comprennent qu'il est temps pour eux de se taire. La poésie se déclame, se chante, se murmure, se susurre et il ne viendrait à l'esprit de personne d'interrompre celui ou celle qui la déclame, la chante, la murmure ou la susurre en surgissant inopinément avec tambour, trompette et cymbales pour lire à voix haute et sonore le paragraphe 21 de la Constitution, qui n'est probablement pas le plus désopilant.

La poésie ordonne le respect, comme ça, sans dire un mot, par le pouvoir de son seul nom et nul n'en ricane, sauf peut-être trois ou quatre olibrius indécentement avinés et deux pétomanes sans réel talent. Survint alors un homme de prose qui en proposait une autre approche. On l'appelait Fernando Pessoa et ce n'était pas n'importe qui.

L'optimiste est celui à qui rien n'arrive après avoir mangé des saucisses aux haricots

Ramón Gómez de la Serna, pour qui j'ai la plus grande tendresse, se trompe. Lourdemment. Car, en vérité, l'optimiste est celui *qui croit* que rien ne lui arrivera après avoir mangé des saucisses aux haricots. Celui à qui rien n'arrive après une semblable expérience n'est pas un optimiste, juste un individu qui a eu une chance inouïe ou qui, bénéficiant d'un organisme particulièrement anormal et le sachant, peut se permettre, en pleine possession de toutes ses facultés intellectuelles, semblable performance. Certes, ladite performance est audacieuse et celui qui la tente pour la première fois fait preuve d'une redoutable inconscience mais, en aucun cas, nul ne peut l'accuser d'optimisme.

L'optimiste n'est pas quelqu'un qui sait mais, tout au contraire, quelqu'un qui croit.

Tout démontre, autour de nous et depuis la nuit des temps comme on dit dans les livres d'Histoire farcis de mensonges et de supputations, que les optimistes ont une capacité de raisonnement d'une telle indigence qu'ils s'obstinent, envers et contre toute évidence, à vouloir croire que ça ira mieux demain. L'homme n'a pas pour vocation, ou disons plus modestement pour fonction de demeurer assis, ou couché, dans son coin à contempler le passage des nuages tout en se grattant, quand cela le démange, entre les doigts de pied. Non, l'homme pense, réfléchit, il a des idées, il veut entreprendre ceci ou cela, il imagine quantités de choses qui vont lui rendre la vie plus facile, plus confortable, il est même à ce point convaincu de la pertinence de son altruisme qu'il envisage de rendre ses congénères (plus) heureux, malgré eux s'il le faut, car il sait ce qui est bon pour lui et pour les autres. Il est sûr de son fait, puisqu'il est optimiste il ne peut qu'avoir raison, ça marchera forcément parce que ça doit marcher.

Le monde est plein de farouches optimistes, certains sont même devenus célèbres, très célèbres. Ce sont souvent des meneurs d'hommes, des conquérants, ils ont de l'ambition car il en faut pour faire le bonheur des peuples, ils sont parfois scientifiques puisque le savoir est source de progrès et, grâce à eux, c'est vrai que nous en avons fait des progrès depuis l'invention du gourdin et du silex taillé. Et même de spectaculaires, dont on ne mesure pas encore toutes les retombées. Si j'ose dire.

L'optimiste est un croyant de la plus belle eau. Il se dit qu'il suffit de vouloir et d'y croire pour que la réussite advienne. Oh, bien sûr, cela exige un peu d'audace, le goût du risque, mais on n'a rien sans rien, n'est-ce pas ! Prenez tous ces généraux, ces chefs qui partout se sont battus et se battent encore pour que triomphe la démocratie, sans leur optimisme jamais ils n'auraient vaincu et nous en serions encore au temps de la barbarie. Et les scienti... Pardon, vous dites ? Hirosaki, Tchernoshima ? Vous préféreriez sans doute vous éclairer à la bougie... Je vais vous dire, Monsieur Bartabi... Bartleby oui, c'est à peu près la même chose, je vais vous dire, sans l'optimisme des scientifiques vous ne pourriez même pas écrire vos âneries réactionnaires sur cet ordinateur... Oui, Monsieur. Non, Monsieur, ça ne veut rien dire *je préfère ne pas* !

Pour en finir avec les chiffres ronds

C'est le titre d'un livre de Enrique Vila-Matas paru en France en 2004. Dans son prologue, l'auteur explique pourquoi il a en horreur les chiffres ronds. Principalement, dit-il, parce que l'exaspère cette manie – dont on a fait une coutume, voire une tradition – de fêter les anniversaires d'hommes célèbres (en l'occurrence, les écrivains) à condition que cela se fasse pour les dix ans, les vingt ans, les cinquante ans ou les cent ans de la naissance ou de la mort (tous les prétextes sont bons) de tel ou tel homme de lettres, comme on dit entre hommes de lettres. J'ignore si une telle pratique a valeur de doctrine politique dans tous les pays du monde mais je sais que nous manifestons, en France, une délirante vénération pour la commémoration sous toutes ses formes. Non contents de célébrer les fêtes religieuses alors même que nous nous prétendons républicainement laïcs, les victoires et les défaites militaires alors que nous n'avons que le mot paix à la bouche, nous honorons tout ce qui peut être honoré, y compris ce qui n'est pas nécessairement honorable, et lorsque le trop-plein n'est pas atteint, nous inventons. Nous inventons des Fêtes de la Musique, du Livre, du Cinéma, voire de la Gastronomie désormais, des semaines ou des journées de la Femme, du Sourire, du Sida, de l'Enfance martyrisée et des Experts comptables. Et j'en oublie, bien sûr, puisque je suis persuadé qu'il existe davantage de prétextes à commémorer qu'il n'y a de jours dans une année. Toutes ces festivités programmées n'ont pas encore atteint un tel degré de notoriété qu'il faille désormais en valoriser l'ancienneté à coups de dizaines ou de centaines d'années. Mais il est vrai que pour ce qui concerne nos "grands hommes" il est bon de rappeler périodiquement à nos concitoyens à quel point *les morts sont tous de braves types*. Notons toutefois que l'abondance de célébrations exige que l'on répartisse équitablement les jours festifs entre tous les candidats. D'où l'idée de ne prendre en compte que les chiffres ronds. Enrique Vila-Matas démontre avec son livre que les autorités compétentes (?) n'agissent ainsi que par goût de la facilité et qu'il serait tout aussi justifié de saluer les cent trente-huit ans de la naissance de Joseph Conrad ou les deux cent cinquante-quatre ans de celle de Georg Christoph Lichtenberg.

Lorsque j'ai découvert ce livre (d'un auteur avec qui je me sentais déjà nombre d'affinités) je me suis aperçu que j'affichais dans les faits, sans m'en être jamais rendu compte, une même répugnance pour les chiffres ronds puisque j'avais, par exemple et pour ma peinture, systématiquement mis un terme à plusieurs de mes séries sur une soixante-neuvième, trente et unième ou cinquante-neuvième toile.

Il va de soi que je ne saurais, consciemment cette fois, agir autrement avec la présente *Fricassée*.

Les intégristes du chiffre rond, et ceux pour qui ce choix ou son contraire ne présente absolument aucun intérêt, ne voudront voir là que frivolité éventuellement esthétique alors qu'il me plaît viscéralement de ne pas céder à la dictature du zéro, dont nous pouvons tout à loisir vérifier l'actuelle prééminence. J'aime par ailleurs que nul, y compris moi-même, ne soit tenté de se dire qu'il y a là-dedans un ou plusieurs de ces *Texticules*, dont la présence ne serait justifiée que par la volonté de l'auteur de clore le recueil sur un chiffre rond. Il ne me reste désormais qu'à espérer n'être pas trahi par le nombre de pages mais il m'est en revanche extrêmement gratifiant de constater que 111 (qui n'est pas, bien au contraire, un chiffre rond) est une manière élégante de finir. Et la manière de finir est importante.

1	L'homme est un animal à chapeau mou qui attend l'autobus 27 au coin de la rue de la Glacière [Alexandre Vialatte, <i>Chroniques</i>]	10
2	La grande joie de l'escabeau, c'est de voir tomber le marteau du haut de sa plus haute marche [Ramón Gómez de la Serna, <i>Greguerias</i>]	12
3	Il avait donné des noms à ses deux pantoufles [Georg Christoff Lichtenberg, <i>Aphorismes</i>]	14
4	Mieux vaut tuer un ami par erreur que rater un ennemi [Louis Scutenaire, <i>Mes Inscriptions</i>]	15
5	Il est beau de ne pratiquer aucun métier, car un homme libre ne doit pas vivre pour servir autrui [Aristote, <i>Rhétorique</i>]	16
6	L'apéritif, c'est la prière du soir des Français [Paul Morand, <i>Ouvert la nuit</i>]	17
7	La paralysie est le commencement de la sagesse [Francis Picabia, <i>Cannibale</i>]	18
8	Au bout de trois jours, l'hôte et le poisson puent [Miguel de Cervantes]	19
9	Qu'est-ce qui peut bien se passer dans la tête d'un veau qui regarde un feu d'artifice ? [Jules Jouy]	21
10	Auschwitz commence quand quelqu'un regarde un abattoir et pense : ce ne sont que des animaux [Theodor Adorno, <i>Minima moralia</i>]	23
11	Je m'en vais parce que je m'ennuie. Je sens que j'ai vécu suffisamment longtemps. Je vous abandonne à vos soucis dans cette charmante fosse d'aisances – bon courage [George Sanders, <i>Mémoires d'une fripouille</i>]	24
12	Sans le kangourou, l'homme n'aurait jamais su qu'il ne possédait pas de poche marsupiale [Alexandre Vialatte, <i>Chroniques</i>]	25
13	Nous ne pouvons pas nous défendre contre la destruction de la surface de notre globe par les architectes ! [Thomas Bernhard, <i>Corrections</i>]	27
14	Un con qui marche vaut dix intellectuels assis [Jacques Audiberti]	28
15	Il s'étonnait que le pelage des chats fût percé de deux trous précisément à la place des yeux [Georg Christoff Lichtenberg, <i>Aphorismes</i>]	29
16	Si quelqu'un te lèche les bottes, mets-lui un pied dessus avant qu'il ne commence à te mordre [Paul Valéry, <i>Mauvaises pensées et autres</i>]	30
17	Le voyage n'est nécessaire qu'aux imaginations courtes [Colette]	31
18	Il faut pleurer les hommes à leur naissance, et non à leur mort [Montesquieu, <i>Lettres persanes</i>]	32
19	N'être pour soi pas trop sévère, et n'exiger des autres que la perfection [Jules Renard, <i>Journal</i>]	33
20	Vendre des parfums et des produits de beauté aux égarés du désert, c'est un but dans la vie qui dispense de tout raisonnement [Georges Ribemont-Dessaignes]	34
21	Quand il lut quelque part que fumer pouvait provoquer le cancer, il arrêta de lire [A. Kirwan]	35
22	Si j'étais riche, je sais bien ce que je ferais : j'achèterais la forêt de Compiègne, je ferais bâtir un mur autour, et alors je pourrais enfin pisser tranquille [Roger Rudigoz, <i>À tout prix</i>]	36
23	Ces hommes sans lenteur, aux cheveux bien taillés, le col serré par la vulgarité d'une cravate – quoi de plus ridicule qu'une cravate ! – toujours accompagnés de quelque boîte à malices d'où ils sortent des dossiers qui planifient la ruine [René Pons, <i>Petit dictionnaire subjectif</i>]	37
24	L'hiver, le crépuscule se prépare tôt, et se prolonge [Jean-Claude Pirotte]	38
25	Celui qui peut, le fait. Celui qui ne peut pas, l'enseigne [George Bernard Shaw, <i>Maximes pour révolutionnaires</i>]	39
26	Merde alors, vive le silence si la littérature c'est Linda Lê ou Catherine Rihoit ! [Jean-Pierre Martinet, <i>Sans illusions...</i>]	40
27	Où le siècle à venir sera celui du refus, ou il ne sera qu'espace carcéral [Louis Calaferte, <i>Choses dites</i>]	42
28	Il avait le respect démodé du mot juste et vénérat Vaugelas en pleine ère vidéo [Pierre Desproges, <i>Des Femmes qui tombent</i>]	43
29	Quand le gnou est entré dans le bar, le concierge a d'abord pensé que c'était une idée du propriétaire, et il l'a laissé passer [Sergi Pàmies, <i>Le Gnou</i> , in <i>On ne peut pas s'étouffer avec des vermicelles</i>]	44
30	Comme si – parce qu'on a quelque talent – on avait été créé et mis au monde pour, tous les ans, ou tous les deux ans, faire son petit caca en trois cents pages, ou en quatre actes !... [André de Richaud, <i>Je ne suis pas mort</i>]	45
31	Quand on n'entendra plus un seul chant d'oiseau, peut-être sera-t-il bien tard pour s'apercevoir qu'il n'y a plus d'arbres [Pierre Autin-Grenier, <i>Les Radis bleus</i>]	46
32	Croyez-vous que les endives qui blanchissent dans les caves aiment à se rappeler le soleil ? [René Crevel, <i>Babylone</i>]	47
33	Ne dites rien, ils sont ignobles [Sterling Hayden]	48
34	Je n'insulte vraiment personne. Mais les écrivains sont presque tous des opportunistes [Thomas Bernhard, <i>Entretiens avec Kurt Hofmann</i>]	49

35	Les bouteilles à la mer ne ramènent pas souvent les réponses [Antoine Blondin]	50
36	On vit très bien sans avenir [Henri Calet, <i>Peau d'ours</i>]	51
37	C'étaient des manifestants ; les mêmes qui, dans les temps qui suivirent, allaient pourrir la gueule ouverte, trente-deux dents au soleil d'une campagne inconnue, avec des tripes sanguinolentes entre les jambes [Henri Calet, <i>La Belle lurette</i>]	52
38	L'origine de tous les péchés est le sentiment d'infériorité, autrement dit l'ambition [Cesare Pavese]	53
39	Au monde, il n'a jamais fait aussi beau que dans mes étés d'enfance et dans ce jardin. Jamais – et je sais que je ne guérirai pas de ces saisons lumineuses [André Hardellet, <i>Donnez-moi le temps</i>]	54
40	Passé huit heures du soir, les héros ne courent pas les rues dans le quartier des Invalides [Antoine Blondin, <i>L'Europe buissonnière</i>]	56
41	Mes déménageurs, eux, ont pas tellement apprécié. Ils en revenaient pas que tous les cartons, toutes les caisses qu'ils se coltinaient, ruisselant et râlant, c'étaient des bouquins [Yves Gibeau, <i>Mourir idiot</i>]	57
42	J'ai un ami qui s'est arrêté de fumer pour, deux mois plus tard, brûler vif dans sa voiture lors d'un banal accident de la circulation [Pierre Autin-Grenier, <i>Toute une vie bien ratée</i>]	58
43	Ce n'est pas de ma faute si le monde est barbare. Mais puisqu'il l'est, rien ne me fera dire qu'il ne l'est pas [Raymond Guérin, <i>Un romancier dit son mot</i>]	59
44	La vieillesse est le pire des maux, car elle prive l'homme de tous les plaisirs en lui en laissant l'appétit [Giacomo Leopardi, <i>Zibaldone</i>]	60
45	La démocratie répartit les hommes en travailleurs et en oisifs. Pour ceux qui n'ont pas le temps de travailler, elle n'est pas aménagée [Karl Kraus, <i>Dits et contredits</i>]	61
46	Je hais les optimistes et la religion du positivisme qui compte tant d'adeptes. J'aime les désespérés, les hommes perdus, les orphelins. Les gens qui vont bien, le proclament fièrement sans cesse, me désolent. Je ne peux leur accorder ma confiance : ils ont trop à perdre pour être fidèles et honnêtes [Jean-Pierre Marielle, <i>Le Grand n'importe quoi</i>]	62
47	Tout automobiliste ambitieux est un assassin avec préméditation [Léon Bloy, <i>Œuvres</i>]	63
48	La psychanalyse est cette maladie de l'esprit qui se prend pour sa propre guérison [Karl Kraus, <i>Dits et contredits</i>]	64
49	Il faut se vomir sur les autres [Léon Bloy, <i>Le Mendiant ingrat</i>]	65
50	Le plus sûr moyen de cacher aux autres les limites de son savoir est de ne jamais les dépasser [Giacomo Leopardi, <i>Pensées</i>]	66
51	Adhérer ! un idéal de mollusque [Georges Hyvernaud]	67
52	Lorsque l'enfant paraît..., je prends mon chapeau et je m'en vais [Paul Léautaud, <i>Journal littéraire</i>]	68
53	Pratiqué avec sérieux, le sport n'a rien à voir avec le fair-play. Il déborde de jalousie haineuse, de bestialité, du mépris de toute règle, de plaisir sadique et de violence ; en d'autres mots, c'est la guerre, les fusils en moins [George Orwell, <i>Sportez-vous bien !</i>]	69
54	Un écrivain qui reçoit un prix littéraire est déshonoré [Paul Léautaud, <i>Entretiens avec Robert Mallet</i>]	70
55	Ce qui n'est pas déchirant est superflu, en musique tout au moins [Emil Michel Cioran]	71
56	Oui, oui, je sais, je suis exténuant. Mais tellement plus pour moi que pour les autres... [Georges Perros, <i>Pour ainsi dire</i>]	72
57	L'étranger est traité partout avec une politesse égale et bien rodée [Kurt Tucholsky, <i>Chroniques parisiennes</i>]	73
58	La boue du fond des rivières est douce à la plante des pieds, douce et visqueuse de peurs entre les orteils qui se crispent dans l'attente du tesson de verre ou du clou rouillé qui déchirera la chair [René Pons, <i>Carnet des solitudes</i>]	74
59	La science, c'est pour l'école primaire [Joseph Delteil, <i>Alphabet</i>]	75
60	Les laides, on ne saurait en parler ; c'est assez qu'il y en ait [Boris Vian, <i>L'Automne à Pékin</i>]	76
61	Mais comment demander à un prolétariat corrompu par la morale capitaliste une résolution virile ? [Paul Lafargue, <i>Le Droit à la paresse</i>]	77
62	Je suis assis là à rire et à rire encore. J'ai une secrétaire, un énorme bureau et un tas de gens s'inclinent bien bas sur mon passage, même s'ils détestent tous cette saleté de Rital que je suis [John Fante, <i>Fante-Mencken-Correspondance</i>]	78
63	On est cons, mais pas au point de voyager pour le plaisir [Samuel Beckett]	79
64	C'est le commencement qui est le pire, puis le milieu, puis la fin. À la fin, c'est la fin qui est le pire [Samuel Beckett]	80
65	Un jour, je commencerai à écrire une <i>Esthétique de l'inachèvement</i> , et, comme il se doit, je ne l'amènerai jamais à son terme [René Pons, <i>Autobiographie d'un autre</i>]	82

66	Le bonheur de boire s'apparente au bonheur de lire, en ce qu'ils sont tous deux fondés sur le besoin de connivence naturelle à l'honnête homme [Jean-Claude Pirotte, <i>Expédition nocturne autour de ma cave</i>]	83
67	Il y a deux façons d'enculer les mouches : avec ou sans leur consentement [Boris Vian, <i>Cantilènes en gelée</i>]	84
68	L'espoir est une vertu d'esclave [Emil Michel Cioran, <i>Précis de décomposition</i>]	85
69	La vie est courte, et l'éternité m'emmerde [Joseph Delteil, <i>Alphabet</i>]	86
70	J'ai toujours rencontré si peu d'esprit autour de moi qu'il a bien fallu que j'utilise le mien [Paul Léautaud, <i>Journal littéraire</i>]	87
71	Le mauvais riche, c'est celui qui donne, parce qu'il gâche le métier [Léon Bloy, <i>Le Vieux de la montagne</i>]	88
72	On a découvert que les enfants à deux têtes sont loin d'avoir autant d'esprit que ceux qui n'en ont qu'une [Georg Christoph Lichtenberg]	89
73	C'est la faiblesse de presque tous les écrivains qu'ils donneraient le meilleur d'eux-mêmes et ce qu'ils ont écrit de plus propre pour obtenir un emploi de cireur de bottes dans la politique [Marcel Aymé, <i>Silhouette du scandale</i>]	90
74	Accepter l'idée qu'on peut être matraqué, c'est déjà se reconnaître coupable [Maurice Raphaël]	91
75	Toute confiance exige d'être méritée [Jean-Claude Pirotte, <i>Cavale</i>]	92
76	La lucidité, ça n'a jamais fait de bien à personne. Ça rend la vie encore plus difficile [Raymond Carver, <i>Les Feux</i>]	93
77	"Au-revoir, P'pa. Merci pour tout." Il m'a vraiment dit ça. Merci pour tout. Merci pour l'avoir engendré sans lui demander la permission [John Fante, <i>Mon chien stupide</i>]	94
78	...les goinfres avaient mitraillé les cochons, leur coupant ensuite la tête à la scie, à la hache, au canif, la jetant avec les autres dans le purin, comme ça, pour jouer au sauvage et s'aiguiser l'appétit [Claude Seignolle, <i>La Gueule</i>]	95
79	Là, ils rencontrent un groupe de trisomiques que, selon le témoignage de ces derniers, ils saluent aimablement [Marie-Hélène Clément, <i>Port-Royal-des-Champs</i>]	96
80	Une de mes particularités en tant qu'écrivain, et une de mes difficultés, c'est que je ne veux rien élaguer. Je ne peux pas oublier que j'ai eu une raison, une sensation, pour écrire cela, et je ne veux pas couper, pour rien au monde [Raymond Chandler, <i>Lettres</i>]	97
81	Être heureux, ce n'est pas bon signe, c'est que le malheur a manqué le coche, il arrivera par le suivant [Marcel Aymé, <i>En arrière</i>]	98
82	Quand j'ai compris que l'art restait sans prise sur la réalité, j'ai éprouvé une cruelle déconvenue. Mais c'est ainsi [Raymond Carver, <i>Les Feux</i>]	99
83	Empoisonner les enfants, c'est cruel. Mais il faut bien en faire quelque chose [Daniil Harms, <i>Écrits</i>]	100
84	Boire aux dames, c'est consacrer une absence réciproque, ce n'est pas boire à la sienne, sinon pour l'oublier, c'est boire aux autres [Jacques Busse, <i>Propos d'ivrogne</i>]	101
85	Un presbyte devrait surveiller de près sa prostate [Maurice Roche, <i>Grande humoresque opus 27</i>]	102
86	Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps, et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes [Étienne de La Boétie, <i>Discours de la servitude volontaire</i>]	103
87	Plus bête que les bêtes, plus moutonnier que les moutons, l'électeur nomme son boucher et choisit son bourgeois. Il a fait des révolutions pour conquérir ce droit [Octave Mirbeau, <i>La Grève des électeurs</i>]	104
88	Après avoir été simplement un alcoolique, voilà que j'étais maintenant incapable d'être autre chose [Jim Thompson, <i>Écrits perdus 1929-1967</i>]	105
89	Tous les mots doivent être obligatoires [Daniil Harms, <i>Écrits</i>]	106
90	Ma peau était moite et j'avais dans la bouche le goût brun foncé d'un gant de mécanicien [Maurice Raphaël, <i>Une Morte saison</i>]	107
91	Il vaut mieux qu'il y ait beaucoup de dupes que beaucoup de fripons [Joseph Joubert]	108
92	Après tout, si un jour je ne dois plus voir, je le verrai bien ; j'en ai vu d'autres... [Maurice Roche, <i>Grande humoresque opus 27</i>]	109
93	Il ne fait aucun doute qu'il existe un monde invisible. Mais on peut se demander à quelle distance il se trouve du centre ville et jusqu'à quelle heure il est ouvert [Woody Allen, <i>Dieu, Shakespeare et moi</i>]	110
94	Tant qu'on y va au couteau, c'est qu'il reste de l'amour [Norman Mailer]	111
95	Le monde appartient à ceux qui ne ressentent rien. La condition essentielle pour être un homme pratique, c'est l'absence de sensibilité [Fernando Pessoa, <i>Le Livre de l'intranquillité</i>]	112
96	Faut-il réagir contre la paresse des voies ferrées entre deux passages de trains ? [Marcel Duchamp, <i>Marchand de sel</i>]	113
97	Là où ça sent la merde, ça sent l'être [Antonin Artaud, <i>Pour en finir avec le jugement de Dieu</i>]	114

98	Les amis font toujours plaisir, si ce n'est pas quand ils arrivent, c'est quand ils partent [Alphonse Karr, Chronique du journal <i>Les Guêpes</i>]	115
99	Le jour où personne ne reviendra d'une guerre, c'est qu'elle aura été bien faite [Boris Vian]	117
100	Partir est le rêve de tout bon projectile [Paul Morand]	118
101	Bienheureux ceux qui savent rire d'eux-mêmes, car ils n'ont pas fini de s'amuser [Maurice Roche, <i>Grande humoresque opus 27</i>]	119
102	Il faut écrire les vers de telle manière que, si l'on jette la poésie contre une fenêtre, la vitre se brise [Daniil Harms, <i>Écrits</i>]	120
103	L'acte même de vivre équivaut à mourir, puisque nous ne vivons pas un jour de plus dans notre vie sans qu'il devienne, de ce fait même, un jour de moins [Fernando Pessoa, <i>Le Livre de l'intranquillité</i>]	121
104	Celui qui voit un film par jour peut-il prétendre à une double vie ? [Jacques Laurans, <i>Dans la salle obscure</i>]	122
105	Nous avons amené la torture, les bombes à fragmentation, l'uranium appauvri, d'innombrables assassinats commis au hasard, la misère, la dégradation et la mort au peuple irakien, et on appelle ça apporter la liberté et la démocratie au Proche-Orient [Harold Pinter]	123
106	On n'a jamais vu quelqu'un dormir sur la route qui le mène de la geôle au gibet [John Donne]	124
107	Après tout, l'art est une forme de divertissement, aussi bien pour ceux qui le créent que pour ceux qui le consomment [Raymond Carver, <i>Les Feux</i>]	125
108	Noël au scanner, Pâques au cimetière [Pierre Desproges, <i>Almanach</i>]	126
109	La poésie servirait seulement à apprendre aux enfants à se rapprocher de la prose future ; car la poésie, sans nul doute, est quelque chose d'infantile, de mnémonique, d'auxiliaire et d'initial [Fernando Pessoa, <i>Le Livre de l'intranquillité</i>]	127
110	L'optimiste est celui à qui rien n'arrive après avoir mangé des saucisses aux haricots [Ramón Gómez de la Serna, <i>Greguerias</i>]	128
111	Pour en finir avec les chiffres ronds [Enrique Vila-Matas, <i>Pour en finir avec les chiffres ronds</i>]	129

Jean-Claude Dorléans
Terre Noire 04300 Sigonce
0492729571 – 0977605398
jcd@ecp-net.com